

TRADUIRE

Une autre perspective sur la traduction

Passons au vert

242
juin 2020

Revue française de la traduction

La traduction sous le prisme
du développement durable

Protection de l'environnement:
quel rôle pour les traducteurs ?

La biodiversité:
un enjeu majeur du xxie siècle

Sft

TRADUIRE

Une autre perspective sur la traduction

RÉDACTION

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Bruno Chanteau

RESPONSABLES DU NUMÉRO

Carine Bouillary
Marie-Céline Georg
Isabelle Meurville

COMITÉ DE RÉDACTION

Noëlle Brunel
Elaine Holt
Raphaël Rouby
Catherine Roy
Lydia Salazar Carrasco
Émilie Syssau
David Wilson

AVEC LE CONCOURS DES RELECTEURS

Eddy-Pierre Larra
Nelly Renault

PRÉPARATION DE COPIE

Catherine Tranchant

CONCEPTION ET MISE EN PAGES

La petite Manufacture -
Delphine Mary

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

ADMINISTRATION ET CONTACT

Pour toute question ou contribution, n'hésitez pas à nous contacter:

SFT

109, rue du Faubourg-Saint-Honoré - 75008 Paris

Tél.: 33 (0) 1 84 79 15 00 - secretariat@sft.fr

edition@sft-services.fr

traduire@sft.fr

www.sft.fr

SFT - Société française des traducteurs

© Traduire. Tous droits réservés.

Imprimerie Lulu.com

Dépôt légal: juin 2020 - N° d'imprimeur: 73547

ISNN: 039-773X

Sommaire # Passons au vert

- Hors cahier**
- 3 Édito**
Carine Bouillary, Marie-Céline Georg, Isabelle Meurville
 - 6 L'écotraduction, ou le traducteur en transition**
Séverine George, Marie-Laure Faurite
 - 23 Métamorphoses physiques et traductologiques de l'énergie**
Lucile Gaillard
 - 37 Traduire l'environnement: une question d'écosystèmes**
María del Mar Fernández Núñez
 - 51 Le développement durable et l'eau: question sensible**
Leïla Fressy-Parvin
 - 55 La biodiversité: le parent pauvre du développement durable?**
Marie-Agnès Schmitt
 - 68 L'information extra-financière, nouvel enjeu de traduction**
Chloé Delhom, Audrey Prost
 - 84 Florilège des ressources terminologiques... durables**
Eric Le Carre
 - 88 Traduction audiovisuelle et film d'environnement**
Olivier Dorlin
 - 102 La transition énergétique: un enjeu de formation**
Muryel Derlon, Martina Mayer
 - 113 La concision en traduction scientifique: une valeur ajoutée**
Richard Ryan
 - 126 La symbiose entre l'homme et la nature chez François Cheng**
Guochuan Zhang
 - 139 Lu pour vous**
Lexique de droit administratif franco-croate de Marc Gjidara et Bosiljka Britvić Vetma
Maja Cioni

Édito

**Carine Bouillery
Marie-Céline Georg
Isabelle Meurville**

Après s'être demandé en 2013 si l'environnement pouvait être une spécialité durable, *Traduire* se met à nouveau au vert. Ce numéro a été préparé dans les conditions (très) particulières du confinement lié à la pandémie de Covid-19. Au moment où nous écrivons ces lignes, la nature reprend ses droits un peu partout dans le monde : Venise retrouve des eaux limpides, la baisse de la pollution a permis aux Indiens du Pendjab d'apercevoir l'Himalaya pour la première fois en trente ans. Notre thématique sur le développement durable et la transition énergétique semble donc plus que jamais d'actualité.

La richesse de ce numéro s'exprime à travers les différents angles que nos auteurs ont adoptés pour l'aborder.

Peut-on développer une activité de traducteur en limitant ses déchets (même numériques) ? Nous qui sommes toute la journée devant notre ordinateur, connectés au monde entier, pouvons-nous adopter des réflexes « zéro déchet » pour améliorer notre empreinte écologique ?

Ensuite, nous nous interrogerons : qu'est-ce que l'énergie ? Il est fondamental de maîtriser les concepts-clés d'un domaine si technique et multiple pour éviter les contresens et produire une traduction de qualité. Nous vous proposons de remonter le temps jusqu'à Isaac Newton pour faire le point.

Les différentes formes du discours scientifique varient selon le contexte, le public visé, l'objectif de la publication. La «linguistique écologique» fait le parallèle entre écosystème et traduction environnementale, en décortiquant les tenants et les aboutissants du texte scientifique.

Nous nous demanderons également si la finance et le développement durable sont deux entités fondamentalement antinomiques. Pas nécessairement... L'un n'exclut pas forcément l'autre, surtout dans un monde qui aspire à une société plus juste. Comment les entreprises prennent-elles en compte cette nouvelle donnée? Qu'en est-il de l'intégration de la terminologie «durable» dans les différents documents financiers des sociétés? Reflète-t-elle l'état de la biodiversité sur notre planète?

La biodiversité est aujourd'hui le sujet de plusieurs longs métrages: en effet, le film environnemental est un formidable médium de communication et un instrument fondamental pour éveiller le public aux problématiques écologiques. Au cours du sous-titrage, le traducteur-adaptateur doit effectuer un méticuleux travail de décryptage terminologique, mais aussi culturel pour permettre aux mots d'accompagner au mieux l'image à l'écran.

Côté terminologie, deux collègues nous relatent leur expérience, entre péripéties pour trouver la traduction adéquate et partage de ressources en ligne.

Enfin, devant l'ampleur croissante que prend le développement durable dans l'activité des traducteurs, nous nous pencherons sur les prérequis en matière de formations: suivent-elles la tendance? Les étudiants ont-ils intérêt à se spécialiser dans ce domaine pour apporter une plus-value aux projets de leurs prospects?

Hors cahier, nous verrons que si la traduction scientifique demande une connaissance terminologique pointue, le style ne doit pas être négligé: à cet égard, la concision peut devenir un outil de poids. Nous plongerons aussi dans l'univers poétique de François Cheng, où la nature n'est plus victime de l'homme, mais bien sa source d'inspiration.

Et pour terminer, nous refermerons ce numéro sur la recension d'un lexique de droit franco-croate.

Nous espérons que ce tour d'horizon nourrira vos réflexions, tout en vous procurant un agréable moment de lecture : nous n'avons qu'une planète, prenons-en soin !

L'écotraduction, ou le traducteur en transition

Optimiser son environnement de travail
pour réduire son empreinte écologique



Séverine George,
Marie-Laure Faurite

*«The challenge now is to bring translation to the heart
of the dialogue about the future of our shared planet.»*

Michael Cronin

La protection de l'environnement est un sujet de plus en plus présent que nous ne pouvons pas ignorer. Que ce soient les scientifiques (rapports du Giec, de l'IPBES, etc.), les politiques (accords de Paris, décisions liées aux transitions écologiques), les entreprises (rapports RSE) ou même les particuliers (conscience environnementale grandissante, écoanxiété, etc.), tous les acteurs de la société semblent s'engager dans ce sens et adopter de nouvelles pratiques écoresponsables.

Chaque jour, nous devons faire face à de nouvelles informations et injonctions qui se rapportent de près ou de loin à l'environnement. Difficile parfois de s'y retrouver entre les articles alarmistes et culpabilisants, prônant une écologie extrémiste, et les publications plus optimistes, voire parfois climatosceptiques.

Nous, traducteurs et traductrices, avons aussi un impact environnemental non négligeable puisque, à l'heure où nous écrivons, l'informatique représente 4% des émissions mondiales de gaz à effet de serre (Ademe, 2019). Notre métier étant devenu dépendant des nouvelles technologies, il paraît crucial de tenter de réduire notre empreinte.

Dans ce contexte, quelles sont les actions que le traducteur peut, à son tour, mettre en place pour agir à son échelle ?

Nous avons imaginé le personnage de l'écotraducteur : l'archétype du traducteur écoconscient qui aurait réfléchi à diverses démarches pour minimiser l'impact carbone de son activité. Cet article présente donc les «écogestes» que ce traducteur un peu particulier met en place. Il regroupe un ensemble d'explications et de conseils simples et applicables au quotidien pour vous inviter à trouver vos propres postures écologiques et vous encourager à commencer, à votre tour, à écotraduire.

L'environnement de travail, une première prise de conscience

Le télétravail, certainement la façon la plus écologique d'exercer une activité professionnelle, est particulièrement adapté à la traduction. Il évite les déplacements quotidiens et l'utilisation d'un local dédié.

Comment l'écotraducteur repense-t-il son lien avec ses équipements de bureau et prend-il conscience de l'impact de chacune de ses actions ?

Ces premiers conseils restent très généraux et sont applicables à d'autres professions.

Réparer au lieu de racheter

De manière générale, l'écotraducteur ne cherche pas à remplacer fréquemment son équipement informatique par les produits les plus performants du marché. Il se renseigne au contraire sur les possibilités d'acheter d'occasion. Si l'un de ses outils de travail s'abîme, il essaie de le réparer, en consultant des tutoriels ou en se rendant dans des «Repair Cafés», ces locaux où des bénévoles aident à remettre les

objets en état (Repair Café, 2020). Quand la réparation se révèle impossible, il recycle alors correctement l'équipement.

Régler son chauffage et sa climatisation

Selon l'Agence de l'environnement et de maîtrise de l'énergie (Ademe), le chauffage représente 50 % des dépenses énergétiques des bureaux (Ademe, 2019). L'écotraducteur utilise raisonnablement le chauffage et la climatisation de son lieu de travail. Il adopte des pratiques adaptées à chaque saison : en été, il ferme les volets et a recours à un ventilateur ou se rend dans des espaces de travail partagés climatisés, tandis qu'il se couvre davantage et régule son chauffage en hiver. Dans son guide *Se chauffer mieux et moins cher*, l'Ademe recommande une température comprise entre 19 et 21 °C la journée et 17 °C la nuit (Ademe, 2018).

Penser écologie et ergonomie

L'écotraducteur place son bureau en fonction de la luminosité ambiante. Ce conseil se veut à la fois écologique et ergonomique. L'écotraducteur est sensibilisé aux impacts des différentes technologies en matière d'ampoules (consommation, durée de vie, éclairage, etc.). Il les recycle convenablement en les apportant en déchetterie ou bien en bacs de recyclage disponibles dans les magasins.

Changer de fournisseur d'électricité

En 2017, la production d'électricité a généré 27,9 millions de tonnes de CO₂ en France (Le Guide de l'électricité verte, 2018). L'écotraducteur fait également le choix d'être un «consommacteur» en optant pour un fournisseur d'électricité plus responsable. Le Guide de l'électricité verte propose des fournisseurs alternatifs, en étudiant les parts d'énergies renouvelables pour chacun.

Choisir une banque en accord avec ses principes

Le choix de la banque n'est pas anodin. L'écotraducteur a conscience que l'empreinte carbone des banques varie

en fonction du type d'activités qu'elles financent. En effet, l'argent placé sur les comptes bancaires est réinjecté dans le circuit économique pour financer des projets, parfois très polluants. L'association les Amis de la Terre propose un guide qui offre un aperçu des alternatives aux banques traditionnelles.

Le classement des banques

Banques françaises	Risques environnementaux et sociaux
La Nef	»» Impacts positifs
Crédit Coopératif	
La Banque Postale	
Banque Populaire	»» Risques faibles à modérés
Caisse d'Épargne	
Crédit Mutuel - CIC	
Crédit Agricole - LCL	
Société Générale	»» Risques maximum
BNP Paribas	

Classement des banques en fonction de leur impact sur le climat
(Les Amis de la Terre, 2014).

Imprimer sobrement

L'écotraducteur a pour principe de réduire ses impressions au maximum, d'utiliser du papier recyclé, ou, à défaut, du papier labellisé (par exemple FSC ou PEFC). Il est recommandé d'imprimer recto verso ou de se servir des versos vierges de feuilles comme brouillon.

L'écotraducteur fait remplir ses cartouches d'encre dans des magasins dédiés. Cette pratique permet d'éviter les déchets produits par les cartouches jetables, tout en réalisant d'importantes économies. Plus de 300 millions de cartouches d'encre toner laser et jet d'encre sont jetées chaque année (RecyclingTimes, 2013).

Il existe en outre des astuces pour utiliser moins d'encre et ainsi faire durer les cartouches plus longtemps. En effet, certaines polices d'impression sont moins gourmandes en encre, par exemple Garamond, souvent préinstallée sur les logiciels. Une étude de Grenoble INP-Pagora analyse différentes polices en fonction de leur confort de lecture et de leur consommation d'encre (Ajas, 2017).

Écotraduire (Arial)

Écotraduire (Garamond)

Écotraduire (Ryman Eco)

Écotraduire (Century Gothic)

Écotraduire (Ecofont)

Comparatif de différentes polices dites «écologiques» avec Arial, à taille égale.

À titre d'exemple, la police Garamond permet d'économiser 36 % d'encre comparée à Arial¹, soit une économie de 2 centimes d'euro par feuille imprimée².

Le style de police n'est pas non plus anodin. En effet, d'après cette étude, pour 200 feuilles imprimées en police Arial, taille 10 en gras, la masse d'encre s'élève à 18,6 g tandis qu'en mode normal, elle ne dépasse pas 18,2 g. La différence est encore plus flagrante en niveau de gris à 85 %, mode généralement proposé par les imprimantes domestiques, puisque la masse d'encre se limite alors à 11 g par feuille. Quelle que soit la police utilisée, l'écotraducteur adopte donc les écogestes suivants: il privilégie le style normal et imprime, lorsqu'il le peut, en 85 % de noir.

Représenter son matériel de papeterie

L'écotraducteur utilise des stylos rechargeables et non pas jetables. De même, il peut remplacer ses surligneurs par des crayons de couleur. Il existe de nombreuses marques de crayons écologiques, faits à partir de papier recyclé, compostables, ou même que l'on peut planter.

Trier les déchets, même à son bureau

L'écotraducteur installe une poubelle de recyclage à proximité de son bureau pour faciliter le tri des déchets. Il tient

¹. Étude de Grenoble INP-Pagora, réalisée avec la police Garamond, taille 11, style de police normal et la police Arial, taille 11, style de police normal.

². Feuille type comportant 11 000 caractères (espaces non comprises).

compte des consignes et des possibilités de collecte de sa commune.

Réfléchir à l'impact de chaque achat

Écotraduire consiste également à réfléchir à ses achats, tant en amont qu'en aval, et à la fin de vie des produits. L'écotraducteur prête une attention particulière aux déchets d'équipements électriques et électroniques (DEEE) qui contiennent souvent des substances et composants dangereux, mais qui offrent aussi un fort potentiel de recyclage (métaux, verre et plastiques) (Ministère de la Transition écologique et solidaire, 2020). En 2009, ils représentaient près de 40 millions de tonnes (Flipo, 2014).

En ce qui concerne la bureautique, il est fréquent que l'achat neuf soit d'une part le plus pratique, et d'autre part le plus rassurant. Si l'Ademe estime que «faire durer nos équipements numériques constitue le geste le plus efficace pour diminuer leurs impacts» (Ademe, 2019), avoir une garantie de la qualité de son téléphone portable ou ordinateur reste un avantage non négligeable, sans compter qu'un appareil récent sera probablement plus performant.

Opter pour du neuf durable

Il est alors conseillé de se renseigner sur les alternatives aux marques polluantes. Les options modulables, réparables et plus éthiques (au niveau des matériaux utilisés et de la rémunération des travailleurs) sont préférables à des achats qui encouragent un commerce fondé sur l'obsolescence programmée. Des téléphones modulables (Fairphone, par exemple) sont déjà disponibles sur le marché. Il existe également un projet de conception d'ordinateurs modulables français: l'Open Computer (Makery, 2018).

Lorsqu'il achète du neuf, l'écotraducteur se renseigne sur les labels environnementaux relatifs aux appareils numériques (Bordage, 2007). Il étudie aussi la différence de consommation entre un ordinateur portable et un fixe. En effet, selon l'Ademe et GreenIt, un ordinateur portable consommerait 30 à 100 kWh/an contre 120 à 250 kWh/an pour un ordinateur fixe (Ademe, 2019). Le site MSI propose

de calculer la consommation électrique de son ordinateur (MSI, 2020).

Éteindre les appareils

Il est préférable d'éteindre les appareils pour éviter la consommation d'électricité induite par le mode veille. Par exemple, l'Ademe estime qu'un ordinateur en veille utilise entre 20 et 40 % de l'équivalent de sa consommation en marche (Ademe, 2017). L'écotraducteur adopte des multiprises pour ses écrans qui, bien qu'éteints, continuent à consommer (consommation d'énergie « fantôme »). C'est d'ailleurs ce que recommande Béa Johnson, l'auteure du livre Zéro déchet (Johnson, 2013).

L'écotraducteur privilégie le mode veille pour de courtes absences.

Réduire la consommation des appareils mobiles

L'écotraducteur désactive les fonctions GPS, Wi-Fi et Bluetooth lorsqu'elles ne sont pas utiles. Quand il n'utilise pas son téléphone, il privilégie le mode « avion » ou l'éteint. Le mode « économie d'énergie » disponible sur la plupart des smartphones permet aussi d'en réduire la consommation.

Se former tout en respectant l'environnement

Le credo de l'écotraducteur: refuser de créer de futurs déchets. Lorsqu'il visite des salons, qu'il assiste à des formations ou à des conférences, il est souvent accueilli avec des blocs de feuilles, des stylos, tasses, boîtes, sacs et autres cadeaux à l'effigie de l'entreprise, de l'association ou de l'université organisatrice. L'écotraducteur part en formation ou en conférence muni de son propre matériel.

De plus en plus d'initiatives vont dans le sens du zéro déchet lors de ces événements. La SFT elle-même l'intègre petit à petit pour ses rencontres.

Si l'événement n'a pas lieu près de chez lui, l'écotraducteur évite de prendre l'avion. Il privilégie toujours le train ou le covoiturage pour ses déplacements professionnels.



Repas zéro déchet lors de la réunion de la délégation SFT Rhône-Alpes en février 2020 à Grenoble.

Des pratiques écoresponsables pour mieux gérer ses projets

Le traducteur consacre une grande partie de son temps à réaliser des recherches en amont, à consulter des sites de référence, voire à établir un glossaire. Toute cette phase d'analyse a un coût écologique. Comment l'écotraducteur réduit-il l'empreinte carbone de ses recherches ?

Effectuer de bonnes recherches

Selon l'Ademe, une bonne recherche doit être rapide, directe et précise (grâce à l'utilisation d'opérateurs booléens pour exclure des mots, trouver des groupes nominaux précis, sélectionner certaines URL, etc.). L'écotraducteur utilise les options «Précédent» et «Suivant» du navigateur au lieu de recharger des pages déjà visitées pour éviter de relancer des recherches inutiles.

Choisir avec soin les pages consultées est également primordial puisque chaque page visionnée sur ordinateur consomme en moyenne 466 mWh (Green Code Lab, 2014)³.

³. Sur la base d'un ordinateur disposant d'une alimentation de 42 W et d'une durée de consultation de 40 s.

L'écotraducteur prend l'habitude de fermer systématiquement les onglets qui ne lui servent plus. Il existe également des extensions pour navigateurs qui ferment les onglets inactifs (Tab Suspender) (Vidal, 2019).

Choisir son moteur de recherche

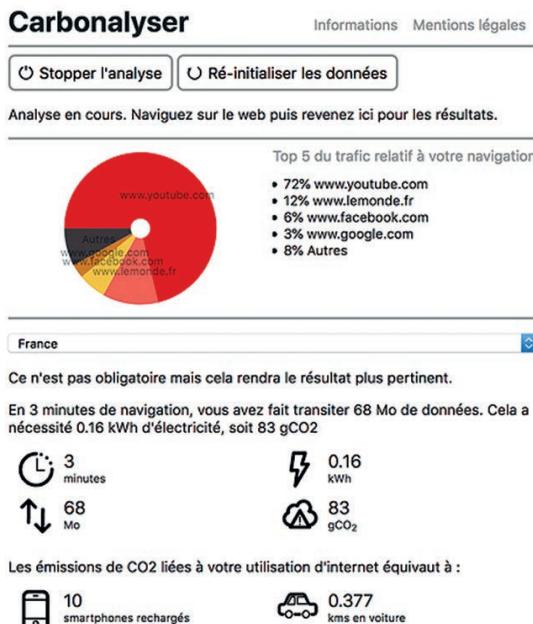
Selon l'Ademe, un Français génère 9,9 kg de CO₂ par an à raison d'une moyenne de 2,6 recherches effectuées par jour (Ademe, 2011). Le choix du moteur de recherche est une question épiqueuse. Il est préférable d'opter pour des alternatives écologiques au géant Google. Il existe des moteurs de recherche écologiques solidaires qui réduisent directement leur impact carbone (tels que Ecosia, Lilo ou Ecogine). Chaque recherche fait en effet appel à plusieurs centres de traitement des données (*datacenters*) qui sont sollicités à chaque étape de la recherche : l'accès au moteur de recherche, puis aux résultats, et enfin au site recherché. Dans la pratique, Google semble donner les résultats les plus pertinents dans une situation de recherche terminologique, comparé à plusieurs alternatives. Par conséquent, l'écotraducteur peut utiliser un moteur de recherche alternatif pour ses recherches privées et conserver Google pour ses recherches professionnelles. L'écotraducteur entre l'adresse exacte d'un site dans la barre d'adresse, ce qui permet d'éviter d'utiliser un moteur de recherche et ainsi de diviser par quatre les émissions de gaz à effet de serre.

Choisir un navigateur

Des extensions permettent de calculer l'empreinte écologique de la navigation, toujours dans le but d'atteindre la sobriété numérique (comme Carbonanalyser, créé par The Shift Project, un *think tank* qui milite pour proposer des alternatives à une économie reposant sur la contrainte carbone).

Tous les navigateurs ne consomment pas la même quantité d'énergie. Chrome consomme par exemple en moyenne 27 mWh de plus que Firefox et Internet Explorer par page consultée (Green Code Lab, 2014).

L'écotraducteur conserve les sites qu'il visite fréquemment en favoris, afin de minimiser le nombre de recherches effectuées. Cela s'applique tout particulièrement aux dictionnaires en ligne, sites de références, plateformes ou Dropbox des clients, réseaux sociaux, ainsi qu'aux sites des associations, syndicats ou agrégateurs de flux RSS.



Analyse de consommation du navigateur sur 3 minutes d'utilisation normale (recherches terminologiques, gestion du site internet, réseaux sociaux professionnels).

Apprendre à gérer le cache

On entend souvent parler du cache du navigateur, mais de quoi s'agit-il? Jean-Michel Davault, auteur de l'article «Le coût énergétique d'indexation des données», définit le cache comme toute information déjà demandée qui est disponible sans devoir effectuer une nouvelle requête (Davault, 2012). Concernant sa gestion, deux écoles s'opposent: d'un côté, l'Ademe préconise de vider le cache fréquemment pour réduire l'espace de stockage local (Ademe, 2019); de l'autre, Jean-Michel Davault soutient que vider le cache va à l'encontre d'une optimisation énergétique, précisément parce

que ce dernier permet de diminuer l'information demandée au serveur⁴. Le rapport final du projet *Web Energy Archive* du Green Code Lab conclut que la bonne pratique en matière de cache consiste à configurer les éléments à mettre en cache (Green Code Lab, 2014).

La TAO, un outil pour écotraduire

Toute action permettant d'éviter de recharger des pages sur internet peut être considérée comme une bonne pratique énergétique. En ce sens, l'utilisation de la TAO (et donc des mémoires et des bases terminologiques) pour les projets volumineux de clients réguliers paraît judicieuse. Une base terminologique déjà remplie dispense d'un nombre conséquent de recherches.

Ne pas négliger les ressources papier

En outre, même s'il reste à l'affût des nouveaux sites et applications à consulter, l'écotraducteur n'oublie pas les ressources papier existantes qui lui permettent de trouver des réponses sans forcément effectuer de recherche énergivore.

Tendre vers une communication et un démarchage plus sobres

Une partie de l'activité du traducteur indépendant est consacrée à la communication, que ce soit entre collègues ou avec les clients directs ou agences. Le numérique est, là aussi, incontournable. Comment l'écotraducteur peut-il être le plus sobre possible, tout en continuant à communiquer efficacement ?

Adopter un téléphone «double-SIM»

Les smartphones ont un impact environnemental non négligeable (Ademe, 2019), ce dont l'écotraducteur a conscience.

⁴. Informations complémentaires obtenues lors d'un échange de messages avec Jean-Michel Davault.

De nombreux traducteurs souhaitent différencier leur numéro de mobile professionnel de leur numéro personnel. Vaut-il alors mieux opter pour deux téléphones ou bien un seul, avec une possibilité de mettre deux cartes SIM ? Le rapport de The Shift Project propose d'augmenter la part de smartphones «pro-perso» (Ferreboeuf, 2018).

Tendre vers l'écocommunication

L'écotraducteur adopte certaines pratiques en matière de gestion de sa messagerie professionnelle.

En effet, envoyer un courriel accompagné d'une pièce jointe équivaut à laisser une ampoule allumée pendant 24 heures (Ademe, 2011). L'écotraducteur est donc adepte de l'écocommunication, c'est-à-dire qu'il évite les courriels superflus, tant au niveau de la réception que de l'envoi⁵.

Indicateur	Unité	Méthode	Envoy d'1 mail de 1 Mo à 1 personne	Envoy d'1 mail de 1 Mo à 10 personnes	Envoy d'1 mail de 1 Mo à 100 personnes
Potentiel de changement climatique	g éq CO ₂	ReCiPe	19	73	615
Epuisement potentiel des métaux	g éq Fe	ReCiPe	4,8	7,0	29
Epuisement potentiel des ressources fossiles	g éq pétrole	ReCiPe	5,2	22	186

Analyse du cycle de vie de l'envoi d'un courriel de 1 Mo (Ademe, 2011).

Trier ses courriels

L'écocommunication passe aussi par un meilleur tri des courriels, puisque les messages conservés continuent à faire tourner les serveurs de la messagerie. C'est ce que l'on appelle la «pollution dormante». L'écotraducteur met en place un système de classement par dossier pour optimiser son organisation et distinguer les pourriels des courriels.

5. L'équivalent CO₂ a été créé pour mesurer le potentiel de réchauffement global des gaz à effet de serre, avec le CO₂ comme référence.

L'analyse du cycle de vie permet d'évaluer les impacts environnementaux d'un produit ou service en quantifiant les flux (matières et énergie) entrants et sortants. La méthode ReCiPe analyse les flux recensés qui sont triés en catégories. Elle distingue les *mid-points*, 18 indicateurs qui quantifient les changements environnementaux (acidification terrestre, eutrophisation marine...) et les *endpoints*, qui mesurent les dommages sur les écosystèmes, la santé humaine et les ressources.

Il installe également des filtres antispam dans sa messagerie. Des sites et applications permettent à l'écotraducteur de nettoyer automatiquement sa messagerie et de se désinscrire des lettres d'information (Cleanfox).

Par ailleurs, l'écotraducteur se renseigne sur des moyens de communication plus efficaces.

Privilégier les sites de dépôt temporaire pour les fichiers

En ce qui concerne l'envoi de documents, notamment à plusieurs destinataires, l'écotraducteur privilégie des sites de dépôt temporaire, sur lesquels les données sont effacées au bout de quelques jours et non stockées indéfiniment sur des serveurs. Certaines plateformes se présentent comme des alternatives écologiques, par exemple Swisstransfer, la plateforme d'Infomaniak (Infomaniak, 2020), qui déclare compenser l'intégralité de ses émissions de CO₂ grâce à ses centres de traitement des données moins gourmands, des techniques de régulation de l'air plus efficaces, des équipements plus durables et des solutions de recyclage adaptées. Pour les plus gros fichiers, l'Ademe recommande d'utiliser une clé USB.

Mieux gérer les pièces jointes

Si des fichiers doivent impérativement être envoyés par courriel, l'écotraducteur supprime les pièces jointes après les avoir enregistrées sur son ordinateur. Les fichiers compressés ou en basse résolution sont également à privilégier. Cela vaut notamment pour les signatures professionnelles contenant des images et envoyées à chaque échange.

Opter pour un hébergeur de messagerie écoresponsable

L'écotraducteur s'intéresse également aux hébergeurs alternatifs. En effet, ces derniers communiquent de façon transparente sur la localisation des centres de traitement des données et leur refroidissement, utilisent des sources d'énergie alternatives ou compensent l'empreinte carbone de l'activité induite. Parmi les principales alternatives figurent Ecomail (qui reverse 50 % des recettes à des associations environnementales), Newmania (qui ne commercialise pas

les données personnelles et participe à la reforestation), ou encore Infomaniak (dont les serveurs sont en Suisse et qui a signé une charte écologique ambitieuse).

Se tourner vers une solution de synchronisation plus durable

Les solutions de synchronisation permettent aux traducteurs d'accéder à un ensemble de documents sur n'importe quel appareil et facilitent donc les échanges entre collègues et avec les clients. Au premier abord, sobriété énergétique et stockage en nuage (*cloud*) semblent antithétiques. Cependant, ces solutions sont parfois indispensables et ont l'avantage d'éviter des envois de courriels et de pièces jointes, le recours à un disque dur, les impressions, etc. L'utilisation d'une plateforme synchronisée sur un serveur partagé permet de diminuer de 81% les émissions de gaz à effet de serre, comparé à un envoi par courriel (Ferreboeuf, 2018)⁶.

L'écotraducteur choisit sa plateforme sciemment en évaluant précisément ses besoins en matière d'espace de stockage. Il se tourne vers des alternatives sécurisées et responsables en se renseignant sur l'éthique des produits (revente des données des utilisateurs, utilisation exclusive d'énergie renouvelable locale, compensation des émissions de CO₂, refroidissement des serveurs, emplacement géographique, etc.). Cependant, peu d'études ont été menées sur la consommation de l'informatique en nuage. L'indicateur d'efficacité énergétique⁷ est la métrique principale permettant d'évaluer la consommation des centres de traitement des données. Les plateformes qui proposent des alternatives écologiques sont encore rares. Il existe toutefois le kDrive d'Infomaniak, cité plus haut, ou hubiC d'OVHcloud, un hébergeur français sensibilisé depuis des années aux techniques de refroidissement des centres (OVHcloud, 2020).

L'écotraducteur adopte par ailleurs des bonnes pratiques en triant les données qu'il conserve en ligne et en archivant ses

6. Calcul basé sur le partage de quatre versions d'un document de 1 mégaoctet par cinq collaborateurs.

7. Le *Power Usage Effectiveness* (PUE) indique le ratio entre l'énergie consommée par le centre d'exploitation (refroidissement, climatisation...) et celle consommée par les équipements (réseau, serveurs, stockage). Plus le résultat est proche de 1, plus la consommation énergétique est basse.

anciens documents en local. Il évite autant que possible de stocker des fichiers lourds (images, vidéos, etc.) sur le serveur.

Écoconcevoir son site

Le site d'un traducteur est un outil mercatique au même titre que sa page LinkedIn ou que sa carte de visite.

Les sites peuvent, eux aussi, être écoconçus. Cela consiste à concevoir un site d'une qualité sensiblement équivalente à celle d'un site classique, en mobilisant toutefois bien moins de ressources (Réseau du futur, 2019). Des plateformes proposent d'écoconcevoir les sites (par exemple GreenIT) et il existe un guide qui présente 115 bonnes pratiques d'écoconception (Bordage, 2015), notamment : optimiser les images pour alléger les pages du site, choisir un hébergeur «vert», favoriser un design épuré et des formats adaptés au web, limiter le recours aux extensions (*plug-ins*) et l'utilisation de Flash.

Conclusion

Les conseils pour amorcer des transitions afin de réduire autant que possible son empreinte carbone sont nombreux. Quoi qu'il en soit, une traduction entièrement écologique et neutre serait une utopie, justement parce que la mise en place de toutes ces pratiques demande beaucoup de recherches préalables, que certaines pratiques écologiques représentent un investissement conséquent et qu'il est difficile d'être irréprochable.

Il ne s'agit pas ici de culpabiliser, mais au contraire, de permettre une prise de conscience du poids de la pollution invisible à laquelle les traducteurs contribuent quotidiennement et de proposer des pistes pour ceux qui aimeraient tendre vers davantage de sobriété. Petit à petit, cette prise de conscience et ces actions individuelles constitueront, à grande échelle, un changement sociétal. Nul besoin d'être parfait, donc, pour écotraduire. Il suffit d'être sensible à l'impact de son activité et d'essayer, peu à peu, de le minimiser.

Cet article n'aborde pas l'aspect du contenu des projets, qui peut parfois aller à l'encontre des principes du traducteur. En effet, il appartient à chacun de remettre en question

la nature des projets qu'il reçoit. Privilégier des clients plus respectueux de l'environnement peut également être une posture très intéressante pour les écotraducteurs.

Un grand merci à tous les professionnels, collègues et proches qui nous ont conseillées lors de la rédaction de cet article.

contact@ecotraduire.com

Séverine George est traductrice (anglais et espagnol vers le français) et a suivi la formation de l'université Grenoble Alpes. Elle est spécialisée dans le domaine de l'environnement, particulièrement dans la biodiversité et la gestion des déchets, pour faire concorder son engagement personnel avec son activité professionnelle.

Marie-Laure Faurite est traductrice (anglais et allemand vers le français) diplômée de l'université Grenoble Alpes. Passionnée par les thématiques de l'environnement, des énergies et du traitement des déchets, elle est spécialisée dans le domaine de la traduction environnementale (RSE, documents scientifiques, etc.).

SOURCES CITÉES

Ademe, *Analyse comparée des impacts environnementaux de la communication par voie électronique*, Paris, Bio Intelligence Service, 2011, <http://bit.ly/39lQT5n>, consulté le 20/05/2020.

Ademe, *Écoresponsable au bureau*, Angers (France), Ademe, coll. «Au quotidien», septembre 2019.

Ademe, *La face cachée du numérique*, Angers (France), Ademe, coll. «Au quotidien», novembre 2019.

Ademe, *Le site de l'éco-communication*, France, Ademe, 2016, <http://bit.ly/2Tkn6nO>, consulté le 20/05/2020.

Ademe, *Les équipements électriques*, France, Ademe, 2017, <http://bit.ly/3aoEaPb>, consulté le 20/05/2020.

Ademe, *Les impacts du smartphone*, Angers (France), Ademe, coll. «Mes achats», décembre 2019.

- Ademe, *Se chauffer mieux et moins cher*, Angers (France), Ademe, coll. « Chauffage/eau chaude sanitaire », septembre 2018.
- AJAS Anne-Sophie, « Quelle police consomme le moins d'encre ? », Grenoble, Cerig, 2017, <http://bit.ly/2vFdHOC>, consulté le 20/05/2020.
- BORDAGE Frédéric, *Écoconception web. Les 115 bonnes pratiques*, Paris, Eyrolles, 2015.
- BORDAGE Frédéric, *Les éco-labels*, France, GreenIT.fr, 2008, <https://bit.ly/3cPbQqP>, consulté le 08/11/2020.
- CRONIN Michael, *Eco-translation: Translation and Ecology at the Age of the Anthropocene*, Londres et New York, Routledge, New Perspectives in Translation and Interpreting Studies, 2017.
- DAVAULT Jean-Michel, « Le coût énergétique d'indexation des données », France, Green Code Lab, 2012, <http://bit.ly/39kO9Fa>, consulté le 20/05/2020.
- FERREBCEUF Hugues (dir.), *LEAN ICT – Pour une sobriété numérique*, France, The Shift Project, 2018.
- FLIPO Fabrice, « Expansion des technologies de l'information et de la communication : vers l'abîme ? », in *Mouvements*, n° 79, 2014, p. 115-121.
- Green Code Lab, *Web Energy Archive (WEA)*, France, Green Code Lab, 2014, <http://bit.ly/32Vql8E>, consulté le 20/05/2020.
- Infomaniak, *Hébergeur écologique*, France, Infomaniak, <http://bit.ly/2Tz1Xp6>, consulté le 20/05/2020.
- JOHNSON Béatrice, *Zéro déchet*, Paris, Les Arènes, 2013.
- Le Guide de l'électricité verte, *Votre fournisseur d'électricité est-il vraiment vert ?*, France, Greenpeace, 2018, <http://bit.ly/2TyLEbG>, consulté le 20/05/2020.
- Les Amis de la Terre, *Climat: Comment choisir ma banque ?*, Montreuil (France), Les Amis de la Terre, 2014.
- Makery, *Open Computer ou la possibilité d'un portable modulaire libre*, Makery, 2018, <http://bit.ly/2PL5uzA>, consulté le 20/05/2020.
- Ministère de la Transition écologique et solidaire, *Déchets d'équipements électriques et électroniques*, France, ministère, 2020, <http://bit.ly/2IknsVb>, consulté le 20/05/2020.
- MSI, *Calculer l'alimentation nécessaire*, France, MSI, <http://bit.ly/38lL9qT>, consulté le 20/05/2020.
- OVHcloud, *OVH.COM, expert en datacentre*, France, OVHcloud, <https://bit.ly/2UJaPdk>, consulté le 20/05/2020.
- Repair Café, *À propos*, France, Repair Café, <http://bit.ly/2VKFaJs>, consulté le 20/05/2020.
- RecyclingTimes, « The Lists », *RecyclingTimes*, Chine, n° 42, 2013, p. 70.
- Réseaux du futur, *Note n°5 : l'empreinte carbone du numérique*, France, Arcep, 2019.
- VIDAL Julien, *Ça va changer avec vous !*, Paris, Éditions First, 2019.

Métamorphoses physiques et traductologiques de l'énergie

Lucile Gailliard



© Quentin de La Tour, Madame Du Châtelet à sa table de travail, XVIII^e siècle¹.

L'énergie est la «capacité d'un système à produire une activité externe ou à fournir un travail», nous dit l'Organisation internationale de normalisation [ISO, 2015]. Concrètement, qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi devons-nous économiser ce qui, nous dit-on, se conserve? Pourquoi ce flou conceptuel, ces incohérences entre les sources - d'énergie et de terminologie? Qu'est-ce que l'énergie, exactement?

À l'heure de la transition énergétique, où plus un seul domaine ou presque de la traduction pragmatique ne peut s'affranchir d'un minimum de connaissances sur la question, nous nous proposons de remonter aux origines scientifiques et linguistiques de l'énergie; d'en asseoir la terminologie sur des bases physiques cohérentes; puis d'éclairer à la lumière de ces outils quelques difficultés de traduction récurrentes.

1. https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Emilie_Chatelet_portrait_by_Latour.jpg

Avertissement : la première occurrence des termes importants du domaine figure en gras. Les termes sont expliqués dans l'ordre dans lequel ils sont cités. La figure en fin d'article est une synthèse visuelle. Les exemples de traduction sont inspirés de cas réels mais, pour des raisons de confidentialité, ne sont pas des citations.

Une brève histoire de l'énergie : et le mot rencontra le concept

Quel est le point commun entre un ciel qui s'assombrit soudain, un éclair qui le zèbre, un feu de bois réconfortant, des châtaignes en train de cuire, et l'une d'elles, encore crue, roulant jusqu'à une autre ?

Il fut un temps où la réponse était : « aucun ». Nous avions une « conception substantielle des choses » [Klein, 2012], c'est-à-dire que nous constatons, sans établir d'équivalence, la lumière (du soleil), l'électricité (de la foudre), la chaleur (d'une flamme), le mouvement (d'une châtaigne). Pourtant, la foudre peut arracher l'écorce d'un arbre, il faut d'autant plus de bois qu'on veut cuire de châtaignes, et un feu éclaire en même temps qu'il chauffe. À force d'observer des correspondances entre ces phénomènes, nous avons postulé l'existence d'une équivalence.

Petit retour en arrière. En 1687, quand Isaac Newton publie ses *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica*, la communauté savante s'intéresse à la **mécanique**, c'est-à-dire au mouvement des corps. Qu'on pense à la châtaigne qui s'immobilise après avoir percuté sa voisine, tandis que celle-ci se met à rouler comme si la première lui avait cédé quelque chose : existe-t-il une formule mathématique pour calculer ce « quelque chose » ? Partant du principe que le mouvement ne peut pas naître de rien, Newton fait l'hypothèse suivante : un corps qui en percute un autre lui fait gagner une quantité exactement égale à celle qu'il perd lui-même. Autrement dit, il existe une grandeur, formulable mathématiquement, qui se conserve au moment du choc : ce qui est perdu en amont est gagné en aval.

Que vaut cette grandeur ? Newton postule que c'est le produit de la masse par la vitesse, ce que René Descartes a

appelé « quantité de mouvement »². Outre-Rhin, Gottfried Wilhelm Leibniz défend pour sa part que c'est le produit de la masse par le carré de la vitesse, qu'il nomme « force vive ». Cette contre-proposition est soutenue par la propre traductrice francophone de Newton, Émilie Du Châtelet, elle-même autrice de traités de physique. Pour trancher le dilemme, il faut conduire une expérience rigoureuse³: celle-ci donnera raison, contre l'auteur, à la traductrice!

Pendant que le principe de conservation se clarifie en mécanique, on étudie la **thermique**⁴, c'est-à-dire la chaleur. Si des braises cuisent des châtaignes, est-ce parce qu'elles perdent une « quantité de chaleur » exactement égale à celle gagnée par les châtaignes ? Osons même une passerelle entre les deux disciplines: si du feu produit de la vapeur qui produit du mouvement, peut-on calculer la quantité de feu nécessaire au mouvement voulu, en partant du principe que ce qui est perdu thermiquement est gagné mécaniquement ? Les recherches s'accélèrent : machine à vapeur (James **Watt**, années 1770), pile **électrique** (Alessandro **Volta**, 1800), chaleur du **rayonnement** solaire (William Herschel, 1800), conversion de l'électricité ou de la force vive en chaleur (James Prescott **Joule**, années 1840). En 1845, Julius Robert von Mayer comprend aussi que la chlorophylle des plantes transforme la lumière en « différence **chimique** » [Balian, 2013]. En 1847, Hermann Helmholtz conclut qu'avec la bonne formule mathématique on peut calculer l'équivalent thermique d'une force vive ou d'un rayonnement. Confondant cette grandeur avec une force, il la nomme *lebendige Kraft*, la force vive du français, traduite outre-Manche par le latin *vis viva* de Newton.

Mais en physique, la force recouvre une notion précise, or cette nouvelle grandeur n'est pas une force. Pour la nommer, Max Planck s'empare d'un mot issu du grec ancien, qui a longtemps vécu hors du champ de la physique où il n'est apparu sous sa forme française (sous la plume de

2. Quarante ans avant Newton, Descartes a fait la même hypothèse, mais dans une optique métaphysique: « Dieu aurait animé la matière et créé ainsi une certaine "quantité de mouvement", laquelle demeure conservée dans le temps. » [Gingras, 2018]

3. Willem Jacob's Gravesande mesure les enfoncements dans la glaise d'une boule de masse 3m et de vitesse v, puis d'une boule de masse m et de vitesse 3v, et observe un effet très supérieur dans le second cas [Balian, 2013].

4. On l'appelait alors calorifique.

Jean Bernoulli, avec un sens restreint) qu'en 1717 et sous sa forme anglaise (dans les écrits de Thomas Young, avec un sens vague) qu'en 1807. En 1887, Planck publie *Das Prinzip der Erhaltung der Energie* et pose que la propriété fondamentale de l'énergie est de se conserver (*erhalten*, en allemand). L'énergie est un nombre qu'on peut calculer pour n'importe quel système et qui dit combien on peut espérer recevoir de lui sous chaque **forme** (manifestation physique): si un système cède de l'énergie à un autre, cet autre gagne exactement ce que le premier a perdu, sachant que l'énergie peut changer de forme au cours de l'échange – par exemple, de l'électricité dans le premier système peut se manifester sous forme de chaleur dans le deuxième.

L'énergie est donc une abstraction, une équivalence purement mathématique. Simple à transposer graphiquement dans de multiples langues européennes, elle est intraduisible, sans perte de sens, des mathématiques vers la langue elle-même: elle «met en crise les mots du langage parlé⁵». Pour qui doit non seulement écrire sans les mathématiques, mais aussi voyager d'une langue à l'autre, c'est un problème.

Des ancrages physiques pour éviter les écueils terminologiques

Parler d'énergie sans dire que c'est une abstraction est un abus de langage. Mais un abus de langage du point de vue physique en est-il un du point de vue linguistique quand il est entré dans l'usage? C'est dans ce contexte paradoxal que nous devons traduire. Pour faire le tri dans nos raccourcis de langue, (re)partons de la réalité physique.

Entropie, transformation, chaleur fatale (perdue ou récupérée)

L'énergie est une superhéroïne qui a sa superméchante. Toujours constante, elle est flanquée d'une autre grandeur, l'**entropie**, qui mesure l'**incapacité** d'un système à se transformer spontanément, et dont la propriété fondamentale

⁵. Expression employée par Étienne Klein [2018] à propos des mathématiques.

est de toujours augmenter. Autrement dit, plus un système évolue, moins il peut évoluer encore, sauf à puiser toujours davantage de ressources à l'extérieur de lui-même. Pour fixer les idées, passons par une analogie. Qui vous cède un roman perd un texte égal à celui que vous recevez : le transmettre n'en raccourcit pas la fin ! Mais ce roman vous est cédé sur un support en papier condamné à s'user. Plus le roman passe de main en main, plus son usure augmente, même si le texte reste constant.

En vertu de ce principe, à chaque fois que de l'énergie change de forme – ce qu'on appelle une **transformation** –, une partie devient de la chaleur, dite **fatale** parce que ce sont les lois de la physique, et non la technique, qui lui imposent ce devenir. Par exemple, le fonctionnement d'un téléviseur est une transformation d'électricité en énergie radiative (lumière émise par l'écran), mécanique (vibrations de la membrane du haut-parleur) et thermique (chaleur fatale), quel que soit le modèle d'appareil. Les lois de la physique imposent à tout poste de télévision de «chauffer pour rien» l'air ambiant.

Pour ne pas perdre la chaleur fatale, on peut anticiper sa formation et, par exemple, inventer le poêle à bois : l'énergie d'un feu lancé pour cuire des châtaignes est transmise à l'air qui, au lieu de chauffer pour rien la cuisine (**chaleur fatale perdue**), se voit récupérée dans un tuyau pour chauffer des chambres à l'étage (**chaleur fatale récupérée**). Mais, quel que soit le procédé, de la chaleur fatale est toujours perdue : dans notre exemple, une partie de la chaleur du feu est transmise aux parois du poêle, puis à l'air ambiant.

C'est pourquoi il arrive toujours un moment où, malgré les progrès techniques, et même si nous avons récupéré les coques des châtaignes pour les brûler à leur tour, nous devons refaire provision de bois.

Énergie, énergies, sources d'énergie primaires

L'énergie, grandeur conservée, ne démarre nulle part⁶. Ce qui démarre quelque part, avec une source, c'est la **chaîne de transformation** mise en œuvre par l'être humain pour obtenir

6. Même pas de la matière puisque $E=mc^2$, mais c'est une autre histoire.

des résultats (se chauffer, soulever une charge, se déplacer, etc.) avant la **dégradation** totale de l'énergie, c'est-à-dire sa **dissipation**⁷ en chaleur fatale perdue⁸. Une **source d'énergie** est donc un système qui contient (déjà) l'énergie dont nous avons besoin pour nos activités.

Dès lors, tout dépend de l'activité. Les batteries au lithium sont une source d'énergie pour les automobilistes, mais assurément pas pour les entreprises qui les fabriquent. De même, le **fioul domestique** (synonyme exact de **mazout**⁹) et le **fioul lourd** sont des sources d'énergie pour les ménages et l'industrie, respectivement, mais aussi des produits du raffinage¹⁰.

Nous tendons, de ce fait, à vouloir remonter aux **sources d'énergie primaires**, c'est-à-dire directement issues de la nature. Nous extrayons l'énergie de la matière de trois façons: en la détruisant (uranium, biomasse); en exploitant son mouvement (air, eau); en puisant dans le flux d'énergie qu'elle transmet au milieu ambiant (soleil, croûte terrestre).

Pourquoi des **énergies** au pluriel si l'énergie en tant que telle est unique? Ce raccourci de langue aide à désigner les formes (mécanique, thermique, etc.) ou les origines (éolienne, solaire, etc.) de l'énergie. Mais, appliqué aux sources d'énergie elles-mêmes, il crée une incohérence logique puisqu'il confond matière exploitée (uranium, soleil) et forme d'énergie (radioactivité, rayonnement).

Pour corser l'affaire, certaines sources d'énergie (croûte terrestre, par exemple) sont assimilées à la forme d'énergie qu'elles délivrent (chaleur). On trouve donc des listes de sources d'énergie appelées «énergies» qui juxtaposent des matières (pétrole, océan), des flux de matière (vent) et des formes d'énergie (chaleur, radioactivité)!

7. L'usage veut qu'on emploie dégradation avec l'énergie et dissipation avec la chaleur ou l'électricité.

8. Perdue... pour l'activité humaine! À l'échelle de l'univers, cette forme d'énergie n'est ni plus ni moins perdue qu'une autre.

9. Mazout nous vient du russe, *fioul* de l'anglais.

10. C'est pourquoi la définition de «source d'énergie» varie selon les sources.

Sources d'énergie renouvelables, intermittentes

Pour qu'une source d'énergie soit dite **renouvelable**, il faut que les conditions de son renouvellement soient à la mesure temporelle et spatiale de notre vie. Nous n'avons pas les moyens de patienter deux millions d'années (temps de formation du pétrole) ni de voyager jusqu'à une supernova (mort d'une étoile produisant des éléments radioactifs comme l'uranium). Inversement, nous n'avons pas à craindre la disparition du Soleil.

Répéter « provenant d'une source d'énergie renouvelable » serait indigeste, c'est pourquoi nous employons **renouvelable** dans ce sens également. En toute rigueur, une **énergie renouvelable** est une énergie tirée d'une source d'énergie renouvelable [ISO, 2015].

Une source d'énergie est également **intermittente** si elle ne nous est pas accessible en permanence (soleil, par exemple). Toutes les sources intermittentes sont renouvelables, mais l'inverse est faux (biomasse, par exemple).

Électricité, énergie secondaire, centrale, réseau

Nous savons extraire de la nature toutes les formes d'énergie sauf une: l'électricité. C'est pourquoi cette énergie est dite **secondaire**. Pour y accéder, nous devons procéder à une transformation dans une machine: un centre de production d'électricité s'appelle une **centrale**¹¹.

Comme nous ne savons pas stocker l'électricité¹², nous avons dû créer des **réseaux** capables de l'acheminer, dès sa production, jusqu'aux points de consommation. Le secteur de l'électricité comprend donc: la production, avec un **parc de centrales** exploitées par des électriciens (ou **exploitants**); le transport, avec un réseau de lignes à haute tension; et la distribution, avec un réseau dédié qui approvisionne le public consommateur. Fournir de l'électricité au réseau se dit **injecter**. Prélever de l'électricité se dit **soutirer**. La mission consistant à vérifier que la quantité injectée est en perma-

11. Centrale électrique est un pléonasme.

12. Stocker «de l'électricité», c'est en fait emmagasiner de l'énergie sous une autre forme dans un système dont on pourra ultérieurement extraire de l'électricité: batterie (énergie chimique), station de transfert d'énergie par pompage (énergie mécanique) [CRE, 2020].

nence égale à la quantité soutirée incombe au **gestionnaire de réseau de transport (GRT)** [RTE].

Puissance et loi de conservation de la puissance en français

Pour anticiper la quantité d'électricité produite ou consommée par une machine, on calcule souvent sa **puissance**, c'est-à-dire ce qu'elle peut produire ou consommer par unité de temps. La puissance est exprimée en **watts (W)** ou ses multiples: kilowatts (kW), mégawatts (MW), gigawatts (GW)¹³.

Dans une centrale thermique¹⁴, qu'elle soit **à flamme** (combustible carboné) ou nucléaire (combustible nucléaire), on distingue la **puissance thermique** en sortie de chaudière¹⁵ (watts thermiques ou W_{th}) de la **puissance électrique** en sortie d'alternateur (watts électriques ou W_e). Les lois de la physique limitent le rapport entre puissance électrique et puissance thermique, à cause de la chaleur fatale. C'est pourquoi la **production combinée d'électricité et de chaleur (cogénération)** est intéressante: de 40 % environ, le rendement de la centrale peut passer à 90 %.

Loi de conservation de la puissance en français: toute grandeur exprimée en watts est une puissance, quel que soit le terme source!

Translating energy: faux amis et vraies confusions

Dans le domaine de l'énergie, l'étape de déverbalisation est souvent une étape de «physicisation»: quelles sont les sources, énergies, machines et transformations en jeu ? Illustrons cette démarche avec quelques exemples.

¹³. Seul le k est en minuscule. Adressons un clin d'œil au personnage Emmett Brown du film *Retour vers le futur*, condamné en 1985 à parler de «gigowatts».

¹⁴. Pour suivre cette explication sur un schéma, voir par exemple EDF, Centrale à charbon.

¹⁵. Le réacteur d'une centrale nucléaire peut aussi être appelé chaudière.

Application de la loi de conservation de la puissance en français

fusion power of 500 MW
3000 MW(th) reactor

puissance de fusion de 500 MW
réacteur (d'une puissance) de 3000 MWth

400 MW thermal **capacity**
1 kW continuous thermal **load**
developing at least 4 kW
500 MW electric **output**
heat **input** of 800 MW

puissance de 400 MWth
puissance continue de 1 kWth
d'une puissance d'au moins 4 kW
puissance de 500 MWe
puissance de 800 MWth

L'inventivité de l'anglais se heurte à la rigueur du français: une puissance est une puissance! Éventuellement, on choisira entre **puissance thermique de 400 MW** – si public non spécialiste – et **puissance de 400 mégawatts thermiques (MWth)** – si public spécialiste et désir de ne pas répéter «thermique» dans la suite du texte¹⁶. Les nuances *input* et *output* (en entrée et en sortie) peuvent être nécessaires dans certains cas, mais pas en production d'électricité, où les lois de la physique dictent que la puissance thermique précède la puissance électrique.

Quelques difficultés récurrentes

Le terme ***fuel*** se traduit rarement en fonction d'un sens intrinsèque (voir aussi «Quand le terme répété n'est pas celui qui porte le sens»). À l'échelle du secteur énergétique, il peut désigner l'énergie en général (*fuel poverty* = précarité énergétique), les sources primaires par opposition à l'électricité (*fuel mix for power generation* = mix électrique), ou encore les combustibles par opposition aux autres sources (*non-fossil fuel and renewables* = sources d'énergie renouvelables et non fossiles).

Dans les transports, il désigne le carburant, que ce soit seul ou accompagné (*transport fuel*, *motor fuel*). Ironiquement, la traduction française d'expressions employant ce mot l'élude parfois: *fuel station* se dit station-service, *fuel tourism* se dit

¹⁶. En toute rigueur, puissance *thermique* de 400 MWth est un pléonasme.

tourisme à la pompe (faire le plein, pour moins cher, dans le pays voisin), *fuel technology* est la technologie de motorisation et *fuel economy*... impose d'inverser le texte (voir «Quand *improved fuel efficiency* fait tout baisser»)!

Enfin, alors que fioul vient de *fuel*, c'est **oil** que l'on trouve dans la traduction de fioul domestique (*heating oil*) et fioul lourd (*heavy oil*), même si ce mot signifie **pétrole** dans le cas général des sources d'énergie fossiles (*coal, gas, oil* = charbon, gaz, pétrole).

Le terme **power** intervient souvent pour restreindre le champ étudié à celui de l'électricité (voir «Quand une opposition limite soudain le domaine»). Ainsi, *nuclear energy* (énergie nucléaire) est un hyperonyme de *nuclear power* (électronucléaire). Le nucléaire a aussi des applications non électrogènes (production d'hydrogène, par exemple).

Justement, ne pas confondre **électrogène** (qui produit de l'électricité) et **électrique** (qui consomme de l'électricité), parfois rendus en anglais par **electric** et **electrical** (*electrical appliance* = appareil électrique).

S'agissant de la production d'électricité, **capacity** désigne la puissance (*installed capacity of a power plant* = puissance installée d'une centrale). Il désigne une capacité uniquement quand il s'applique aux lignes à haute tension du réseau de transport (*transmission capacities* = capacités de transport). D'ailleurs, dans ce contexte, l'anglais *transmission* se traduit toujours par le français **transport**, ce qui nous amène à l'un des plus spectaculaires faux amis du domaine : *a transmission system operator* est un gestionnaire de réseau de transport.

En cas d'occurrence mystérieuse de *capacities*, dont on ne sait s'il s'agit d'une centrale, d'un parc de centrales, ou même de lignes à haute tension, on pourra opter pour le générique **installations** (*the country plans to build new capacities* = le pays prévoit de se doter de nouvelles installations).

Quand le terme répété n'est pas celui qui porte le sens

The potential for energy fuel switching within the energy system is unknown. Transport fuels and electricity prices are likely to increase, which would lead to a reduction in fossil fuel demand.

But it is not known whether the distribution of primary energy supply by fuel type (fossil fuel, nuclear, renewables) would be affected.

Le passage démarre à l'échelle du système énergétique, ce que confirme le générique *energy* devant *fuel*. La présence de *transport* fait de *transport fuels* des carburants, tandis que l'inclusion de l'électricité fait de *fossil fuel* des combustibles. Enfin, comme la parenthèse qui suit *type* contient les sources non renouvelables et renouvelables, nous remontons au niveau logique des sources d'énergie primaires : profitons-en pour harmoniser (uranium, plutôt que nucléaire).

On ignore les possibilités de substitution au sein du mix énergétique. Les prix des carburants et de l'électricité vont probablement augmenter, ce qui ferait baisser la demande de combustibles fossiles. Mais rien ne dit que la répartition de l'offre primaire par source d'énergie (combustibles fossiles, uranium, sources renouvelables) serait modifiée.

Quand une apposition limite soudain le domaine

The availability of renewable energies is not always predictable. The computational model focuses on wind energy since it is the most widely deployed. However, it also applies to other intermittent renewable power source – i.e. solar and marine.

Cet extrait concerne les énergies renouvelables, distinguées selon leur origine. L'irruption de *power* à la troisième phrase réduit le domaine à la seule production d'électricité (donc ni éoliennes de pompage ni chauffe-eau solaires, notamment). Dans la version française, l'emploi de «centrale» épargnera la référence explicite à l'électricité, on pourra raccourcir *intermittent renewable* puisqu'une source intermittente est toujours renouvelable, et on se placera au niveau logique de la machine.

Il n'est pas toujours possible de prévoir la disponibilité des centrales renouvelables. Le modèle de calcul cible les éoliennes, la technologie la plus déployée, mais s'applique aussi aux autres moyens de production intermittente – centrales solaires et marines.

Quand la diversité des niveaux logiques est un leurre

Combustion engines may be replaced by battery vehicles or fuel cell technology.

Ne pas se laisser impressionner par les différences de niveau entre *engine*, *vehicle* et *technology*. Le domaine est le transport routier (*vehicle*), donc la machine est le moteur. La combustion est le seul moyen de transformer de l'énergie chimique en chaleur: *moteur thermique* et *moteur à combustion interne* sont synonymes. Au contraire, passer de l'énergie chimique à l'électricité peut se faire avec une batterie ou une pile à combustible.

Les moteurs thermiques pourraient être remplacés par des moteurs électriques à batterie ou à pile à combustible.

Quand *improved fuel efficiency* fait tout baisser

The fuel efficiency has greatly improved.

L'efficacité énergétique s'est-elle nettement améliorée? Dans le domaine du chauffage résidentiel, sans doute. Mais il y a une exception qui impose d'inverser tout le texte: le secteur automobile. En effet, la performance d'un véhicule (*fuel efficiency* ou *fuel economy*) est mesurée aux États-Unis en *miles per gallon* (distance parcourue pour un volume donné) et en France en litres pour cent kilomètres (volume consommé pour une distance donnée). Autrement dit, l'un des pays mesure l'inverse de ce que mesure l'autre. Dire à un lectorat francophone automobiliste qui «fait du 6 litres au 100» que l'efficacité énergétique d'une voiture a augmenté, c'est oublier que la référence française est la consommation de carburant.

La consommation de carburant s'est notablement réduite.

Conclusion

La plus abstraite des grandeurs mathématiques est devenue la plus concrète de nos préoccupations. Les enjeux sont planétaires, les problèmes complexes, les réponses difficiles.

Appuyons-nous sur la physique pour nous assurer, au moins, que nos textes sont aussi lisibles et cohérents que possible.

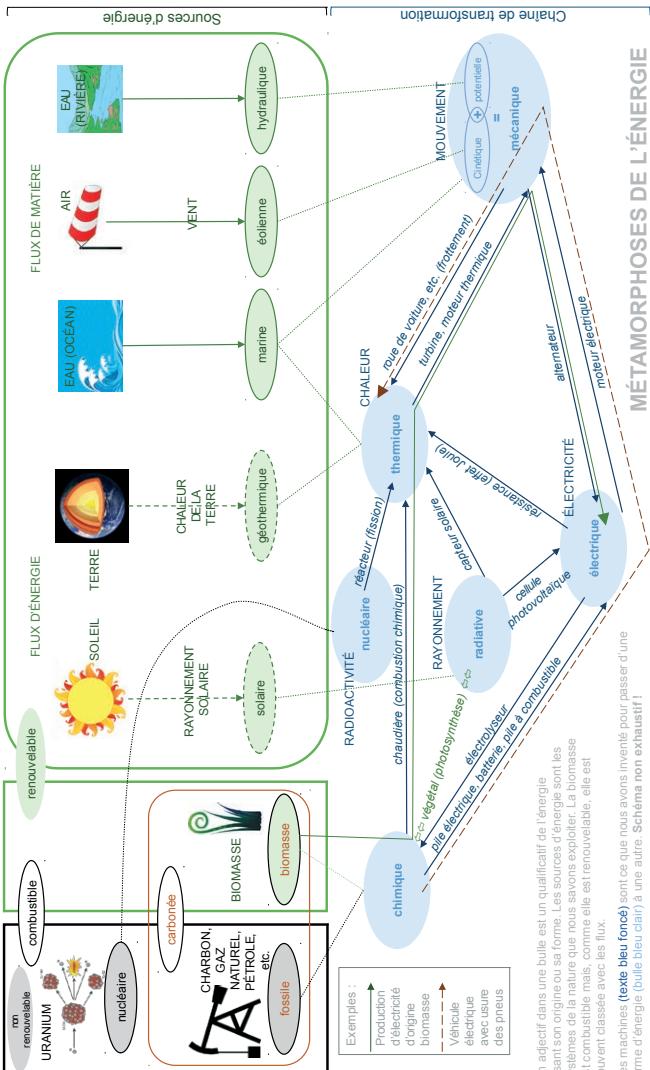


Figure 1. Métamorphoses de l'énergie.

lucile@translatingenergy.com

Lucile Gailliard est titulaire d'un diplôme d'ingénieur en génie thermique de l'École centrale de Marseille (France), d'un *Master of Science* en énergie appliquée de l'université de Cranfield (Royaume-Uni) et d'un master de traduction de l'université Paris VII (France). Après avoir exercé comme ingénierie développement dans l'industrie, elle a été traductrice indépendante spécialisée dans le domaine de l'énergie et animatrice d'ateliers de stylistique à l'université Paris VII. Elle est aujourd'hui traductrice dans une organisation internationale.

SOURCES CITÉES

Ademe, *La chaleur fatale*, Angers (France), Ademe, 2017, consulté le 20/05/2020.

BALIAN Roger, *La longue élaboration du concept d'énergie*, Paris, Académie des sciences, mars 2013, consulté le 20/05/2020. *La première partie de cet article s'inspire principalement de cette source.*

Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA), *Caractéristiques des diverses énergies*, page web du CEA, juillet 2012, consulté le 20/05/2020.

Commission de régulation de l'énergie (CRE), *Les différentes technologies stationnaires de stockage de l'électricité*, page web SMARTGRIDS – CRE, consulté le 20/05/2020.

DU CHÂTELET (marquise) Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, *Institutions de physique*, Paris, Chez Prault Fils, 1740, consulté le 20/05/2020.

Eurostat, glossaire de l'énergie en français et en anglais, consulté le 20/05/2020.

GINGRAS Yves, *Histoire des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2018.

KLEIN Étienne, « De quoi l'énergie est-elle le nom ? », cycle de conférences Cyclope, Paris-Saclay, CEA, 18 décembre 2012, consulté le 20/05/2020.

KLEIN Étienne, « La puissance du concept d'énergie », in *Les Clés du CEA*, 61, 2013, p. 4-6, consulté le 20/05/2020.

KLEIN Étienne, *Matière à contredire*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2018.

NEWTON Isaac, « par feu Madame la Marquise du Chastellet », *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, Paris, Desaint & Saillant, 1759, consulté le 20/05/2020. *C'est, à ce jour encore, la seule traduction française de l'œuvre de Newton.*

Organisation internationale de normalisation (ISO), *Efficacité énergétique et sources d'énergies [sic] renouvelables — Terminologie internationale commune — Partie 2: Sources d'énergie renouvelables*, norme ISO/CEI 13273-2:2015, consulté le 20/05/2020.

Réseau de transport d'électricité (RTE), glossaire en français, consulté le 20/05/2020.

Traduire l'environnement: une question d'écosystèmes



María del Mar Fernández Núñez

Dans notre travail de traducteurs spécialisés, les opérations de reverbalisation doivent impérativement s'accompagner d'une élaboration discursive visant la fluidité et l'adéquation du texte cible à son contexte, ce que Maggi (2019) nomme «textualisation».

Mais qu'est-ce donc que le contexte? En général, les dictionnaires (Larousse, Le Grand Robert) le définissent comme «l'ensemble des circonstances dans lesquelles se produit un événement, se situe une action ou s'insère un fait donné». Dans le cas particulier de la linguistique, le contexte est «l'ensemble des conditions naturelles, sociales, culturelles dans lesquelles se situe un énoncé, un discours» (Larousse), les «éléments de la réalité non linguistique associés à la production d'un énoncé ou d'un élément d'énoncé», ou encore «l'ensemble du texte qui entoure un élément de la langue (mot, phrase; fragment d'un énoncé) et dont dépend son sens, sa valeur» (Le Grand Robert). Ces définitions font inévitablement penser à ce qui se passe dans la nature, où les êtres

vivants évoluent dans un environnement (le contexte) de circonstances résultant de leurs interactions mutuelles et de leurs échanges avec un milieu inerte dans lequel ils puisent les ressources nécessaires à leur survie.

La représentation schématique de l'écosystème type, omniprésente dans les manuels scolaires (figure 1), nous revient tout de suite en mémoire : pourquoi ne pas traiter le discours des sciences de l'environnement comme un écosystème ? Utilisons donc de manière métaphorique les concepts basiques de l'écologie pour mieux percevoir les contraintes, les enjeux et les difficultés de la traduction de textes sur l'environnement.

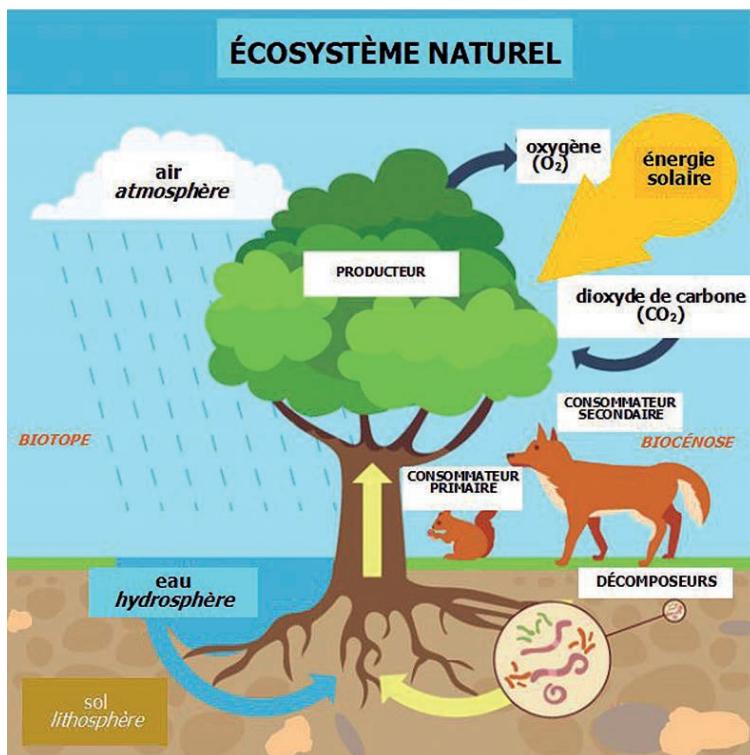


Figure 1. Représentation simplifiée d'un écosystème.
Adaptation personnelle d'une image de freepik.com¹.

1. https://www.freepik.com/free-vector/infographic-ecosystem-concept-with-tree_2640556.htm#page=1&query=ecosystem&position=0

L'idée de s'inspirer des sciences de la vie, et en particulier de l'écologie ou de la biologie environnementale, pour expliquer le fonctionnement et l'évolution des langues et du langage, n'est pas une nouveauté : nombreux sont les auteurs qui publient sur ce sujet depuis la parution de *L'Écologie du langage* d'Einar Haugen en 1971 (cité par Lechevrel, 2010), considérée comme la pièce fondatrice des approches écologiques en linguistique. Cette dernière n'a donc pas échappé à la prolifération, depuis quelques années, des mots de l'écologie dans tous les domaines de la connaissance, y compris ceux considérés (à tort) comme peu ou pas scientifiques, comme l'économie ou les sciences sociales. L'écologie serait devenue une sorte de métadiscipline (Longhi, 2012) au service d'une approche de plus en plus dynamique des relations entre les hommes, les langues et leur environnement (Guilhaumou, 2010).

La linguistique écologique peut s'envisager comme une nouvelle façon d'observer et de décrire les langues. Selon Lechevrel (2010), le réseau conceptuel de l'écologie biologique – convoquant des notions comme celles de niche, d'écosystème, de coévolution, ainsi que le vocabulaire relatif aux systèmes complexes et dynamiques – permet d'illustrer de manière métaphorique l'écologie environnementale. Il parle de protection, de biodiversité, d'équilibre et de développement durable des écosystèmes linguistiques pour aborder des questions allant de la typologie, du changement et de l'évolution linguistiques aux problématiques des langues en danger ou en contact (multilinguisme) et à la perte de diversité linguistique, en passant par des questions de diversité culturelle et de politiques linguistiques.

Sans avoir la prétention de faire de la linguistique écologique, je me limiterai ici à emprunter quelques concepts et termes de l'écologie pour souligner l'importance de la prise en compte des contextes (de production et de lecture) d'un texte lorsque l'on s'attaque à un projet de traduction ou de révision. Je propose donc de filer une métaphore environnementale pour un état des lieux préalable à tout travail de traduction ou de révision de textes scientifiques sur le thème de l'environnement.

Quelques rappels de biologie et d'écologie

Le monde biologique s'organise sur terre à plusieurs niveaux (figure 2), allant de la molécule organique la plus simple à l'ensemble de la biosphère. Les organismes vont s'associer pour former des populations, elles-mêmes structurées en communautés au sein d'un écosystème donné. Dans la nature, l'écosystème peut être considéré comme un ensemble fonctionnel caractérisé par une composante biotique (vivante), une autre abiotique (non vivante) et par la multitude de liens et d'échanges qui les relient, des plus simples aux plus complexes. L'écosystème associe donc une biocénose (ensemble d'êtres vivants) évoluant au sein d'un biotope (milieu environnant) à tout un réseau complexe de relations intra- et interspécifiques, ainsi qu'à des flux de matière et d'énergie entre chacun de ses constituants. À leur tour, les écosystèmes vont s'intégrer au sein d'une vaste région biogéographique s'étendant sous un même climat, appelée biome, par exemple la forêt tempérée de nos latitudes ou la savane tropicale.

Langues, discours, genres et textes = biomes, écosystèmes, biocénoses, biotopes et espèces

Assimiler les langues aux biomes (figure 2) nous rappelle qu'elles sont des entités vivantes, avec leurs propres espaces naturels, ou écorégions, qu'on pourrait rapprocher des variétés diatopiques. Au cœur du **biome d'une langue**, le discours propre aux sciences de l'environnement serait un des multiples écosystèmes discursifs possibles.

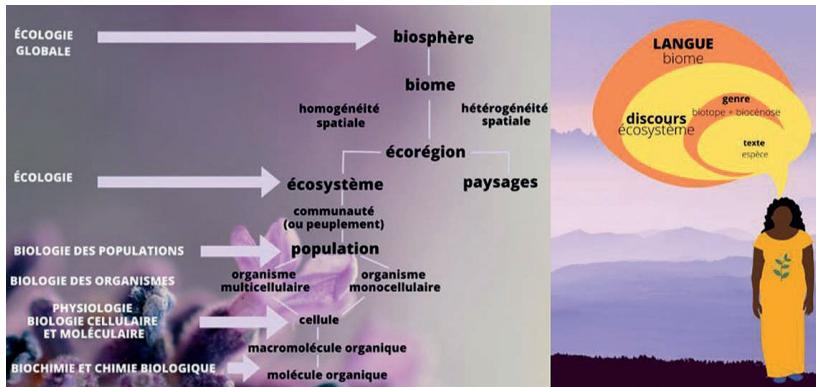


Figure 2. Niveaux d'organisation du monde biologique (d'après Pavé, 2012) et traduction des échelles d'étude linguistique en niveaux d'organisation biologique.

Le discours peut s'assimiler à une organisation textuelle de la pensée (Maggi, 2019) caractérisée par des choix énonciatifs et linguistiques (Husianycia, 2013). Il tient compte de la situation de production d'un texte (qui? comment? pourquoi?), de la situation de lecture de celui-ci (qui? comment? pourquoi?), et de sa finalité (pour qui? pour quoi faire? dans quel format? où? quand?). Schnell et Rodriguez (2007) signalent que la pratique sociale de la communication scientifique utilise un discours qui à son tour se scinde en domaines, champs linguistiques et génératifs produisant différents **genres** de textes. Pour ces auteurs, le genre est alors ce qui relie un texte tant à son type de discours (volet linguistique) qu'à la pratique sociale à laquelle il se rattache (volet social). Maingueneau (1992) propose une approche ethnolinguistique du discours où il est question de «groupes restreints ou communautés qui, à travers leurs rites langagiers, partagent un même territoire et établissent un "réseau serré" de relations entre des sujets "situés" par leur statut».

Faisant appel aux concepts de l'écologie, j'assimilerai les «groupes restreints ou communautés» à une **biocénose**, le «même territoire» à son **biotope**, les «rites langagiers» au volet linguistique du **genre** et le «réseau serré de relations» au volet social, ces deux derniers représentant l'ensemble de flux et d'échanges de matière et d'énergie entre les différents éléments vivants et inertes de l'écosystème. Voilà planté le décor de notre écosystème du discours des sciences de l'environnement (figure 3).

L'écosystème du discours scientifique

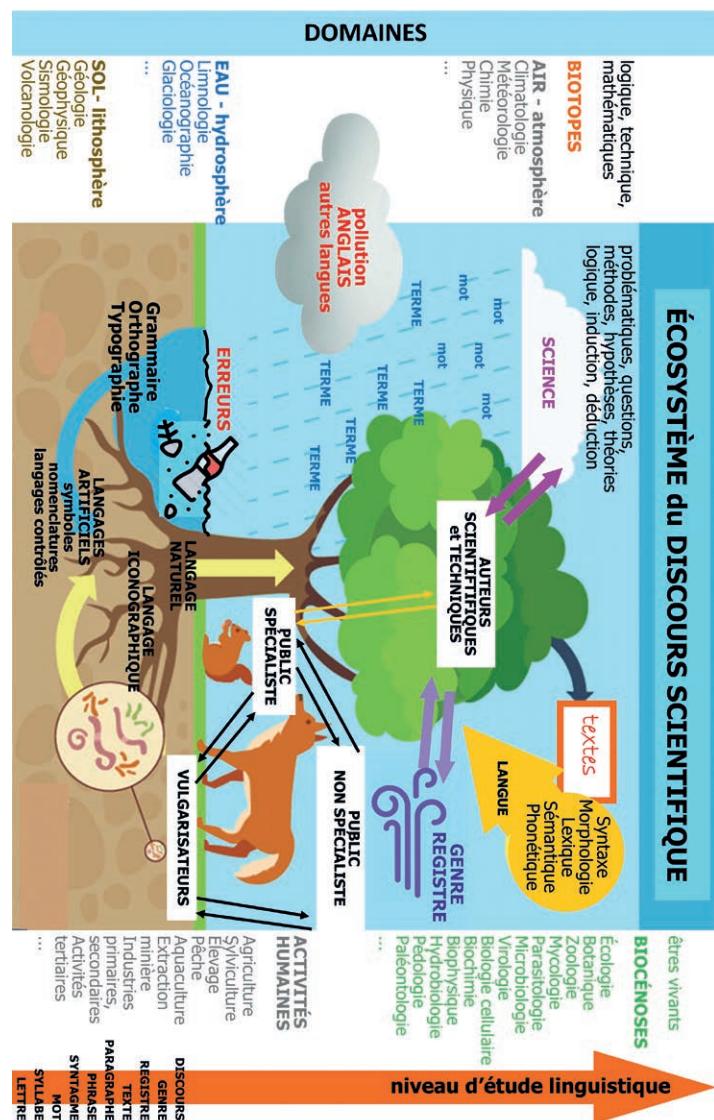


Figure 3. Représentation schématique des éléments de l'écosystème du discours scientifique. Adaptation personnelle d'une image de freepik.com².

2. https://www.freepik.com/free-vector/infographic-ecosystem-concept-with-tree_2640556.htm#page=1&query=ecosystem&position=0

La biocénose

Schématiquement, les composantes de la biocénose d'un écosystème naturel correspondent à trois catégories: les **producteurs** (plantes autotrophes), fabriquant par photosynthèse les substances nécessaires à leur propre survie et à celle des **consommateurs primaires** (herbivores) et **secondaires** (carnivores, omnivores), et les **décomposeurs** (micro-organismes), chargés de la **minéralisation** ou biodégradation de la matière organique morte pour boucler le **cycle biogéochimique** garantissant la circulation des éléments minéraux au sein des compartiments de l'écosystème. Tous ces êtres vivants interagissent de multiples façons *via* des échanges complexes et constants de matière et d'énergie.

Au sein de notre écosystème du discours scientifique, la communauté de spécialistes des domaines à thématique environnementale s'assimile aux producteurs, le public de spécialistes aux consommateurs primaires et l'audience de non-spécialistes aux consommateurs secondaires. Dans ce schéma, les «consommateurs spécialistes» (membres de la communauté scientifique elle-même, traducteurs, correcteurs, éditeurs scientifiques) sont capables de digérer directement le contenu des textes des producteurs, alors que les «consommateurs non spécialistes» (le grand public) ont besoin de textes «transformés» pour les comprendre. C'est ici qu'interviennent les vulgarisateurs (journalistes et médiateurs scientifiques, enseignants) qui, comme les décomposeurs, vont transformer les matières organiques complexes (textes de spécialistes) en substances minérales simples (textes adaptés au niveau de connaissances du public non spécialiste) et facilement assimilables (compréhensibles). Le rôle de la vulgarisation, tout comme celui des décomposeurs, est en train de devenir majeur au sein de l'écosystème. Souvent considérée comme un genre mineur par rapport à d'autres (comme l'article scientifique), la vulgarisation est censée assurer le bon transfert de savoirs entre les producteurs de connaissances scientifiques et les consommateurs. Pourtant Jurdant (2006) s'interroge sur ce besoin, car cette offre de savoir ne lui semble correspondre à aucune demande des publics potentiels. Il reconnaît cependant qu'il existe aujourd'hui une «demande publique de compréhension des savoirs scientifiques, surtout quand ceux-ci

sont perçus comme liés à des risques potentiels ou avérés auxquels le public est exposé (nucléaire, OGM, sida, changement climatique, etc.) ». Mieux informé par des textes compréhensibles (écrits dans la langue native des consommateurs), le public non spécialiste sera en mesure de rétroalimenter par de nouvelles questions et problématiques la production primaire des scientifiques.

Dans notre écosystème linguistique, tous les individus de la biocénose peuvent nouer des liens. Souvent, «ceux qui lisent sont aussi des gens qui écrivent des textes du même type» (Beacco, 1995), par exemple lors du processus de publication d'un article scientifique au cours duquel les auteurs producteurs échangent avec des collègues de la même discipline ou avec les membres du comité de lecture. On peut alors parler de **relations intraspécifiques**. Mais l'écosystème du discours scientifique se nourrit également de **relations interspécifiques**, par exemple, lorsqu'un article d'écotoxicologie est décodé par un spécialiste afin de devenir intelligible pour une organisation écologiste dont les membres ne sont pas forcément spécialistes du sujet, mais se sentent concernés par cette information. Tous ces liens, plus ou moins complexes, traduisent la diversité des activités dans le monde des sciences de l'environnement et, de ce fait, la grande variété de genres (tableau I).

Le préconstruit culturel des auteurs scientifiques a également une importance majeure dans la biocénose du discours des sciences de l'environnement. Dès 1934, Fleck observait dans sa *Genèse et développement d'un fait scientifique* que les «faits scientifiques» sont construits par des groupes de scientifiques qui définissent autant de «collectifs de pensée», chacun possédant un «style de pensée»³ spécifique. Pour lui, la production et la validation des connaissances scientifiques ne peuvent être réalisées à l'écart ni de la société ni de la culture. Comme l'écrit Rinck (2010), «les faits scientifiques ne sont pas objectivement donnés, mais collectivement créés». Il faut alors comprendre que la coexistence dans l'écosystème discursif de différentes espèces

3. Comme l'explique Ilona Löwy dans sa préface au livre de Fleck, le terme «style de pensée» englobe à la fois les concepts et les pratiques partagés au sein d'une communauté scientifique donnée.

ayant différents rôles, besoins et capacités (préconstruits culturels) provoque des phénomènes de **compétition** (publication en revues d'impact), **prédatation** (financement), **parasitisme** (plagiat, publications pseudoscientifiques), mais aussi de **commensalisme** (bourses), **symbiose** (auteur-traducteur) ou **mutualisme** (projets interdisciplinaires, transferts entre sciences et monde entrepreneurial). Comme dans le milieu naturel, ces relations créent des équilibres très instables et à tout moment une espèce dominante peut devenir dominée, et vice versa. À titre d'exemple, la pression actuelle d'un public (majoritairement non spécialiste) très concerné par les sujets environnementaux et de développement durable est tellement forte que les auteurs producteurs «verdissent» leurs publications et réorientent leurs discours. Ce contexte profite aussi aux acteurs de la vulgarisation scientifique qui explorent de nouveaux genres et formats de communication (BD, podcasts, vidéos, réseaux sociaux) sur la thématique de l'environnement. Il convient toutefois d'être attentif à ce que révèle l'étude de Parrenin et Vargas (2020), qui se sont intéressés au cas concret du traitement de la biodiversité en lien avec le changement climatique dans le discours vulgarisateur. Cette étude montre que «si certains discours vulgarisateurs font preuve d'une rigueur scientifique exemplaire, d'autres, en effet, sont plus orientés».

Le biotope

Les **éléments abiotiques** d'un écosystème sont constitués d'une part des substances minérales naturelles et de l'énergie nécessaire à la vie de la biocénose qu'ils sustentent et d'autre part des éléments non vivants, mais artificiellement introduits par l'homme.

Dans ma comparaison, la partie inerte naturelle du discours scientifique se réfère aux éléments de nature linguistique. Ainsi, pour produire un texte, les auteurs-producteurs ont besoin :

- d'**énergie solaire**, apportée par les connaissances en syntaxe, morphologie, sémantique, lexicologie et phonétique;
- de **nutriments** et de sels minéraux absorbés par les racines, comme ce mélange nutritif à base de langage

		EXPERTS		
		REGISTRES	OBJETIF DE COMMUNICATION	CODES
		GENRES TEXTES	SCIENCE	LANGUE :
		txtes GENRE REGISTRE	TERMES	Langage : Sémantique Morphologie Terminologie Phonétique
NON EXPERTS		<p>Articles de revues spécialisées avec système de révision par pairs « littérature grise » (thèses, mémoires, révisions bibliographiques)</p> <p>Monographies</p> <p>Inventaires de collections - bases de données</p> <p>Livres ou chapitres de livres spécialisés</p> <p>Fiches techniques ou de sécurité de produits chimiques</p> <p>Brevets</p> <p>Protocoles de laboratoire</p> <p>Glossaires et dictionnaires spécialisés</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Informer et transmettre des connaissances • Décrire des objets / processus / phénomènes • Formuler / confirmer / infirmer des hypothèses • Argumenter sur la validité de preuves 	<p>Utilisation de langages artificiels, symboles et nomenclatures</p> <p>Langage verbal : langue naturelle + terminologies propres à chaque discipline</p>
PUBLIC EN GÉNÉRAL		<p>Normes environnementales et sanitaires des produits</p> <p>Manuels, modes d'emploi</p> <p>Bulletins, communication entrepreneuriale, rapports RSE</p> <p>Guides thématiques</p> <p>Pages web</p> <p>Vulgarisation, blogs, documentaires, reportages, actualités</p> <p>Catalogues de produits, étiquettes</p> <p>Catalogues de produits, étiquettes</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Informer et transmettre des connaissances • Décrire des objets / processus / phénomènes • Opinion et justification • Prescrire 	<p>Langage non verbal : éléments visuels</p> <p>Citations (bibliographie)</p>
Pédagogique et institutionnel		<p>Manuels scolaires, encyclopédies</p> <p>Glossaires et dictionnaires</p> <p>Médias (presse, radio, TV, web, réseaux sociaux)</p> <p>Publicité</p> <p>Guides thématiques</p> <p>Information institutionnelle, campagnes de sensibilisation</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Instruire • Informer • Expliquer • Prescrire 	<p>Usage restreint de langages artificiels (sauf manuels scolaires)</p> <p>Langage verbal : langue naturelle + terminologie réduite au minimum</p> <p>Langage non verbal : éléments visuels</p>

Tableau I. Caractéristiques des genres du discours scientifique, applicables à tous les domaines de spécialité.

- naturel, de langage iconographique et de langages artificiels (symboles, nomenclatures, langages contrôlés) qui permet de traiter les sujets scientifiques;
- d'**eau**, souterraine pour hydrater à la racine les textes, fluidifier leur style dans le respect des règles de grammaire, d'orthographe et de typographie, et sous forme de pluie, pour la terminologie permettant de nommer précisément et sans équivoque les objets, les phénomènes et les concepts de la science;
 - d'une **atmosphère scientifique**, où le vent des conventions textuelles et des genres scientifiques aère les textes et où le flux circulant de problématiques, questionnements, méthodes, hypothèses, théories, logiques, analyses et descriptions structure le discours des disciplines en rapport avec l'environnement.

Deux autres facteurs abiotiques sont à considérer au sein de l'écosystème du discours scientifique, cette fois-ci à caractère perturbateur et artificiel. Il s'agit des problèmes de pollution et d'accumulation de déchets.

La pollution de nos écosystèmes est comparable à l'influence d'autres langues (surtout l'anglais en ce qui concerne la rédaction de textes à caractère scientifique) sur notre langue cible. Actuellement omniprésent dans la sphère scientifique mondiale, l'anglais est devenu, de fait, la langue officielle des réunions scientifiques internationales et la lingua franca de la communication scientifique. La plupart des chercheurs (natifs et non natifs) écrivent pour être lus, et l'anglais leur apporte de la crédibilité et une plus grande visibilité internationale. Les éditeurs de revues spécialisées sont de plus en plus habitués à réviser des textes rédigés en anglais et délaissent le français ou l'espagnol, langues beaucoup plus exigeantes et, par conséquent, moins accessibles aux non-anglophones (Ehlich, 2013). Comme le constate le «Manifeste pour la reconnaissance du principe de diversité linguistique et culturelle dans les recherches concernant les langues» de l'Observatoire européen du plurilinguisme, l'hégémonie de l'anglais scientifique se fait au détriment d'autres langues et champs de connaissance avec, pour résultat, un appauvrissement du discours scientifique en français, qui risque de limiter à son tour notre pensée dans un périlleux cercle vicieux.

Il me semble qu'il existe deux remparts contre cette pollution du discours scientifique français par l'anglais: la vulgarisation scientifique (déjà évoquée plus haut) et la littérature grise, même si elles ne sont pas totalement exemptes de mots anglais qui remplacent insidieusement des termes existants. Les scientifiques et les ingénieurs non anglophones restreignent l'utilisation de leur langue maternelle à leur pratique quotidienne de recherche, génératrice de littérature grise. Celle-ci englobe «tout type de document produit par le gouvernement, l'administration, l'enseignement et la recherche, le commerce et l'industrie, en format papier ou numérique, protégé par les droits de propriété intellectuelle, de qualité suffisante pour être collecté et conservé par une bibliothèque ou une archive institutionnelle, et qui n'est pas contrôlé par l'édition commerciale» (Schöpfel, 2012).

L'accumulation de déchets est comparable aux erreurs de toutes sortes qui peuvent se glisser aux différents niveaux du processus de traduction: la déverbalisation du texte source, puis la reverbalisation et la textualisation dans le texte cible. La bonne compréhension des composantes et le fonctionnement de l'écosystème du discours scientifique sont un moyen de prendre en compte ce qui, pour Maggi (2019), est souvent ignoré, à savoir les éléments linguistiques «qui structurent et agencent le texte source et sont porteurs de sens avec des implications lors du déploiement de ces traits dans le texte cible».

Conclusion

L'environnement, la nature et le développement durable sont source de productions discursives de types très différents, allant de l'article scientifique spécialisé à la communication environnementale militante investie du devoir éthique de sensibiliser la société aux enjeux environnementaux.

De plus en plus fréquente, cette thématique s'insère dans la complexité du discours scientifique, à prendre en compte globalement, comme un écosystème naturel aux contours et à la géométrie variable selon les individus de ses biocénoses (producteurs et consommateurs de contenus scientifiques), son biotope (contexte et complexité linguistique) et ses

multiples interactions et flux de matière et d'énergie (composante pragmatique, contexte socioculturel).

Les quelques éléments esquissés ici devraient vous permettre de représenter graphiquement l'écosystème dans lequel s'inscrira votre prochain projet de traduction. Nul besoin d'être un artiste: décrire une réalité à l'aide de comparaisons et d'images, aussi schématiques et approximatives soient-elles, est un excellent moyen d'observer les détails tout en percevant l'ensemble de l'écosystème de votre projet.

mfn.trad@gmail.com

María del Mar Fernández Núñez est biologiste spécialisée dans l'environnement, les pêcheries et l'agronomie. Passionnée par la mer et la nature en général, elle a été chercheuse en biologie marine à l'Ifremer, puis à l'Institut espagnol d'océanographie. En cette qualité, elle a publié des articles scientifiques ou de vulgarisation dans des revues spécialisées. Traductrice indépendante du français et de l'anglais vers l'espagnol depuis 1999 et professeure d'espagnol en entreprise depuis 2013, elle a assuré des formations de traduction scientifique pour les associations professionnelles dont elle est membre (Asetrad, SFT et MET).

SOURCES CITÉES

BEACCO Jean-Claude, «À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif», in *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], n°3, 1995, p. 136-153, <http://journals.openedition.org/cediscor/523>, consulté le 20/05/2020.

EHLICH Konrad, «La pratique scientifique dans la langue nationale : fondement de l'efficacité de la science ou reliquat?», in *Trivium* [En ligne] n°15, 2013, <http://journals.openedition.org/trivium/4694>, consulté le 20/05/2020.

FLECK L., *Genèse et développement d'un fait scientifique*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Médecine & sciences humaines », 2005, Édition électronique Flexedo, 2017.

GUILHAUMOU Jacques, compte-rendu de « Nadège LECHEVREL Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique», UMR Triangle, ENS-Lyon, in *Langage et société*, vol. 141, n°3, 2012, p. 152a-156, <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-152a.htm>, consulté le 29/05/2020.

HUSIANYCIA Magali, « “Genre” ou “type” de discours? », in *Pratiques* [En ligne], 2013, p. 133-152, <https://journals.openedition.org/pratiques/3796>, consulté le 29/05/2020.

JURDANT Baudouin, « Parler la science? », in *Alliage*, n° 59, 2006, p. 57-63, <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3517>, consulté le 29/05/2020.

LECHEVREL Nadège, « L’écologie du langage d’Einar Haugen », in *Histoire Épistémologie Langage*, tome 32, fascicule 2, 2010, p. 151-166, <https://doi.org/10.3406/hel.2010.3192>, consulté le 29/05/2020.

LONGHI Julien, « Compte-rendu de : “Les Approches écologiques en linguistique” (N. Lechrevet, 2010) : pour une linguistique “verte”? », in *Corela* [En ligne], vol. 10, n° 1, 2012, <http://journals.openedition.org/corela/2674>, consulté le 29/05/2020.

MAGGI Ludovica, « Pour une pédagogie de la textualisation », in *Traduire* [En ligne], n° 241, 2019, p. 71-80, <http://journals.openedition.org/traduire/1854>, consulté le 29/05/2020.

MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l’analyse du discours », in *Langages*, n° 105, 1992, p. 114-125, <https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1628>, consulté le 29/05/2020.

PAVÉ Alain, *Modélisation des systèmes vivants : de la cellule à l’écosystème*, Paris, Hermès Science-Lavoisier, coll. « Éco-Énergies et Environnement », 2012.

PARRENIN Frédéric et VARGAS Élodie, « Biodiversité et changement climatique : entre discours du spécialiste et discours vulgarisé », in *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], n° 15, 2020, p. 33-46, <http://journals.openedition.org/cediscor/2817>, consulté le 29/05/2020.

SCHNELL Bettina et RODRIGUEZ Nadia, « L’enseignement de la traduction scientifique : précisions conceptuelles, considérations épistémologiques et implications pédagogiques », in *Panacea@*, vol. IX, n° 26, 2007, p. 153-156, https://www.tremedica.org/wp-content/uploads/n26_Panacea26_Diciembre2007.pdf, consulté le 30/05/2020.

RINCK Fanny, « L’analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. Un état des lieux », in *Revue d’anthropologie des connaissances*, vol. 4, n° 3, 2010, <https://doi.org/10.3917/rac.011.0427>, consulté le 2/06/2020.

SCHÖPFEL Joachim, « Vers une nouvelle définition de la littérature grise », in *Cahiers de la Documentation*, 66 (3), 2012, https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00794984, consulté le 2/06/2020.

Observatoire européen pour le plurilinguisme <https://www.observatoireplurilinguisme.eu/observatoire/la-charte-fr-fr-6-1#>

Définitions des concepts écologie <https://www.encyclopedie-environnement.org/glossaire/#E>

Le développement durable et l'eau : question sensible



Leïla Fressy-Parvin

Lorsque j'ai découvert que le numéro de *Traduire* de juin 2020 porterait sur le développement durable et la transition énergétique, ma première pensée a été : « Je vais pouvoir y contribuer ! » et la seconde : « Mais que vais-je bien pouvoir raconter ? ». Le sujet est vaste, couvre des aspects à la fois très (géo)politiques et extrêmement techniques, la notion de développement durable varie selon l'époque, le lieu et l'interlocuteur, quand elle n'est pas tout simplement remise en cause...

J'allais abandonner mon projet quand je me suis souvenue d'un terme qui m'avait donné du fil à retordre en début d'année dernière : *water-sensitive*.

Je l'ai d'abord rencontré sous la forme *water-sensitive urban design* dans un texte onusien sur l'environnement et le développement durable. Le paragraphe énumérait une liste d'infrastructures permettant d'améliorer la gestion de l'eau dans les villes et l'environnement urbain lui-même. L'article de Wikipédia sur le sujet¹ est complet et bien docu-

¹. Wikipedia, *Water-sensitive urban design*, https://en.wikipedia.org/wiki/Water-sensitive_urban_design, consulté le 29/05/2020.

menté, mais disponible uniquement en anglais, ce qui est bien dommage.

Si la consultation de la base terminologique UNTERM² et du corpus de documents de l'ONU m'a rapidement permis de vérifier qu'on pouvait traduire *urban design* par «aménagement urbain» ou «architecture urbaine», elle n'a rien donné pour *water-sensitive*. Les problématiques de l'eau et du climat étant liées, j'ai élargi ma recherche à *climate-sensitive*, sans vraiment trouver mon bonheur dans l'abondance de résultats proposés, difficilement transposables: pratiques agricoles sensibles, adaptées ou vulnérables au climat, stratégies soucieuses ou respectueuses des conditions climatiques. J'ai ensuite réduit ma recherche à *sensitive* et la lumière a jailli d'une source assez inattendue, au détour des questions de genre et d'une nouvelle requête: *gender-sensitive*. Cette fois, j'avais l'embarras du choix, et les expressions relevées se prêtaient mieux à l'adaptation: activités soucieuses, tenant compte ou respectueuses des questions de genre, programmes sensibles ou attentifs à ces questions, mesures prenant en considération ou intégrant cette problématique. Le contexte était clair: il ne s'agissait pas d'installations vulnérables à l'eau ou posant des risques pour l'eau, mais bien d'un «aménagement urbain soucieux de la question de l'eau».

Quelques mois plus tard, j'ai assisté aux journées techniques eau et déchets³ consacrées à la *reuse*, ou RÉUT en français, c'est-à-dire la réutilisation des eaux usées traitées. Les interventions de deux chercheurs ont particulièrement retenu mon attention. La première remettait les enjeux et les besoins en perspective en rappelant quelques points essentiels: 80 % des eaux usées domestiques générées dans le monde ne sont pas collectées ou traitées; 30 % de la population mondiale n'a pas accès à l'eau potable, si largement utilisée dans nos toilettes; et bien évidemment, la pénurie d'eau dans le monde compromet le développement durable. La seconde intervention présentait l'évolution dans le temps de la gestion des eaux urbaines, de l'alimentation en eau

2. UNTERM, <https://unterm.un.org/unterm/portal/welcome>, consulté le 29/05/2020.

3. 10^e journées techniques eau et déchets, 20 et 21 mai 2019, Toulouse (France), www.jted.insa-toulouse.fr/presentation/, consulté le 29/05/2020.

indispensable à tout établissement humain au concept de *water-sensitive city*, ces villes qui mettent en œuvre un *water-sensitive urban design*⁴. J'avoue que l'idée d'alimenter les toilettes d'un immeuble d'habitation avec les eaux grises (par exemple, lavabos et douches) de l'étage supérieur après traitement dans des petits bassins végétalisés suspendus à l'extérieur du bâtiment me séduit particulièrement! Il semble que la difficulté de mise en œuvre soit d'ordre sociologique, plutôt que technique ou sanitaire, allez comprendre...

Pour en revenir à *water-sensitive city*, je n'ai pas pu résister: j'ai profité de la pause pour discuter avec l'orateur et lui demander comment il traduirait cette expression en français. Notre bref remue-méninges n'a hélas pas abouti à LA solution, ce qui m'a poussée à reprendre mes recherches.

Les bases terminologiques classiques (TERMIUM, Le grand dictionnaire terminologique et IATE⁵) ne mentionnent que *water sensitivity*, qui renvoie aux caractéristiques physico-chimiques des substances et matériaux et ne nous aide pas beaucoup.

En faisant une recherche web bilingue «water-sensitive» + «eau», j'ai découvert avec stupeur, y compris dans des articles scientifiques, l'expression «villes sensibles à l'eau», qui peut laisser penser qu'elles sont vulnérables aux inondations - elles le sont peut-être, mais là n'est pas la question!

J'ai fait aussi de jolies trouvailles, comme les néologismes «eau-responsable», de toute évidence inspiré d'écoresponsable, et «écol'eaugique», même si le terme anglais correspondant est plutôt *water-wise*. J'ai aussi rencontré des expressions associées intéressantes: gestion intégrée de l'eau en milieu urbain, gestion intégrée des eaux urbaines, approche intégrée du cycle de l'eau.

Pour le moment, en attendant que les terminologues s'emparent du sujet, il me semble que la meilleure solution serait

4. Au fur et à mesure de leur développement, les villes assurent d'abord l'alimentation en eau, puis la collecte séparée des eaux de pluie et des eaux usées, la protection contre les inondations, la gestion des sources de pollution et la protection des cours d'eau, etc., avant de mettre en œuvre le concept de *water-sensitive city*, qui intègre notamment la résilience aux changements climatiques et l'équité intergénérationnelle.

5. TERMIUM Plus, www.btb.termiumplus.gc.ca/; Le grand dictionnaire terminologique (GDT), www.granddictionnaire.com/; IATE, <https://iate.europa.eu/home>, sites consultés le 29/05/2020.

de garder *water-sensitive city* en anglais et d'expliciter le terme, par exemple :

- villes soucieuses de la question de l'eau ;
- villes intégrant la question de l'eau ;
- villes qui adoptent une approche intégrée du cycle de l'eau ;
- villes qui mettent en place une gestion intégrée et durable des eaux.

J'ai gardé mon coup de cœur pour la fin (même s'il est difficile de le faire entrer sur un graphique dans une présentation) : villes qui réinventent la gestion de l'eau dans l'espace urbain⁶.

Merci à Sabine Fajerwerg pour sa relecture.

leila.fressy-parvin@orange.fr

Leïla Fressy-Parvin est traductrice indépendante depuis 2007. Ingénierie de formation, elle est spécialisée dans la traduction scientifique et technique de l'anglais vers le français, notamment dans les domaines de l'environnement et de l'énergie. Membre du bureau de la délégation SFT Midi-Pyrénées de 2015 à 2019, elle est aussi lauréate du concours 2017 de recrutement de traducteurs de langue française organisé par l'ONU.

⁶. Philippe Boury et Nadja Bedock, *Quand les villes réinventent la gestion de l'eau dans l'espace urbain*, Radio Fréquence Terre, 20 décembre 2016, <https://www.frequenceterre.com/2016/12/20/villes-reinventent-gestion-de-leau-lespace-urbain/>, consulté le 29/05/2020.

La biodiversité : le parent pauvre du développement durable ?



Marie-Agnès Schmitt

Finance et développement durable. Hier, deux mondes bien distincts aux motivations très différentes. Aujourd’hui, deux mondes qui se rejoignent pour œuvrer de concert sur la voie commune d’un avenir meilleur pour tous, au point que leurs terminologies respectives s’entremêlent. En vingt-cinq ans de métier, j’ai vu, et je vois encore, des termes du développement durable investir la sphère financière (on parle maintenant de « finance durable ») et des termes techniques financiers s’inviter dans des documents consacrés au développement durable. Cette porosité de la frontière terminologique s’observe pour les documents grand public et les documents techniques. Cependant, la biodiversité, qui est pourtant un thème essentiel des objectifs de développement durable (ODD) définis par les États membres de l’Organisation des Nations unies (ONU), est moins touchée par ce mouvement que d’autres thèmes comme l’eau ou les énergies renouvelables.

La biodiversité serait-elle donc le parent pauvre du développement durable? Cette question mériterait que l'on y consacre un livre entier. Je tenterai néanmoins d'apporter des éléments de réponse. Après avoir montré l'importance de la biodiversité pour l'être humain, j'analyserai les facteurs à l'origine de la porosité de la frontière terminologique pour expliquer la moindre présence de la biodiversité, puis j'étiendrai l'analyse aux facteurs économiques, culturels et scientifiques, entre autres.

Importance de la biodiversité

La Commission mondiale sur l'environnement et le développement a défini en 1987 le développement durable comme un développement visant à «répondre aux besoins du présent sans compromettre la possibilité pour les générations à venir de satisfaire les leurs». Cette définition largement admise a été au cœur d'un travail de réflexion de longue haleine qui a donné lieu, entre autres, à l'adoption en 2015 de ce que l'on appelle les objectifs de développement durable: 17 ODD assortis de 169 cibles pour concrétiser ce «plan d'action pour l'humanité, la planète et la prospérité», qui couvre les trois dimensions du développement durable – économique, sociale et environnementale. La biodiversité est une préoccupation évoquée dans l'objectif 14.a – «[...] renforcer la contribution de la biodiversité marine au développement des pays en développement, en particulier des petits États insulaires en développement et des pays les moins avancés» – et l'objectif 15 – «[...] mettre fin à l'appauprissement de la biodiversité».

Dans cette vision de l'avenir, un développement durable n'est donc pas envisageable sans biodiversité. Pourquoi? Parce que la biodiversité rend à l'être humain, directement ou indirectement, de nombreux services écosystémiques plus ou moins visibles. Par exemple, environ 30 % de nos aliments dépendent de la pollinisation par des insectes pour pouvoir se reproduire. On pense bien sûr aux abeilles mellifères, mais la pollinisation est plus efficace, et les fruits et légumes ainsi obtenus plus nombreux, lorsque les insectes pollinisateurs sont sauvages et diversifiés. Autre exemple: les récifs coralliens protègent les côtes de l'érosion en amortissant la force des vagues et procurent directement nourriture

et revenus (pêche, tourisme) à plus de 275 millions de personnes dans le monde.

Malgré ses bienfaits, la biodiversité terrestre et marine s'est considérablement appauvrie. Selon l'ONU, 50 % des coraux de la planète ont péri ces trente dernières années. D'après la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques, plus d'un million d'espèces sont menacées d'extinction, dont un grand nombre dans les prochaines décennies, et le taux mondial actuel d'extinction est dix à cent fois supérieur au taux naturel et s'accélère. Selon le rapport 2019 du Forum économique mondial, le recul de la biodiversité fait partie des dix principaux risques en termes d'impact (au rang 6 sur 10) et en termes de probabilité de survenance (au rang 8 sur 10).

Vu l'importance vitale des enjeux, on pourrait s'attendre à ce que la biodiversité soit une priorité majeure de tout un chacun (citoyens, entreprises, associations, gouvernements à tous les niveaux) et à ce que cela se traduise par une montée en puissance du thème de la biodiversité tant dans les documents grand public que dans les documents techniques. Qu'en est-il ?

Une frontière terminologique poreuse

Un zeste de développement durable dans l'océan boursier

Qui veut investir en Bourse peut placer son argent directement dans des titres (actions, obligations...) ou indirectement dans des fonds. Que l'on gère soi-même son portefeuille ou que l'on en délègue la gestion, le choix des titres exige d'étudier les performances passées et actuelles des émetteurs pour estimer le futur retour sur investissement et le risque encouru. L'analyse financière permet, en examinant les comptes de l'entreprise, d'évaluer sa solvabilité, sa rentabilité et ses perspectives en termes absolus (coût de production, prix de vente, marge bénéficiaire, rapport cours/bénéfices, ratio dettes/fonds propres, etc.) et en termes relatifs (situation de l'entreprise par rapport à ses concurrents, à la moyenne du secteur, dans la chaîne de valeur, etc.). Cependant, elle ne suffit pas, car une entreprise c'est plus que des chiffres : c'est une combinaison variable de processus

organisationnels et décisionnels, de relations interpersonnelles et de rapports de force. Le jeu de ces éléments a des répercussions directes et indirectes au sein et à l'extérieur de l'entreprise.

La prise en compte d'aspects autres que financiers (risque d'atteinte à la réputation, modes de gestion du personnel, etc.) n'est pas un fait nouveau, car ils influent sur la performance de l'entreprise et donc sur le retour sur investissement. Ce qui est nouveau, c'est l'élargissement de la palette des aspects extra-financiers et la systématisation en cours de leur prise en compte. En effet, la prise de conscience de la nécessité d'un développement durable a induit des changements de mentalité, un renforcement de l'arsenal juridique et une modification des attentes des citoyens/clients. De plus en plus d'entreprises en ont tenu compte pour éviter d'éventuels conflits (grèves, boycotts, par exemple) et procès (pour pollution ou discrimination salariale, par exemple) susceptibles de ternir leur réputation et d'amputer leurs résultats financiers. Cela leur permet aussi d'être mieux placées que leurs concurrents qui n'ont pas suivi le mouvement et, finalement, de mieux vendre leurs produits et services.

Les analystes et les agences de notation ont intégré cette évolution d'ensemble et les efforts des entreprises dans l'analyse des performances de celles-ci. De leur côté, pour gérer efficacement les portefeuilles, les investisseurs en ont aussi tenu compte (dans leurs propres analyses ou en s'appuyant sur celles des spécialistes). Le phénomène a aussi conduit à la création de fonds à thématique environnementale, cotés en Bourse, à l'intention des investisseurs soucieux de l'environnement. Parmi ce type de fonds, rares sont ceux intégrant la biodiversité dans leurs critères extra-financiers, notamment parce que les entreprises se préoccupant de la biodiversité ou ayant un modèle économique directement fondé sur elle (par exemple, les parcs animaliers et floraux) sont peu nombreuses. Dans cette classe d'actifs, les grands thèmes sont l'eau, les énergies renouvelables, les déchets dans une perspective de développement durable – autrement dit, les fonds sont investis dans des entreprises qui servent directement l'être humain. Toutefois, ces critères environnementaux servent aussi indirectement la biodiversité, car l'assainissement et une gestion durable de l'eau, la production d'énergies

renouvelables (moins émissives de CO₂) et le recyclage des déchets atténuent les pressions sur la nature.

Ainsi, par le biais de la notion d'investissement socialement responsable (ISR) et des critères environnementaux, sociaux et de gouvernance (ESG) qui permettent d'évaluer la performance extra-financière de l'entreprise, la terminologie du développement durable a graduellement investi des documents comme les analyses/notations d'entreprises, les commentaires boursiers, les rapports de gestion de portefeuille ou de fonds et les rapports annuels d'entreprise. Cependant, la biodiversité est moins présente dans ces documents que d'autres thèmes environnementaux. En effet, dans la catégorie des critères environnementaux, si les termes «impact environnemental», «empreinte carbone» ou «recyclage» sont fréquents, les termes «biodiversité» ou «écosystèmes» le sont beaucoup moins.

Une pincée d'instruments de marché dans le développement durable

En 2014, la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement estimait le montant annuel des investissements requis pour atteindre les ODD à 5000-7000 milliards de dollars américains (USD) au niveau mondial et à 3 300-4 500 milliards USD pour les seuls pays en développement. Selon la Convention sur la biodiversité (CBD), il faudrait entre 150 et 440 milliards USD par an jusqu'en 2020 pour réaliser son plan stratégique pour la biodiversité. Certes, ces chiffres sont des estimations, mais ils donnent un ordre de grandeur: les besoins sont colossaux (par comparaison, l'aide publique au développement a culminé à 132 milliards USD en 2015, selon l'Organisation de coopération et de développement économiques). Ce déficit de financement tient au grand nombre des ODD et des cibles, mais aussi au fait que les financeurs privés rechignent à investir dans ce type de projets, plus risqués et moins rentables.

La réalisation des ODD (biodiversité incluse) ne pouvant être financée uniquement sur fonds publics, il a fallu recourir à de nouvelles modalités de financement pour mobiliser des capitaux privés au service des ODD. Parmi ces modalités, on peut citer les partenariats public-privé (PPP) forgés dans

cet objectif. Ce type de mécanisme de financement mixte permet de répondre aux besoins respectifs des diverses parties prenantes (financeurs publics, financeurs privés et demandeurs de fonds) en matière de prise de risques, d'objectif(s) et de retour sur investissement. Un PPP permet aux financeurs publics de contribuer à concrétiser des projets en plus grand nombre et de plus grande envergure, puisque les capitaux publics sont complétés par des capitaux privés, aux financeurs privés de prendre moins de risques, car ils bénéficient de la garantie apportée par les financeurs publics, et aux demandeurs de fonds d'accéder à des financements plus importants à un coût viable, car les financeurs publics abaissent le coût des fonds en leur assurant de meilleures conditions que celles du marché.

Ainsi, avec la multiplication des mécanismes de financement mixte de type PPP, les termes techniques comme «véhicule spécial» ou «entité *ad hoc*», «risque des premières pertes», «prise de participation», «prêt subordonné» se sont multipliés dans les documents relatifs au financement de projets de développement durable. Par exemple, au Pakistan, une entité *ad hoc* (Star Hydro Power) a été créée pour administrer le financement et la mise en œuvre du projet de construction d'une centrale hydroélectrique près de Patrind. Le cofinancement a été assuré sous forme de prêts accordés par des financeurs publics et de participations prises par des financeurs privés; l'Agence multilatérale de garantie des investissements (MIGA) s'est portée garante à concurrence de 148,5 millions USD.

Autre exemple d'évolution terminologique: l'apparition et la propagation du terme «obligation verte». Pour être qualifiées de vertes, les obligations doivent financer des projets dits «verts» et respecter les principes édictés par l'International Capital Market Association (ICMA). Le concept s'est répandu au point que le volume annuel mondial total des émissions est passé de 37 milliards USD en 2014 à 168 milliards USD en 2018 selon l'OCDE, mais la biodiversité est rarement le thème principal des obligations vertes. Elle peut toutefois en bénéficier indirectement. Par exemple, le produit de l'obligation verte (500 millions d'euros) émise en 2017 par la Caisse des Dépôts est affecté en partie à la restauration/dépollution de sites en vue de leur réutilisation, ce qui

permet d'éviter de nouvelles destructions d'écosystèmes. Par ailleurs sont apparus récemment les «crédits verts», dont le coût est fonction de la réalisation d'objectifs sociaux et/ou environnementaux : le taux d'intérêt diminue si l'objectif est atteint. Ils se différencient des obligations vertes par le fait qu'ils peuvent aussi servir au financement général des activités de l'entreprise.

On le voit, la terminologie évolue avec les outils financiers mis au service des ODD. La porosité de la frontière terminologique entre le monde de la finance et celui du développement durable reflète une certaine convergence d'intérêts de ces deux mondes. Malgré tout, force est de constater que la biodiversité est dans un état alarmant.

Comment en est-on arrivé là ?

Divers facteurs président, directement ou indirectement, à la réduction de la biodiversité. Par commodité, je les ai regroupés en grandes catégories, mais il faut savoir qu'ils interagissent entre eux et qu'ils sont plus ou moins récents et prédominants dans tel ou tel pays, ou dans telle ou telle région, en fonction de son histoire propre.

Un développement débridé

a) Croissance démographique et développement économique. La population mondiale avoisinait 950 millions de personnes en 1800, 1,6 milliard en 1900 et 7,6 milliards en 2018. Cette évolution démographique, les révolutions industrielles successives et l'élévation des niveaux de vie ont grandement élargi l'éventail des biens et services fournis, augmenté de façon exponentielle le volume des déchets produits par l'humanité tout en changeant profondément leur nature (par exemple, davantage de matières difficilement ou non biodégradables comme le plastique, qui, ingéré par les animaux, peut se retrouver dans la chaîne alimentaire jusqu'à l'être humain). La pollution de l'air, des sols et de l'eau sans précédent ainsi engendrée contribue sensiblement à réduire la biodiversité.

b) Changement d'utilisation des sols. Sous l'effet conjoint de divers facteurs (notamment la croissance démographique, l'essor de l'industrie et de l'agro-industrie, les déplacements de population dus aux guerres et, plus récemment, au changement climatique), l'urbanisation n'a cessé de progresser: entre 1950 et 2018, la part de la population mondiale urbaine a bondi de 30 à 55 % et elle devrait atteindre 66 % en 2030. Or l'urbanisation entraîne une perte d'habitat, qui induit une perte de biodiversité. L'agriculture n'est pas en reste: entre 1980 et 2000, environ 6 millions d'hectares de forêt ont été rayés de la carte en Asie du Sud-Est pour créer des plantations de palmiers à huile et environ 42 millions d'hectares en Amérique latine pour élever du bétail. L'activité minière a, elle aussi, détruit l'habitat de maintes espèces et pollué considérablement les sols et l'eau (par exemple, en extrayant l'or par cyanuration). Résultat: la destruction et la fragmentation des écosystèmes appauvrisse la biodiversité.

c) Surexploitation des ressources animales, végétales et minérales. L'être humain fore toujours plus profond, remodèle une surface toujours plus grande de la planète et puise toujours plus dans le capital naturel. La liste des ressources qu'il utilise s'est considérablement allongée (du bois, elle s'est étendue au pétrole, au gaz, puis à l'uranium, au platine, au lithium, etc.). Entre 1950 et 2010, le stock de thon rouge du Nord a diminué de 80 % en raison de la surpêche. La quantité de ressources extraites de la nature et les méthodes employées pour les exploiter portent atteinte à la biodiversité (par exemple, la pêche à l'explosif tue les poissons visés, mais aussi ce dont ils se nourrissent, et ravage leur habitat).

d) Changement climatique. Multiplication des phénomènes météorologiques extrêmes, élévation du niveau des mers et de la température moyenne à la surface du globe, fonte des glaciers, raréfaction de l'eau: les effets du changement climatique affectent la planète entière. Cela provoque une migration de la faune et de la flore, en quête de conditions climatiques plus favorables, qui perturbe les écosystèmes délaissés et ceux colonisés.

Une réaction tardive

Vu l'ampleur des dégâts et l'importance des enjeux, on peut se demander pourquoi l'être humain n'a pas agi plus tôt pour protéger la biodiversité. Là aussi, les raisons sont multiples et interdépendantes. Il fallait notamment :

a) Avoir conscience du problème. De l'aube de l'humanité à nos jours, le lien entre une partie de la population et la nature s'est distendu sous l'effet de quatre grands facteurs qui sont apparus à des époques différentes, mais qui se cumulent aujourd'hui. D'abord, une partie de l'humanité a acquis une vision anthropocentrique du monde : la nature est à son service, il est normal de la solliciter sans guère se soucier de son état. Deuxièmement, de tout temps l'être humain a cherché à comprendre le monde dans lequel il évolue. À mesure de ses découvertes, il s'est détaché de la nature pour s'appuyer de plus en plus sur la science. Troisièmement, la minéralisation des villes ayant fait disparaître de nombreuses espèces végétales et animales du paysage urbain, bon nombre de citadins ont une vision édulcorée de la biodiversité. En ville, surtout dans les mégalopoles, la problématique de la biodiversité n'est pas une réalité aussi palpable que les effets du changement climatique tels que les ouragans ou les canicules. Il est donc plus difficile à une grande partie de la population d'avoir conscience du rôle crucial de la biodiversité, des pressions exercées sur elle et de l'intérêt de la préserver. Dernier point, pendant longtemps l'éventualité du problème n'a pas effleuré l'être humain, car il considérait qu'il n'y avait pas de limite à ce que la planète pouvait produire pour satisfaire ses besoins ni de limite au volume des déchets qu'elle pouvait absorber. Ces visions du monde n'ont pas incité à une démarche holistique qui intègre systématiquement la biodiversité (ni à la recherche de solutions fondées sur la nature, telles que l'agroécologie).

b) L'identifier avec précision. Cela exige de savoir à quel point et comment les activités humaines affectent la biodiversité. Selon la définition de la CBD, la biodiversité est la « variabilité des organismes vivants de toute origine... ; cela comprend la diversité au sein des espèces et entre espèces ainsi que celle des écosystèmes ».

Or l'évolution des espèces et des écosystèmes est complexe à étudier, car elle s'opère à des échelles spatiales et temporelles variées et transcende les disciplines et les frontières. Il faut non seulement disposer de modèles (prospectifs) fiables, ce qui exige d'abondantes données et des séries chronologiques longues, cohérentes, comparables internationalement et finement ventilées, mais aussi harmoniser les méthodologies et les systèmes d'information au niveau national et international, certaines espèces migrant chaque année d'un pays ou d'un continent à l'autre. En outre, la biodiversité étant un champ de recherche relativement jeune, on manque de données pour évaluer pleinement les effets des interactions entre espèces sur son maintien, d'autant plus que l'urbanisation et la modification des pratiques agricoles ont entraîné une perte du savoir sur la biodiversité et que certains outils d'observation et d'analyse sont relativement récents (ordinateurs puissants et compacts, satellites, GPS, matériel sous-marin, etc.).

c) Disposer des outils adéquats pour y remédier. La biodiversité est à l'origine de biens communs (comme l'air) et de services communs (les coraux atténuent l'érosion des côtes). En appauvrissant la biodiversité, les activités humaines réduisent la quantité et la qualité de ces biens et services communs, créant ainsi des externalités négatives dans la mesure où ils n'ont pas de marché ni de propriétaire ou de prix. Ces externalités négatives n'étant pas ou peu prises en compte spontanément, les intégrer exige de définir des droits de propriété et d'attribuer une valeur monétaire à ces biens/services communs, ce qui est compliqué et nécessite l'intervention de l'État (*via* la fiscalité, la législation, la *soft law*). Ainsi, en France, la loi n°2016-1087 du 8 août 2016 a inscrit dans le Code civil la notion de préjudice écologique avec la nature comme victime, en stipulant que la réparation doit s'effectuer en priorité en nature. Cependant, il ne suffit pas qu'un pays édicte des lois, car les entreprises peuvent délocaliser leur production vers les pays ayant une législation environnementale moins contraignante, et il existe par ailleurs des activités illicites transfrontalières (braconnage, orpaillage illégal, etc.). Par conséquent, il faut en outre

une action concertée entre les pays, ce qui requiert un dialogue, des échanges d'informations, une coordination et les moyens financiers et humains nécessaires à cet effet, tout en évitant les doublons.

Conclusion

La moindre présence terminologique de la biodiversité par rapport à d'autres thèmes du développement durable reflète le moindre intérêt qui lui a longtemps été porté. Le modèle de développement économique d'une grande partie de l'humanité, conjugué à une certaine vision du monde, concourt à réduire considérablement la biodiversité. Cependant, les choses avancent. De plus en plus d'acteurs se mobilisent en faveur de la biodiversité et les initiatives se multiplient. Par exemple, des labels ont été créés (pêche durable et forêt durable, etc.), des végétaux sont réintroduits dans les villes pour que l'on puisse y bénéficier de leurs bienfaits (absorption du carbone, rafraîchissement, etc.), et la législation évolue. Un bémol cependant : attribuer une valeur monétaire aux biens et services communs fournis par la nature peut être une arme à double tranchant. Si cela permet d'attirer des capitaux privés, en complément des capitaux publics, pour préserver la nature, il faut néanmoins veiller à ce que cela ne vide pas cette démarche de son sens en réduisant aux yeux des gens la nature à un simple placement financier.

Le constat est manifeste : la biodiversité contribue à perpétuer le cycle de la vie et rend des services indispensables à l'humanité ; la préserver exige de changer de paradigme, de repenser la relation être humain-nature et de ne pas apprécier la réussite uniquement à l'aune de critères économiques et financiers. Étudier la biodiversité, c'est étudier la dynamique de la vie sous ses multiples facettes, et c'est bien ce qui rend ce sujet si passionnant.

mas.traductions@orange.fr

Marie-Agnès Schmitt est traductrice indépendante de l'anglais vers le français depuis 1995. Diplômée en économie et finance de l'université Paris Dauphine, elle s'intéresse depuis toujours à l'environnement. Ses domaines de spécialisation sont la finance, l'aide au développement et le développement durable. Elle traduit notamment pour des organisations internationales, de grandes banques et des sociétés d'analyse financière et se consacre également à la traduction d'articles de presse sur des sujets d'actualité.

SOURCES CITÉES

Ademe, Région Hauts-de-France, *L'arbre en milieu urbain, acteur du climat en région Hauts-de-France*, non daté.

Banque mondiale, <https://www.banquemondiale.org/fr/news/immersive-story/2019/03/18/10-years-of-green-bonds-creating-the-blueprint-for-sustainability-across-capital-markets>, consulté le 17/04/2020.

Caisse des Dépôts, *Obligation verte, Rapport annuel 2018*.

Commission mondiale pour l'environnement et le développement, *Rapport de la Commission mondiale pour l'environnement et le développement*, A/42/427, 4 août 1987.

Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement, *Rapport sur l'investissement dans le monde, L'investissement au service des objectifs de développement durable : un plan d'action*, 2014.

European Union High-Level Expert Group on Sustainable Finance (HLEG), *Financing a sustainable economy. Final Report 2018 by the High-Level Expert Group on Sustainable Finance*.

Forum économique mondial, *The Global Risks Report 2019*, 14th Edition.

GARIBALDI Lucas A. et al., «Wild Pollinators Enhance Fruit Set of Crops Regardless of Honey Bee Abundance», in *Science*, vol. 339, 29 mars 2013.

Intergovernmental Panel on Climate Change (IPCC), 2019: *IPCC Special Report on the Ocean and Cryosphere in a Changing Climate*.

Investir, *Les sociétés et les fonds qui s'engagent pour l'environnement*, n° 2410, 14 mars 2020.

Le Monde diplomatique, <https://www.monde-diplomatique.fr/cartes/1800-2050>, consulté le 17/04/2020.

Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), *Financer la biodiversité, agir pour l'économie et les entreprises*, rapport préparé pour la réunion des ministres de l'Environnement du G7, les 5 et 6 mai 2019.

Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), *Coopération pour le développement 2016. Investir dans les objectifs de développement durable, choisir l'avenir*, Paris, Éditions OCDE, 2016.

Organisation des Nations unies, Department of Economic and Social Affairs, Population Division, *Population Facts*, n° 2017/1, décembre 2018.

Organisation des Nations unies, Programme pour l'environnement, *Le plastique marin : une nouvelle menace croissante pour les récifs coralliens*, 5 mars 2018.

Organisation des Nations unies, Department of Economic and Social Affairs, Population Division, *The World's Cities in 2018. Data Booklet*.

Organisation des Nations unies, *Transformer notre monde : le Programme de développement durable à l'horizon 2030*, 18 septembre 2015.

Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques, *Résumé à l'intention des décideurs du Rapport sur l'évaluation mondiale de la biodiversité et des services écosystémiques de la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques*, 29 mai 2019.

The Biodiversity Finance Initiative (BIOFIN), *What is biodiversity finance?* <https://www.biodiversityfinance.net/about-biofin/what-biodiversity-finance>, consulté le 17/04/2020.

World Wildlife Fund (WWF), *Rapport Planète Vivante® 2018: Soyons ambitieux*, WWF, Gland (Suisse).

World Wildlife Fund (WWF) en partenariat avec AXA, *Into the wild, Intégrer la nature dans les stratégies d'investissement. Recommandations du WWF France et AXA pour les membres du G7 Environnement à Metz*, les 5 et 6 mai 2019, octobre 2019.

L'information extra-financière, nouvel enjeu de traduction



Chloé Delhom,
Audrey Prost

D'expérience, nous constatons que plusieurs chemins peuvent mener vers la traduction de documents concernant le développement durable et la responsabilité sociétale des entreprises (RSE), que l'on appelle communément « information extra-financière » dans le domaine de la communication d'entreprise, et dont le contenu est de plus en plus réglementé. Nos cas personnels en attestent : une spécialisation en finance peut amener à travailler sur des publications extra-financières ; à l'inverse, un parcours en RSE est aussi l'occasion de se familiariser avec des publications plus réglementées.

Or, la multiplicité et la superposition croissante des cadres normatifs complexifient le paysage de la communication financière comme extra-financière. Comment l'information extra-financière a-t-elle progressivement trouvé sa place dans les publications périodiques des entreprises ? Quelles en sont les conséquences pour les linguistes amenés à traduire ce type d'information ?

Pour comprendre ce croisement entre les sphères du financier et de la RSE, nous proposons de dresser un panorama du cadre de l'information réglementée (financière et extra-financière) et du régime linguistique applicable aux publications institutionnelles des entreprises françaises puis de mettre en lumière quelques stratégies de traduction du vocabulaire de la RSE.

L'information extra-financière dans les publications périodiques des entreprises

Qu'est-ce que l'information réglementée ?

L'information réglementée, définie par l'Autorité des marchés financiers (AMF) dans son règlement général¹ (art. 221-1), recouvre les informations de nature financière et relatives à la gouvernance des sociétés cotées. Ces dernières doivent être publiées de manière périodique dans un souci de transparence et d'information des publics concernés par la situation (financière) de l'entreprise, aux premiers rangs desquels les actionnaires. Elles constituent également une obligation légale pour les sociétés de droit français et comprennent :

- le rapport financier annuel (art. 222-3 RG AMF);
- le rapport financier semestriel (art. 222-4);
- les informations et rapports sur le gouvernement d'entreprise (art. 222-9 RG AMF et art. L. 22537, L. 225-68 et L. 225-235 du Code de commerce).

L'AMF rappelle que « [t]outes les sociétés cotées ayant l'AMF comme autorité compétente [...] ont désormais le choix de publier cette information soit en français, soit dans une langue usuelle en matière financière » (voir art. 221-2 RG AMF).

Elle constate néanmoins que :

[e]n pratique, [...] beaucoup de sociétés optent pour le bilinguisme et publient leur information réglementée en français et en anglais. L'AMF rappelle qu'une société de droit français qui décide d'adopter l'anglais comme langue pour ses informations périodiques devra néanmoins toujours produire annuellement

¹. reglement-general.amf-france.org/eli/fr/aai/amf/rg/notes/fr.html, consulté le 29/05/2020.

des comptes en français au regard de ses obligations légales de dépôt au greffe [...].

L'option du bilinguisme retenue par la plupart des sociétés cotées en France participe à la fois de la bonne information des investisseurs et des contraintes liées à l'internationalisation croissante des marchés financiers. Elle est aussi source d'un flux de travail régulier et récurrent pour les traducteurs et traductrices spécialisés en finance.

Le document d'enregistrement universel (ex-document de référence), incontournable publication réglementée ?

En complément de ces rapports obligatoires, la plupart des émetteurs français publiaient jusqu'à l'an dernier un **document de référence** (ce fameux **DDR**, ou *registration document*, dont tous les traducteurs financiers ont sûrement déjà entendu parler). Son usage était tellement répandu que l'on en oubliait presque que cette publication revêtait, contrairement au rapport financier annuel, un caractère facultatif (art. 212-13 RG AMF). D'ailleurs, l'AMF acceptait, sous certaines conditions, que ce DDR prenne la forme du rapport financier annuel destiné aux actionnaires.

Le **document de référence** avait émergé en France il y a une quinzaine d'années. Initialement «prospectus de marché aride et fourre-tout²», il était devenu au fil du temps un document structuré et accessible à un plus grand public. Son contenu ne se limitait plus à la simple présentation des comptes et de la structure de gouvernance de l'entreprise: il intégrait la présentation de son activité, de sa stratégie et aussi, ces dernières années, de sa responsabilité sociétale.

Comme son nom ne l'indiquait pas en français (!), le document de référence rédigé en français pouvait être **déposé** (ou **enregistré**) auprès de l'AMF. L'émetteur pouvait alors également le déposer ou le faire enregistrer «dans une langue usuelle en matière financière [c'est-à-dire l'anglais]».

En pratique, le document de référence était devenu une publication quasiment incontournable dans l'information réglementée, car il s'agissait d'un «document de synthèse

². www.labrador-company.fr/billet-du-blog-document-de-reference-urd, consulté le 29/05/2020.

contenant l'ensemble des informations juridiques, économiques, financières et comptables d'un émetteur pour un exercice donné». Les entreprises le publiaient généralement en lieu et place du rapport financier annuel dans les quatre mois suivant la clôture de l'exercice, c'est-à-dire, pour une majorité d'entre elles, entre janvier et avril (la fameuse «saison des rapports annuels», un pic d'activité pour les traducteurs et traductrices travaillant sur ce type de publications).

Depuis juillet 2019, le document de référence a laissé place au document d'enregistrement universel (URD pour *universal registration document*), dont l'objectif affiché est d'amener les émetteurs européens à publier chaque année une synthèse de leur activité, de leur structure et de leur situation financière.

Or, comme le souligne l'avocate Rosetta Ferrère³,

[p]our les émetteurs français, le caractère novateur de l'URD a pu sembler, à juste titre, moins évident que pour les autres émetteurs de l'Union européenne. Et pour cause, l'URD est largement inspiré du «document de référence» bien connu et pratiqué en France depuis déjà de nombreuses années.

Si les entreprises françaises n'ont donc pas attendu la réglementation européenne pour adopter cette pratique de présentation d'informations (y compris autres que financières), l'URD permet de systématiser cette démarche de convergence entre le financier et l'extra-financier et d'en assurer l'application uniforme à l'échelle du marché européen, «au service d'une meilleure compréhension de la création de valeur et de son partage par les entreprises⁴».

Quid des informations extra-financières ?

L'idée que la création de richesse par l'entreprise doit également profiter à l'ensemble de la société semble donc gagner du terrain. À l'instar d'un nombre croissant de dirigeants d'entreprises, Franck Riboud, PDG du groupe Danone,

3. www.lexplicite.fr/reglement-prospectus-document-de-reference-urd-il-ny-a-quun-pas, consulté le 29/05/2020.

4. rse-reporting.com/blog-document-enregistrement-universel-de-la-convergence-du-financier-extra-financier, consulté le 29/05/2020.

soulignait déjà en 2009 la responsabilité de l'entreprise vis-à-vis de la société tout entière :

Aucun organisme ne se développe dans un milieu appauvri ou dans un désert. [...] [I]l est donc de l'intérêt même d'une entreprise de prendre soin de son environnement économique et social, ce qu'on pourrait appeler, par analogie, son «écosystème».

Ainsi, le devoir d'information des entreprises s'est progressivement étendu aux données extra-financières : environnement, responsabilité du fait des produits, emploi et relations sociales, respect des droits de l'Homme et lutte contre la corruption.

Les informations relatives à ces thématiques sont publiées dans le cadre du **reporting extra-financier**, autrement appelé **rapport de développement durable**, ou **rapport RSE**. Quelle que soit sa dénomination, cette nouvelle typologie de documents génère de nouveaux besoins de traduction. Elle est même parfois une source de spécialisation pour certains et certaines d'entre nous.

L'obligation de publication de données plus ou moins détaillées sur la performance RSE peut venir de la loi sur les sociétés, mais aussi du marché financier, ou encore des règles imposées aux entreprises publiques. Les entreprises visées sont majoritairement les grandes entreprises et celles cotées en Bourse. *A priori*, aucune loi n'inclut de sanction spécifique en cas de non-respect du reporting RSE, ce qui affaiblit quelque peu son caractère contraignant.

Le cadre normatif de la RSE se déploie à différents niveaux :

- **des lignes directrices internationales:**

- les lignes directrices de la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED) sur des indicateurs de la responsabilité d'entreprise dans les rapports annuels⁵ (2008);
- la Global Reporting Initiative (GRI)⁶ (2017);

⁵. unctad.org/fr/docs/iteteb20076_fr.pdf, consulté le 29/05/2020.

⁶. www.globalreporting.org/Pages/default.aspx, consulté le 29/05/2020.

- **une directive européenne:**
 - la Directive comptable européenne sur la publication des informations extra-financières (directive n°2014/95);
- **des lois nationales:**
 - dès 2001, la France était la première à rendre le reporting RSE obligatoire, avec la loi sur les nouvelles régulations économiques (NRE) pour les entreprises cotées, avant de l'élargir aux grandes entreprises avec la loi Grenelle II (2010) et l'article L. 225-102 du Code de commerce. Depuis lors, les entreprises dépassant un certain seuil de chiffre d'affaires et d'effectif⁷ doivent présenter un **rapport de performance extra-financière**;
 - depuis le 1^{er} août 2017, en vertu de l'ordonnance n°2017-1180 qui aligne le cadre législatif français avec la directive européenne de 2014 susmentionnée, la **déclaration de performance extra-financière** (DPEF) remplace le rapport RSE et doit être insérée dans le rapport de gestion;
 - plus récemment, la loi Pacte consacre la reconnaissance des critères extra-financiers en les intégrant au Code civil (art. 1833), qui dispose désormais que «la société est gérée dans son intérêt social en prenant en considération les enjeux sociaux et environnementaux de son activité».

Et le rapport intégré, dans tout ça ?

Cette imbrication toujours plus étroite du financier et de l'extra-financier a conduit à l'émergence d'une nouvelle pratique sous l'impulsion du Comité international de l'information intégrée (IIRC) : le **reporting intégré**, qui permet aux entreprises de produire des évaluations globales sur leurs performances financières, sociales, environnementales et de gouvernance.

Outre son caractère non contraignant, le **rapport intégré** se démarque des publications précédemment évoquées par sa

⁷. 20 M€ de bilan ou 40 M€ de CA et 500 personnes pour les sociétés cotées; 100 M€ de bilan ou 100 M€ de CA et 500 personnes pour les sociétés non cotées.

concision, son approche multidimensionnelle et sa prise en compte du court, moyen et long terme.

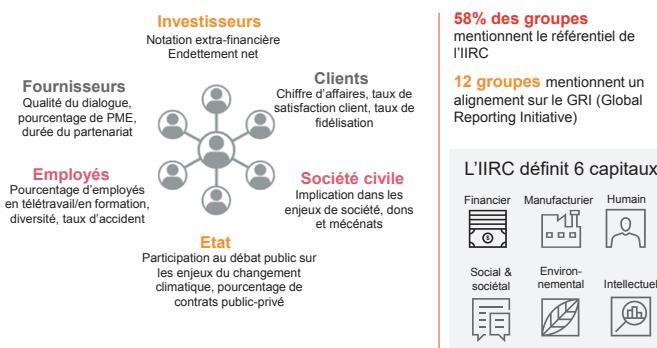
Quant au public visé, il fait débat. D'un côté, l'Institut français des administrateurs considère que :

le public privilégié est l'investisseur. [...] Ce document n'a pas vocation à reprendre toutes les informations contenues dans le rapport de responsabilité sociale, ni à lui consacrer la majeure partie de son contenu. Ne doivent y figurer que les seules initiatives RSE qui contribuent directement et de manière claire à la création de valeur à long terme pour l'actionnaire.

D'autres mettront au contraire l'accent sur le fait que «ce rapport est utile à l'ensemble des parties prenantes intéressées», comme en témoigne le graphique suivant :

Le rapport intégré : contexte et enjeux

Le rapport intégré s'adresse à toutes les parties prenantes et présente la stratégie et les performances financières et extra-financières.



Source : PwC, *Rapport intégré : les pratiques des sociétés cotées en 2019* (p. 6).

On rejoint ainsi la pensée de Peter F. Drucker, théoricien du management autrichien puis naturalisé américain, pour qui la finalité de l'entreprise se définit aussi au regard des services rendus à la clientèle. Dans tous les cas, la maximisation des bénéfices ne peut donc être la seule raison d'être de l'entreprise, ce qui explique l'importance croissante accordée à la RSE.

L'information réglementée, initialement limitée à des déclarations de nature purement financière, s'est donc

élargie au fil du temps à des considérations nouvelles, «extra-financières», à mesure de l'évolution des cadres normatifs à l'échelle mondiale, européenne et nationale.

Quelles conséquences pour les linguistes amenés à traduire l'information extra-financière ?

De la rédaction à la traduction de l'information extra-financière

Les traducteurs spécialisés en communication d'entreprise ont donc vu émerger ces dernières années de nouveaux types de publications à traduire et un nouveau vocabulaire, à mesure de l'élargissement du périmètre d'informations à fournir de manière plus ou moins obligatoire. En 2013 déjà, la revue *Traduire* consacrait un numéro à l'environnement comme spécialisation durable⁸. Sept ans plus tard, une partie des constats alors établis demeurent valables, même si certains usages ont commencé à se généraliser et ne font (presque) plus débat. En effet, le **DD**, la **RSE**, les critères **ESG**⁹ sont autant de sigles qui sont venus s'ajouter au traditionnel jargon financier des rapports d'entreprise.

Comme souvent lors de l'apparition d'un nouveau domaine de spécialisation, les linguistes font face à des problèmes d'ordre terminologique et phraséologique. Les considérations environnementales, en particulier, font appel à un vaste champ de connaissances scientifiques (biologie, météorologie, chimie...) parfois émergentes, et comme souvent à notre époque, majoritairement étayées par un corpus de textes rédigés en anglais – y compris par des locuteurs non natifs.

Une autre difficulté des rapports de développement durable réside dans la multiplicité des rédacteurs, et parfois, des traducteurs. En effet, ces publications volumineuses (de 50 à 200 pages pour un rapport intégré, à plus de 400 pages pour un document de référence) sont élaborées à plusieurs

⁸. journals.openedition.org/traduire/196, consulté le 29/05/2020.

⁹. Environnement, société, gouvernance.

mains, dans des délais souvent très courts, une situation qui présente avantages et inconvénients.

D'un côté, la récurrence de ce type de publication et la politique de bilinguisme adoptée par la plupart des grandes entreprises offrent généralement aux linguistes qui travaillent sur un rapport de développement durable pour un nouveau client un corpus de référence tout trouvé. En effet, de larges passages sont repris et/ou adaptés d'une année sur l'autre, et certains paragraphes «nouveaux» se retrouvent dans les autres publications du groupe (communiqués de presse, par exemple).

De l'autre, la distinction entre version cible et version source a tendance à s'estomper. Il est rare que le document de référence d'un grand groupe soit intégralement rédigé dans une langue, puis traduit. Il est plus fréquent que les différents chapitres soient rédigés en français ou en anglais selon les directions/rédacteurs sollicités, et traduits avant même d'être stabilisés dans leur version «originale».

Dans ce contexte et en nous appuyant sur des exemples glanés au cours de nos travaux dans le domaine du développement durable, il nous a semblé intéressant de mettre en lumière le phénomène de néologisme, qui passe par **l'appropriation d'un concept** et le **calque**, mais aussi les cas plus complexes de transposition où le choix des termes a une **portée culturelle ou idéologique**.

L'appropriation d'un concept

Derrière les termes se cachent des concepts, c'est pourquoi les terminologues insistent autant sur la précision des définitions que sur celles des équivalents de traduction. Dans cette optique, la Commission d'enrichissement de la langue française s'est employée, dès les années 2000, à formaliser en français la définition d'un certain nombre de termes liés au développement durable, rassemblés, à l'occasion de la COP21, dans un fascicule intitulé *Vocabulaire du développement durable*.

On y constate la prédominance de termes issus de domaines de spécialité scientifiques ou techniques (hydraulique et hydrologie, véhicules polluants, énergies fossiles et bioénergie, sécurité nucléaire, etc.).

Sans que cela ne nuise en rien à la pertinence de l'analyse de Jean-François Allain¹⁰, on y apprend que le terme **développement durable** est acté depuis 2009 comme équivalent de *sustainable development*. Et pour rassurer celles et ceux qui craignent de tomber dans le piège du calque (voir ci-après), la **durabilité** est acceptée depuis 2006 comme équivalent de *sustainability*!

Plus récemment, et après de longs débats sur la Toile¹¹, la Commission a tranché sur l'équivalent des termes *decarbonation* et *decarbonisation/decarbonization* («ensemble des mesures et des techniques permettant de réduire les émissions de dioxyde de carbone»), alors que cohabitaient dans les publications françaises des entreprises les concurrents **décarbonation** et **décarbonisation**: ce dernier terme commençait d'ailleurs à se démarquer dans l'usage, probablement sous l'influence du mot anglais, avec toutefois un inconvénient de taille, celui d'évoquer l'inversion du processus de carbonisation¹². Qu'on se le dise, depuis le 24 septembre 2019, le terme français officiel est **décarbonation**¹³. L'usage suivra-t-il?

Le calque

Toutefois, on ne peut nier que l'enrichissement de la langue française par de nouveaux termes est un processus long (pour ne pas dire lent). Dans l'intervalle, le développement durable et la RSE, comme de nombreuses autres thématiques, n'échappent pas aux calques. Le corpus scientifique et normatif étant majoritairement rédigé en anglais, il n'est pas rare de voir émerger en français des expressions qui «sentent la traduction».

Par exemple, nombre d'entreprises évoquent aujourd'hui le risque d'*extreme climate events*, le changement climatique figurant en bonne place parmi les préoccupations de la société, mais aussi, de plus en plus, de la sphère économique.

10. journals.openedition.org/traduire/576, consulté le 29/05/2020.

11. Voir www.question-orthographe.fr/question/decarbonation-ou-decarbonisation, mais aussi www.academie-francaise.fr/j-eudes-m-france, sites consultés le 29/05/2020.

12. fr.wikipedia.org/wiki/Décarbonation, consulté le 29/05/2020.

13. JORF n°0222 du 24 septembre 2019.

Il n'est pas rare de voir ce mot traduit par **événements climatiques extrêmes**, alors que l'on pourrait avantageusement employer les termes **épisodes, phénomènes** ou encore **manifestations** climatiques (à ne pas confondre avec les «manifestations pour le climat»!).

Plus surprenant, le terme **ecologist**, récemment repéré dans un rapport de développement durable de l'un de nos clients et inopportunément traduit par **écologiste**, alors qu'il s'agissait d'un écologue! Or, le premier milite pour la protection de l'environnement, tandis que le second analyse l'impact des activités humaines sur l'environnement et la biodiversité. On a l'intuition¹⁴ que le suffixe employé change le **sens** et la **connotation** du terme en français – l'écologiste étant le spectateur d'une opinion et l'écologue un spécialiste scientifique.

C'est aux linguistes vigilants qu'il reviendra au cas par cas de trancher entre un calque dont l'emploi est entré dans l'usage et une véritable erreur de sens qu'il conviendra de corriger.

Le choix des termes : un acte culturel et idéologique

Si l'usage de certains termes, qu'ils fassent l'objet d'une appropriation ou d'un calque, est désormais figé, d'autres continuent de susciter le débat. Là encore, le choix d'un terme n'est pas une simple manie de linguiste à la recherche du «mot juste», mais un acte fort, souvent chargé sur le plan idéologique.

Les différentes sensibilités culturelles rendent difficile la traduction de certains concepts-clés de la RSE. Car, comme le dit François Vezin, traducteur de Heidegger: «Y a-t-il [...] une véritable distinction à faire entre traduction et traduction philosophique¹⁵?»

Prenons l'exemple du terme anglais *human rights*: l'ancrage historique de notre inestimable «Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen» de 1789 nous porterait à le traduire par **droits de l'Homme**, avec une majuscule pour signifier

^{14.} Intuition qui peut être parfois démentie: www.researchgate.net/publication/278623900_Composition_neoclassique_en_-logue_et_en_-logiste_les_noms_en_-logue_sont_ils_encore_des_noms_de_specialistes, consulté le 29/05/2020.

^{15.} www.cairn.info/revue-philosophique-2005-4-page-489.htm, consulté le 29/05/2020.

que l'on fait référence à l'ensemble de l'humanité. Pourtant, le recours au mot **homme** (ou **Homme**, dont la majuscule ne s'entend pas à l'oral) est de plus en plus contesté par celles et ceux qui défendent les droits des femmes et qui dénoncent un manque de représentativité de la langue. L'écriture inclusive, née d'une volonté de faire changer les mentalités sur les représentations des hommes et des femmes, privilégie l'expression **droits humains** qui, si elle sonne encore à certaines oreilles comme un vilain anglicisme, tend à se généraliser dans la plupart des grandes institutions et ONG françaises (par exemple Humanité & Inclusion – anciennement Handicap International).

La dimension culturelle joue aussi un rôle central dans la perception de certains concepts relevant du champ de la RSE, tels que *philanthropy* – «du grec *philanthrōpia*; sentiment qui pousse les hommes à venir en aide aux autres; amour de l'humanité» (la lecture du Larousse est parfois si simple et si belle...). Pour savoir s'il doit parler de **philanthropie**, de **mécénat d'entreprise** ou encore d'entreprise **citoyenne** ou **écoresponsable**, le linguiste doit faire preuve d'une compréhension fine des enjeux sociopolitiques recouverts par les termes dans leur contexte: une définition plus actuelle du terme philanthropie nous fait prendre quelques distances avec la pureté étymologique pour parler de dons d'argent, de ressources matérielles et non matérielles, accordés par des individus ou des entreprises afin d'affronter des problématiques sociétales. Cette définition est parfaitement ancrée dans la langue anglaise, et particulièrement dans la culture nord-américaine, adepte de la *corporate philanthropy*.

En France, on aurait plutôt tendance à parler de **mécénat d'entreprise**. La Fondation de France, qui incarne la vitalité du mouvement des fondations «à l'américaine» dans notre pays, définit ainsi le mécénat: «Soutien matériel apporté sans contrepartie directe de la part du bénéficiaire, à une œuvre ou à une personne pour l'exercice d'activités présentant un intérêt général.»

«Sans contrepartie directe» donc, même si les contreparties indirectes attendues sont celles de la valorisation de la réputation, mais aussi de la réduction d'impôts. En France, pour inciter les entreprises au don, la loi Aillagon sur le mécénat leur permet, depuis 2003, de défiscaliser 60 %

des dons, dans la limite de 0,5 % du chiffre d'affaires. Pour les particuliers, ce seuil est porté à 66 %, dans la limite de 20 % du revenu imposable. Aux États-Unis, l'article 501c3¹⁶ du Code des impôts (*Internal Revenue Code*) permet 100 % d'exonération des dons monétaires. Les dons de Bill Gates ou Mark Zuckerberg à des fondations gérées par eux-mêmes nous éloignent alors sensiblement de la définition donnée par le Larousse. La philanthropie est donc une démarche volontaire, le plus souvent liée au bon vouloir des dirigeants des entreprises et à leurs préoccupations personnelles.

Cette suspicion sur la sincérité de la générosité des donateurs, en particulier des entreprises, a suscité de vifs débats au lendemain de l'incendie de Notre-Dame de Paris le 15 avril 2019. La journaliste Nicole Vulser résume la question du mécénat en ces termes: «Donner c'est à la fois prouver sa richesse, sa générosité, sa solidarité et sa puissance tout en améliorant son image et en faisant le bien», et reprend les propos de Bernard Arnault, qui avait annoncé un don de 200 millions d'euros sans prétendre à la défiscalisation: «“C'est assez consternant de voir qu'en France on se fait critiquer même quand on fait quelque chose” qui est “une preuve d'intérêt général” [...] “Dans certains pays, on serait plutôt félicités.”»

Élisa Chelles, qui a étudié les dynamiques sociopolitiques de la philanthropie aux États-Unis et en France, écrit quant à elle :

La philanthropie serait ici [aux États-Unis] une forme valorisée de salut gagé sur un engagement civique [...], et là [en France] l'envers d'un monopole d'État sur les formes de solidarité nationale, un partage conforté par le travail de socialisation politique et les cadres ordinaires du civisme.

Au-delà des termes employés, il ne faut donc jamais oublier le contexte (linguistique et culturel), les intentions du rédacteur qui emploie tel mot plutôt que tel autre, et le public visé.

¹⁶. www.irs.gov/charities-non-profits/charitable-organizations/exemption-requirements-501c3-organizations, consulté le 29/05/2020.

Conclusion : du réglementaire au linguistique et du linguistique au culturel

Quoi qu'il en soit, notre rôle de linguiste consiste à nous informer de l'évolution de l'usage des termes car, après tout, nous sommes spécialistes des **langues vivantes**! Dans la mesure du possible, nous pouvons conseiller nos clients en les orientant vers les termes consacrés dans le domaine du développement durable et de la RSE, même si nous devrons toujours tenir compte de leurs préférences internes.

De plus, comme nous avons tâché de le montrer dans cet article, la RSE est une approche holistique de l'entreprise. Véritable phénomène de société, elle touche une telle diversité de sujets que tous les traducteurs et traductrices, quel que soit leur domaine de spécialisation, y seront vraisemblablement tôt ou tard confrontés.

chloe@delhom-traduction.com
contact@audreyprost-traduction.com

Diplômée de l'ISIT en 2011, **Chloé Delhom** a suivi un deuxième cursus en management RSE et travaillé cinq ans dans ce domaine en entreprise, puis en tant que consultante RSE dans un cabinet de conseil. En 2017, elle a choisi d'exercer en tant que traductrice et interprète indépendante, de l'anglais et de l'espagnol au français, avec le développement durable comme domaine de prédilection.

Diplômée de l'ISIT en 2011, **Audrey Prost** a travaillé cinq années en entreprise et en institution sur des sujets économiques et financiers, avant de devenir traductrice indépendante, de l'anglais et de l'allemand au français, en 2015. Aujourd'hui, elle traduit et révise des documents de communication institutionnelle pour des clients variés. Membre d'AlumnISIT et de la SFT, Audrey est aussi secrétaire d'Aprotrad.

SOURCES CITÉES

Autorité des marchés financiers (AMF), *Guide relatif au dépôt de l'information réglementée auprès de l'AMF et à sa diffusion*, France, 2013, www.amf-france.org/sites/default/files/contenu_simple/guide/guide_professionnel/Guide%20relatif%20au%20depot%20de%20l%27information%20reglementee%20aupres%20de%20l%27AMF%20et%20a%20sa%20diffusion.pdf, consulté le 2/06/2020.

BEINEIX Olivier, DESMIER Bertrand, « Du reporting RSE à la déclaration de performance extra-financière. Décryptage », France, RSE Reporting, 4 août 2017, rse-reporting.com/reporting-rse-declaration-performance-extra-financiere, consulté le 2/06/2020.

CHELLE Élisa, « La philanthropie aux États-Unis et en France, retour sur une traditionnelle opposition », in *Sociologie*, France, vol. 8, n° 4, 2017, p. 395-408, [www.cairn.info/revue-sociologie-2017-4-page-395.htm](http://cairn.info/revue-sociologie-2017-4-page-395.htm), consulté le 2/06/2020.

Comité international de l'information intégrée (IIRC), *Cadre de référence international portant sur le reporting intégré*, Royaume-Uni, 2013, integratedreporting.org/wp-content/uploads/2015/03/13-12-08-THE-INTERNATIONAL-IR-FRAMEWORKFrench.pdf, consulté le 2/06/2020.

Commission d'enrichissement de la langue française, *Vocabulaire du développement durable*, France, 2015, www.culture.fr/eng/Ressources/FranceTerme/Actualites/Le-vocabulaire-du-developpement-durable-novembre-2015, consulté le 2/06/2020.

DE GIOVANNI Stéphanie, LÊ HOROVITZ Olivia, SIMON Nicolas, « Évolution législative de fond : la montée en puissance des critères extra-financiers », France, Simon Associés, 2019, www.simonassocies.com/evolution-legislative-de-fond-la-montee-en-puissance-des-criteres-extra-financiers, consulté le 2/06/2020.

Fondation de France, *L'entreprise engagée : nouvelles frontières de la RSE et du mécénat*, France, 2018, www.fondationdefrance.org/sites/default/files/atoms/files/L_entreprise_engagee_nouvelles_frontieres_du_mecenat_et_de_la_rse.pdf, consulté le 2/06/2020.

FOURNIER Catherine, « Non, Mark Zuckerberg ne donne pas toute sa fortune à des œuvres caritatives », in *France Info*, France, 2015, www.francetinfo.fr/internet/reseaux-sociaux/facebook/non-marc-zuckerberg-ne-donne-pas-toute-sa-fortune-a-sa-fondation-caritative_1201855.html, consulté le 2/06/2020.

Haut Conseil à l'Égalité entre les hommes et les femmes, « "Droits humains" vs "Droits de l'Homme" : en finir avec une logique linguistique discriminatoire », France, 10 décembre 2018, haut-conseil-equalite.gouv.fr/parite/actualites/article/droits-humains-une-expression-qu-il-est-temps-de-generaliser, consulté le 2/06/2020.

Institut français des administrateurs (IFA), *Le conseil d'administration et le reporting intégré*, France, 2017, www.ifa-asso.com/fileadmin/user_upload/GT_A5_ReportIntegre2017_vdef@.pdf, consulté le 2/06/2020.

PwC, *Cadre et pratiques de communication financière*, France, 2019, www.pwc.fr/fr/assets/files/pdf/2019/07/fr-france-guide-cadre-et-pratiques-de-communication-financiere-2019.pdf, consulté le 2/06/2020.

PwC, *Rapport intégré : les pratiques des sociétés cotées en 2019*, France, 2019, www.pwc.fr/fr/publications/communication-financiere/rapport-integre-les-pratiques-des-societes-cotees-en-2019.html, consulté le 2/06/2020.

RIBOUD Franck, « La crise impose de repenser le rôle de l'entreprise », in *Le Monde*, France, 2 mars 2009, www.lemonde.fr/idees/article/2009/03/02/la-crise-impose-de-repenser-le-role-de-l-entreprise-par-franck-riboud_1162147_3232.html, consulté le 2/06/2020.

VULSER Nicole, « Notre-Dame de Paris : l'élan de générosité décrié des grandes entreprises », in *Le Monde*, France, 19 avril 2019, www.lemonde.fr/idees/article/2019/04/19/notre-dame-suspicions-autour-d-un-elan-de-generosite_5452319_3232.html, consulté le 2/06/2020.

Florilège des ressources terminologiques... durables



Éric Le Carre

J'aimerais ici recenser quelques ressources terminologiques en ligne (monolingues, bilingues, trilingues, voire multilingues) sur les énergies renouvelables et le développement durable que je consulte régulièrement lorsque je traduis dans ces domaines depuis l'allemand (majoritairement) ou l'anglais.

Elles sont «durables» au sens où elles sont en ligne depuis parfois longtemps et régulièrement tenues à jour par des passionnés, pour certaines d'entre elles.

Ces ressources disponibles sur internet peuvent être directement intégrées dans certains logiciels de traduction assistée par ordinateur, comme SDL Trados Studio (grâce à l'application Web Lookup) et memoQ (et sa fonction memoQ web search).

Cette liste triée par ordre alphabétique n'est bien évidemment pas exhaustive.

Abkürzungen - www.abkuerzungen.de

Site monolingue DE permettant de rechercher la signification d'abréviations et de sigles usuels et techniques en allemand.

Das Umwelt-Lexikon - <https://www.umweltdatenbank.de/cms/lexikon.html>

Lexique monolingue de l'environnement en allemand créé en 1998. Il contient de nombreux termes liés à ce thème, à la gestion environnementale, à l'éologie et au développement durable. Il s'avère intéressant pour comprendre les particularités de certains concepts propres à l'Allemagne et aux pays germanophones.

Dictionnaire de l'environnement - <https://www.dictionnaire-environnement.com>

Base de données terminologique bilingue FR-EN contenant plus de 23 700 termes et expressions techniques, principalement relatifs à l'environnement, à l'éologie et au développement durable.

Dictionnaire général de la technique industrielle (Ernst) - <https://acolada.de/>

Dictionnaire bilingue EN-FR et DE-FR de référence pour tous les aspects techniques des énergies renouvelables électroniques. Les deux versions EN-FR et DE-FR de ce dictionnaire sont payantes et disponibles en ligne sous un format intégrable dans un logiciel de traduction assistée par ordinateur.

DKE-IEV - <https://www2.dke.de/de/Online-Service/DKE-IEV/Seiten/IEV-Woerterbuch.aspx>

Base de données terminologique trilingue DE-EN-FR de la Commission allemande des technologies de l'information, de l'électronique et de l'électricité. Elle comprend 19 772 entrées. Cette ressource se révèle intéressante pour le vocabulaire électrique et électronique lié aux sources d'énergies renouvelables électriques.

Electropedia - www.electropedia.org/

Base de données terminologique multilingue de la Commission électrotechnique internationale (CEI). Elle contient plus de 22000 entrées relatives à l'électrotechnique.

GEMET (General Multilingual Environmental Thesaurus) - <https://www.eionet.europa.eu/gemet/en/themes/>

Base terminologique multilingue de l'Agence européenne pour l'environnement implantée à Copenhague au Danemark. Elle comporte plus de 6000 termes.

IATE - <https://iate.europa.eu/home>

Base de données terminologique multilingue de l'Union européenne. Elle contient près de 8 millions de termes, toutes langues confondues. Incontournable!

RP-Energie-Lexikon - <https://www.energie-lexikon.info/glossar.html>

Lexique de l'énergie monolingue en allemand. Il contient de nombreux termes spécialisés du secteur de l'énergie avec une fiche détaillée pour chaque terme. Cette ressource est intéressante pour comprendre les particularités de certains concepts propres à l'Allemagne.

TERMDAT - <https://www.termdat.bk.admin.ch>

Base de données terminologique quadrilingue DE-FR-IT-EN de l'administration fédérale suisse, riche de 400 000 fiches. Elle s'avère particulièrement pertinente lorsque l'on travaille pour le marché suisse qui possède parfois ses propres particularités terminologiques.

Termium Plus - <https://www.btb.termiumplus.gc.ca>

Base de données terminologique essentiellement bilingue EN-FR de référence du gouvernement canadien. Elle comprend près de 4 millions de termes généraux et spécialisés.

Vocabulaire du développement durable – www.culture.fr/Ressources/FranceTerme/Librairie

Fascicule électronique bilingue FR-EN au format PDF comprenant 610 termes et définitions relatifs à l'environnement et au développement durable.

Wind-Lexikon – <https://www.wind-lexikon.de/cms/index.php>

Lexique de l'éolien monolingue en allemand. Il contient plus de 1000 termes spécialisés de l'énergie éolienne. Cette ressource permet de comprendre les particularités de certains concepts éoliens propres à l'Allemagne.

Bonne recherche!

e.lecarre@wanadoo.fr

Eric Le Carre est diplômé de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) dans les combinaisons de langues anglais/allemand vers le français. Il a travaillé pendant onze ans comme traducteur spécialisé en localisation de logiciels et rédacteur technique chez différents éditeurs de logiciels internationaux et français.

Depuis 2004, il est traducteur indépendant, spécialisé dans l'informatique, les énergies renouvelables, le marketing et la communication d'entreprise à Vannes (Morbihan).

Traduction audiovisuelle et film d'environnement

Interactions entre langues et images



Olivier Dorlin

L'adaptation audiovisuelle est souvent vue comme une traduction à la marge. Lors de l'écriture de sous-titres, l'adaptateur doit prendre en compte plusieurs critères (le rythme et la synchronisation entre l'oral et l'écrit, la lisibilité et la clarté du sous-titre) et faire preuve d'une certaine agilité face aux contraintes du sous-titrage (temps d'apparition des sous-titres, nombre de caractères par ligne, nombre de lignes par sous-titre). Le guide de l'Association des traducteurs-adaptateurs de l'audiovisuel (ATAA) nous rappelle qu'en sous-titrage,

[...] le style doit être synthétique sans être télégraphique, concis sans être pauvre, et obéit à de fortes contraintes de lisibilité. Le texte, qui se superpose à l'image en bas de l'écran, doit se faire le plus discret possible. Dès lors, tout l'art du traducteur

consiste à rédiger des sous-titres clairs et fluides, tout en respectant le rythme des répliques ainsi que les niveaux de langue¹.

Ces professionnels soulignent que le traducteur-adaptateur doit mettre en synergie un certain nombre de compétences au service de son activité, notamment une excellente connaissance de la langue source et des cultures qui s'y rapportent, une maîtrise parfaite de la langue cible et une sensibilité artistique.

Si l'adaptation audiovisuelle, et plus particulièrement le sous-titrage, est vue comme une traduction restrictive, elle n'en demeure pas moins un travail de création. Rappelons également qu'en France, le traducteur-adaptateur est considéré comme auteur². Sa pratique se rapproche, dans le contexte audiovisuel, de celle du traducteur littéraire. Là où celui-ci s'imprègne de la «voix du texte³» et se doit de tout connaître de l'auteur qu'il traduit, nous pensons que l'adaptateur doit – ou devrait – avoir une approche similaire dans son activité. L'adaptateur crée ou recrée en langue cible un discours, cette fois-ci à l'écrit, aussi fidèle ou du moins aussi proche que possible de celui d'origine tout en considérant les limites qu'imposent cette pratique. Il doit apprécier l'univers de l'œuvre: son atmosphère, ses personnages et son esthétique tissent le langage cinématographique. Ces éléments vivants et organiques⁴ doivent transparaître dans l'écriture de l'adaptateur pour que son travail puisse être résolument de qualité.

1. ATAA, 2019, p. 11.

2. Article L. 112-3 du Code de la propriété intellectuelle (source: <https://www.legifrance.gouv.fr>).

3. Ce concept est emprunté à Françoise Wuilmart, directrice du Centre européen de traduction littéraire (CETL), qui le développe dans un article «Ma passion selon saint Jérôme ou *Les Voix du Destin*», www.bon-a-tirer.com/volume160/wuilmart.html, consulté le 29/05/2020). Dans *Le Doublage et le sous-titrage. Histoire et esthétique*, Jean-François Cornu, traducteur de l'audiovisuel et chercheur indépendant, consacre un chapitre au «sous-titrage ou l'image de la voix» (p. 333-388).

4. L'acte de traduction peut être abordé sous le prisme écologique tout comme le sont les langues vivantes qui ont fait l'objet de nombreuses recherches (par exemple, un atlas des langues en danger disponible sur le site de l'UNESCO, consulté le 29/05/2020). Dans un article consacré aux traductions du *Contrat naturel* de Michel Serres et plus spécifiquement à la sémantique du temps, nous avions modélisé une «écosphère de la traduction» selon deux approches, l'une interne, l'autre dynamique (Dorlin, 2018).

Les problématiques environnementales sont devenues l'un des sujets de prédilection du cinéma, sans compter la place qu'elles occupent également à la télévision et sur les plateformes de vidéo à la demande. Les festivals consacrés aux films environnementaux connaissent aussi un important développement. Dans ce dernier cas, les demandes en adaptation sont en constante augmentation, et d'autant plus importantes qu'une adaptation de qualité peut être déterminante pour le succès d'un film. Les traducteurs-adaptateurs ont dans ce contexte un rôle essentiel à jouer. Si la traduction permet une meilleure réception des œuvres, elle est également garante de la diffusion et de la valorisation de leurs messages.

Dans cette étude, nous avons isolé différents niveaux de complexité en matière d'adaptation audiovisuelle, à partir d'un film documentaire canadien, *Call of the Forest: The Forgotten Wisdom of Trees* (2016). Diana Beresford-Kroeger, botaniste de renommée internationale, offre au spectateur «une perspective biologique et spirituelle sur le rôle et l'état des forêts dans le monde et les fabriques chimiques que représentent les arbres pour la vie sur Terre⁵». Ce film a été présenté lors de la treizième édition du festival international du film scientifique Pariscience, auquel nous avons eu la chance de participer en tant que membre d'un jury.

Problématiques linguistiques et culturelles du film d'environnement

Dans cet extrait, Diana Beresford-Kroeger se trouve dans le parc d'État (une traduction littérale de *State Park* dont un équivalent en France serait sans doute un «parc naturel») de *Big Basin Redwoods* en Californie. Nous avons isolé dans ce passage différentes problématiques relatives à l'adaptation.

5. Source: <https://pariscience.fr>, consulté le 29/05/2020.

	TIMECODES	TRANSCRIPTION
1	00-18-30	For an Irishwoman, this place is haunted.
	00-18-40	It's haunted by silence and a certain quality of mercy.
2	00-18-41	The trees are enormous.
	00-18-51	*They're called sequoias, evergreen sequoias, <i>sequoia sempervirens</i> ,* which is the redwood.
3	00-18-52	The redwood is the tallest tree, the tallest conifer on the planet.
	00-19-04	It will go up to maybe 40 storeys.
		It will soar right up into the sky.
4	00-19-05	Chief Sequoyah called them the kings of the forest.
	00-19-16	And they are indeed the kings of the conifer forest.
		But this is a very very unusual place in all of the planet.

Langue de spécialité

Après la lecture de la transcription, nous pouvons voir que la justesse de l'adaptation dépendra de connaissances approfondies en sciences naturelles, ainsi que d'une maîtrise des termes spécifiques à ce domaine.

Dans le domaine de l'environnement, nous disposons de nombreuses ressources (banques de données terminologiques et linguistiques, glossaires spécialisés...). Même si nous sommes ici dans une transmission de connaissances qui s'apparente à de la «vulgarisation scientifique» pour des spécialistes de la discipline, la justesse des termes utilisés et leur degré de précision sont extrêmement importants pour le spectateur puisque cette vulgarisation-transmission «rend tout simplement possible un regard sur la science et permet la construction d'une culture» (Delavigne, *in* Botta, 2013, p. 281).

Nous remarquons que dans la deuxième réplique, Diana Beresford-Kroeger utilise quatre termes différents pour désigner une même espèce d'arbre, le «*séquoia sempervirent*».

Ce conifère est originaire de la côte Pacifique des États-Unis et compte parmi les arbres les plus hauts du monde (comme indiqué dans la troisième réplique). Symbole de la culture américaine d'hier et d'aujourd'hui, il a marqué l'histoire environnementale du pays⁶.

Voici les différents termes employés dans cette réplique :

- *sequoia* / le « séquoia », terme ambigu en français puisqu'il désigne en réalité deux espèces différentes d'arbres de la famille des Taxodiacées, à savoir le « séquoia géant » et le « séquoia sempervirent »;
- *evergreen sequoias* / le « séquoia toujours vert » en français, que l'on appelle aussi le « séquoia à feuilles d'if »;
- *sequoia sempervirens* / le nom binomial de l'espèce en question, que l'on voit apparaître par chance en bas à gauche de l'écran au début de la scène (voir la figure 1);
- *redwood* / dénomination vernaculaire en langue anglaise que l'on traduirait en français par « séquoia », toujours avec la même ambiguïté.

Plusieurs choix s'offrent donc à l'adaptateur pour la traduction-adaptation de cette réplique. S'il ne peut évidemment pas reprendre chacun de ces termes, il va devoir opérer une **sélection des informations** en tenant compte du temps imparti pour l'écriture du sous-titre. Comme il s'agit d'un film documentaire à caractère scientifique, nous encourageons l'utilisation des différentes dénominations scientifiques (par exemple, l'emploi de « séquoia toujours vert » et « séquoia à feuilles d'if ») en écartant les ambiguïtés du terme « séquoia ». Il est parfois utile de procéder à une explicitation



Figure 1.

6. Dans *Les Philosophies de l'environnement*, Catherine Larrère explique justement que lors de leur découverte par les pionniers, ces arbres deviennent des « objets de curiosité, puis de vénération, que fixent peintres et photographes ». Les Américains s'approprient alors « un passé qui les met à égalité avec l'Europe, et même en position de supériorité : car le passé européen est celui de l'esclavage antique ou de la servitude féodale, alors que la nature leur apparaît comme le symbole de la liberté, le reflet de la création divine, que n'a pas souillée la méchanceté humaine » (Larrère, 1997, p. 7).

courte pour favoriser la compréhension du spectateur. On pourrait alors ajouter «plusieurs noms pour une seule et même espèce» (en deux lignes) synchronisé à «*which is the redwood*» dans ce cas-là.

Langues et cultures

Traduire dans le domaine de l'environnement nécessite de **considérer une langue, mais aussi une culture**. Si la traduction implique de réaliser des transferts culturels entre deux langues-cultures, c'est d'autant plus le cas dans les traductions liées à l'environnement. D'un pays à l'autre, les enjeux culturels peuvent varier. Prenons l'exemple du terme-concept «*wilderness*». Même si l'on tend aujourd'hui à le repenser en philosophie environnementale⁷, il est profondément ancré dans l'histoire environnementale américaine, et il reste difficile d'en trouver un juste équivalent en français.

Certains faits culturels nécessitent ainsi une explicitation lors de leur traduction à l'écran. Par exemple, dans la première réplique, la référence porte sur la dimension spirituelle du lieu, que Diana associe à ses origines irlandaises et à ses propres convictions. Là où «*haunted*» est répété à deux reprises, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de le traduire par «hanté» en français. Il serait plus juste d'utiliser le mot «habité» pour marquer cette dimension spirituelle, renforcée par le substantif «*mercy*». Il s'agit ici plus d'un lieu de recueillement et de silence que d'une histoire de fantôme. Ce passage renvoie au concept d'écospiritualité. Aurélie Choné y consacre un article dans le *Guide des humanités environnementales* publié en 2016. Si elle y distingue d'emblée le spirituel du religieux, elle affirme que l'écospiritualité est «un concept diffus qui recouvre un large spectre de discours dont l'enjeu est toujours de montrer que la crise écologique est une crise des valeurs [...] et que, par conséquent, la réponse à apporter ne peut pas être seulement d'ordre technique et matériel

7. Nous invitons le lecteur à lire la recension «L'art et la nature» écrite par Antoine C. Dussault et Sophia Rousseau à propos de l'ouvrage de Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature* aux Editions La Découverte disponible sur la page <https://laviedesidees.fr/L-art-et-la-nature.html>, consulté le 29/05/2020.

mais relève avant tout d'une dimension spirituelle au sens large, d'une "écologie intérieure", d'une prise de conscience liée au sens de la vie» (Choné, 2016, p. 69). L'adaptation de la réplique doit considérer ces différents éléments.

Le second exemple concerne la quatrième réplique. Le chef amérindien Sequoyah est célèbre pour avoir inventé le syllabaire cherokee et fait de cette langue la première langue amérindienne à être écrite. Son nom a ensuite été donné à l'arbre. Compte tenu des confusions possibles entre le nom de l'arbre et celui de l'individu, ne serait-ce que sur le plan homophonique, il conviendrait sans doute d'expliciter ces éléments dans le sous-titre. Celui-ci pourrait alors être: «**Le célèbre chef amérindien** Sequoyah // le surnommait le roi de la forêt.» en deux lignes et avec un retour à la ligne après «Sequoyah».

Ainsi, l'explicitation des faits culturels peut être nécessaire en traduction audiovisuelle. Rappelons à ce sujet les propos tenus par Marianne Lederer, théoricienne de la traduction, en conclusion d'un article intitulé «Traduire le culturel: la problématique de l'explicitation»:

L'importance d'un fait culturel et la nécessité de son exploitation doivent toujours être pesées par rapport à l'ensemble de l'œuvre; le traducteur ne doit pas se laisser cacher la forêt par les arbres; certaines explicitations détournent le lecteur de l'œuvre elle-même et de sa visée. En revanche, les faits culturels dont l'ignorance empêcherait de comprendre le déroulement du récit devront nécessairement être explicités⁸.

Si la traduction audiovisuelle impose une condensation des informations et remet souvent en cause le principe de fidélité en raison des contraintes et des restrictions propres à sa pratique, l'explicitation de certains faits culturels reste nécessaire à la compréhension et au confort du spectateur. Elle l'est d'autant plus dans le cadre du film d'environnement qui vise à éduquer et à conscientiser le public.

Cette marge de manœuvre, possible dans le cadre du film documentaire, est néanmoins remise en cause dans le film de fiction, où la nature est souvent repensée, parfois même

^{8.} (Lederer, 1998, p. 71).

à l'échelle de la langue. C'est le cas dans *Avatar* de James Cameron (2009), qui a connu un franc succès. Toute la biodiversité de Pandora, l'exoplanète où les Na'vis vivent en parfaite harmonie avec la nature sous l'autorité de leur déesse *Eywa* – s'inscrivant ainsi dans une philosophie panthéiste –, a été créée spécifiquement pour le film. Les *Utraya Mokri* sont les «Arbres des Voix». Ce nom réunit deux mots de la langue *na'vi* inventée par Paul Frommer pour le film: *utral* (l'arbre) et *mokri* (la voix).

Aucune traduction n'est alors souhaitée: le sous-titre doit garantir la transmission de cette langue-culture qui structure l'ensemble du film, comme le montre la figure 2. Dans *Avatar*, chaque arbre a un nom en langue *na'vi*: «L'Arbre des Âmes» (*Vitraya Ramunong*) ou encore «L'Arbre-Maison» (*Kelutral*).



Figure 2.

Articulation du texte et de l'image à l'écran

La présence de données textuelles accompagnées d'images fixes ou animées est assez fréquente dans le film d'environnement. Ces données contribuent à fournir des informations complémentaires ou à expliciter certains extraits. Elles apportent des précisions – souvent dans des passages qui présentent un caractère scientifique – et visent à permettre une meilleure compréhension du spectateur.

Composantes familières de la communication environnementale, comme nous le rappelle Andrea Catellani, elles induisent néanmoins une difficulté supplémentaire en matière d'adaptation audiovisuelle.

Le discours est aussi le lieu des stratégies et des figures rhétoriques, «plis» et configurations discursives censées rendre le discours plus persusatif, esthétique et efficace. Les rhétoriques de l'environnement sont évidemment plurielles, et leur forme dépend des contextes et des énonciateurs. [...] Le chiffre est sans aucun doute un outil largement utilisé par les entreprises, qui veulent montrer le sérieux de leurs engagements, mais aussi par les ONG, quand elles veulent à leur tour montrer les bases

scientifiques et rationnelles de leurs campagnes. **Le chiffre, le quantitatif, la mesure** sont déclinés alors de façon verbale, par exemple sous forme de statistiques, ou **visuelle**, en mobilisant les diagrammes et les graphiques⁹.

Voici trois cas d'apparition de ces données à l'écran. Les exemples proviennent du film *Call of the Forest* (film A), mais afin de montrer qu'il s'agit d'une constante dans le film d'environnement, nous les accompagnons chacun d'un exemple provenant du film *Before the Flood* (film B) réalisé par Fisher Stevens en 2016. Ce film très commercial et médiatisé suit Leonardo DiCaprio, figure populaire de la lutte contre le réchauffement climatique, nommé en 2014 messager de la paix sur la question des changements climatiques par Ban Ki-moon, ancien secrétaire général des Nations unies.

Le texte-image-figure

La figure 3.A. correspond à la scène dans laquelle Diana Beresford-Kroeger précise les bienfaits et les apports de la forêt pour la santé. Elle liste les différents phytoncides que l'on peut y trouver, et plus spécifiquement l'alpha-pinène et le bêta-pinène. Pendant qu'elle parle, les deux schémas moléculaires, ainsi que les noms de ces phytoncides apparaissent à l'écran. Il convient de s'interroger ici sur l'utilité du sous-titre qui constituerait une répétition et une surcharge de texte à l'écran.



Figure 3.A.

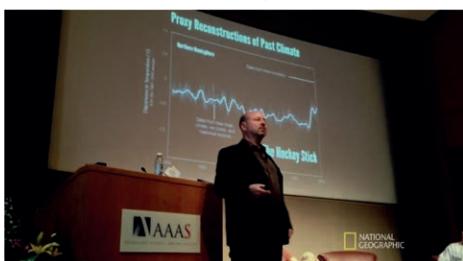


Figure 3.B.

De même, dans la scène de la figure 3.B., Leonardo DiCaprio interroge le climatologue Michael E. Mann sur les recherches qu'il a menées et qui ont conduit à une

⁹. (Catellani, in Libaert, 2016, p. 81).

modélisation graphique des températures dite, d'après sa forme, en «crosse de hockey».

Apparaissent à l'arrière-plan deux éléments textuels importants: le titre du graphique «*Proxy Reconstructions of Past Climate*» et le nom donné à cette courbe «*The Hockey Stick*». Ils visent précisément à renforcer le discours du scientifique et à fixer les mots-clés du passage. Ils n'ont pas été placés là par hasard. Cette découverte a fait l'objet de vives critiques de la part du courant climatosceptique encore très présent aux États-Unis, et Michael E. Mann revient juste après sur les pressions dont il a été victime.

Le texte-image-objet

Le texte, qui peut aussi se retrouver à l'intérieur d'un objet, conduit à une sorte de mise en abyme. Ici, il s'agit de la couverture d'un livre écrit par la scientifique, *The Sweetness of a Simple Life*, dont le sous-titre «*Tips for Healthier, Happier, and Kinder Living Gleaned from the Wisdom and Science of Nature*» est une allusion paratextuelle au titre du film. Ces éléments textuels qui apparaissent en bas de l'écran seront gommés par le sous-titre.

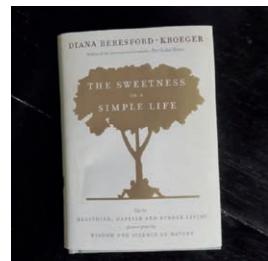


Figure 4.A.



Figure 4.B.

Nous retrouvons cette même apparition de données textuelles, passant par le même type d'objet, dans *Before the Flood*. Il s'agit d'une interview de Sunita Narain, militante écolo-giste et politique indienne, directrice du Centre pour la science et l'environnement de New Delhi. Elle y dénonce

les conséquences du changement climatique pour l'Inde, ainsi que les difficultés relatives à une éventuelle transition énergétique pour son pays. Toutes les données textuelles, accompagnées là aussi de graphiques et de chiffres, sont synthétisées dans le discours de la locutrice. Le sous-titre va condenser les informations, mais la perte d'un certain nombre de données sera inévitable.

Le texte-image-message

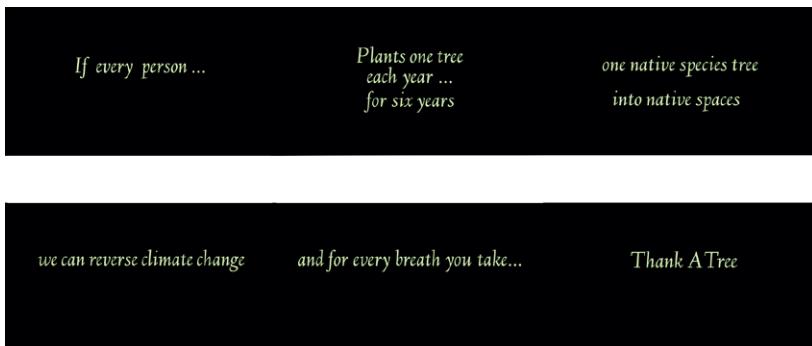


Figure 5.A.

Parfois, le texte devient pratiquement le seul élément visuel de l'image.

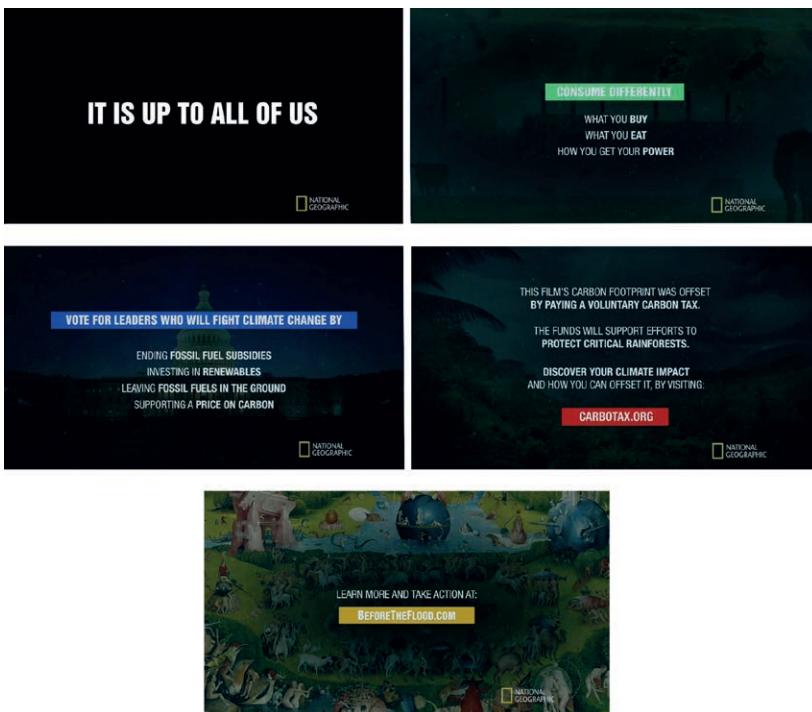


Figure 5.B.

Les deux blocs d'illustration ci-dessus, qui rappellent les intertitres du cinéma muet, montrent comment le message environnemental de chaque œuvre est poussé à son paroxysme. Le texte fige le message. Les styles et les effets visuels utilisés sont à l'image des œuvres elles-mêmes.

Si une adaptation des éléments textuels est possible dans le cas de la figure 5.A., on peut s'interroger sur la pertinence du moindre sous-titre dans le second exemple. L'ajout de sous-titres alourdirait par une surcharge de textes les images qui sont déjà très denses. Leur absence serait néanmoins synonyme de perte pour le spectateur, d'autant plus que les informations présentées sont importantes. On y apprend notamment que *Before the Flood* a été produit dans une démarche écologique, comprenant le paiement d'une taxe carbone calculée en fonction des émissions de CO₂ relevées au cours de sa production. Il s'agit d'une pratique de plus en plus répandue au sein de l'industrie audiovisuelle.

Conclusion

Dans cet article, nous avons présenté quelques-unes des difficultés spécifiques à l'adaptation de films sur l'environnement. L'adaptation exige une culture générale développée et c'est d'autant plus le cas lorsque l'on traduit dans le domaine de l'environnement.

Les questions linguistiques et terminologiques sont un premier niveau de difficulté en raison des limites imposées par l'écriture des sous-titres. Les questions culturelles qui se dégagent des œuvres sont un enjeu supplémentaire en traduction. Elles mettent en perspective l'interdisciplinarité propre aux questions environnementales.

La relation texte-image montre aussi dans quelle mesure le traducteur doit s'adapter à la pluralité des données et aux relations qui se créent au sein de chacune des œuvres, tout en gardant à l'esprit la qualité et la lisibilité de son travail d'écriture.

olivier.dorlin@gmail.com

Olivier Dorlin a suivi une formation en traduction spécialisée, adaptation audiovisuelle (sous-titrage) et nouveaux médias. Il enseigne au Centre de ressources en langues de l'université d'Évry-Paris Saclay. Il est membre du laboratoire SLAM (Synergies Langues Arts Musiques EA 4524) et associé à l'équipe CoTraLiS (Corpus, Traductologie, Linguistique, Sociétés) du centre de recherche Textes et Cultures (EA4028) de l'université d'Artois. En 2019, il a organisé une journée d'étude consacrée à la traduction et à la diffusion des humanités environnementales à l'université d'Artois avec le soutien de la Société française de traductologie (SoFT).

SOURCES CITÉES

ATAA (Association des Traducteurs-Adaptateurs de l'Audiovisuel), *Faire adapter une œuvre audiovisuelle. Guide du sous-titrage et du doublage*, Paris (France), <https://beta.ataa.fr/guide>, consulté le 2/06/2020.

DUSSAULT Antoine C., ROUSSEAU Sophia, « L'art et la nature », La vie des idées, 3 mars 2016, <https://laviedesidees.fr/L-art-et-la-nature.html>, consulté le 2/06/2020.

CATELLANI Andrea, « Sémiotique de la communication environnementale », in LIBAERT Thierry, *La Communication environnementale*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Les Essentiels d'Hermès », 2016, p. 77-93.

CHONÉ Aurélie, « Écospiritualité », in CHONÉ Aurélie, HAJEK Isabelle, HAMMAN Philippe (dir.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve-d'Ascq (France), Presses universitaires du Septentrion, coll. « Environnement et société », 2016, p. 59-71.

CORNU Jean-François, *Le Doublage et le sous-titrage. Histoire et esthétique*, Rennes (France), Presses universitaires de Rennes, coll. « Le spectaculaire cinéma », 2014.

DELAVIGNE Valérie, « Les mots du nucléaire : contribution socioterminologique à une analyse des discours de vulgarisation » (thèse de doctorat en linguistique de l'université de Rouen), in BOTTA Mariana, « La terminologie de l'environnement en vulgarisation scientifique, la famille lexicale de la régénération des forêts en portugais », in *Équivalences*, 40^e année, n°1-2, 2013, p. 277-298.

DORLIN Olivier, « Traduire la sémantique du temps dans le Contrat naturel de Michel Serres, une approche écotraductologique », in *Des mots aux actes*, n°7, 2018.

LARRÈRE Catherine, *Les Philosophies de l'environnement*, Paris (France), Presses universitaires de France, coll. « Philosophies », 1997.

LEDERER Marianne, « Traduire le culturel: la problématique de l'explicitation », in *Palimpsestes*, n°11, 1998, p. 161-171, <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1538>, consulté le 2/06/2020.

WUILMART Françoise, « Ma passion selon Saint Jérôme ou *Les Voix du Destin* », Bon-A-Tirer, 2013, www.bon-a-tirer.com/volume160/wuilmart.html, consulté le 2/06/2020.

FILMOGRAPHIE

Avatar. 2009. Réalisation de CAMERON James. États-Unis. 20th Century Fox, Dune Entertainment, Giant Studios, Lightstorm Entertainment, Ingenious Film Partners.

Before the Flood. 2016. Réalisation de STEVENS Fisher. États-Unis. Appian Way, RatPac-Dune Entertainment.

Call of the Forest, The Forgotten Wisdom of Trees. 2016. Réalisation de MCKAY Jeffrey. Canada. Merit Motion Pictures, Edgeland Films.

La transition énergétique : un enjeu de formation



Muryel Derlon, Martina Mayer

La transition énergétique, concept-clé dans la lutte contre la crise climatique, est devenue l'un des grands sujets de notre époque. Dans ce contexte, exclure le développement durable de la formation universitaire de futurs traducteurs paraît impensable aux auteures de cette contribution.

Dans notre fonction d'enseignantes-chercheuses au sein de l'Institut de traductologie (INTRAWI) de l'université d'Innsbruck, nous avons donc élaboré un programme pour deux cours de traduction, thème et version, qui appartiennent à la formation master de traductologie, option traduction spécialisée. Les deux cours se déroulent sur quinze semaines et chaque séance hebdomadaire dure 90 minutes. Cette unité d'enseignement, intitulée *Fachübersetzen – Technik: die Energiewende* (en français: Traduction spécialisée – technique: la transition énergétique), permet aux futurs diplômés non seulement d'acquérir une vaste connaissance générale autour des enjeux que nous impose le réchauffement

climatique mais encore, et surtout, de se préparer à l'activité traduisante dans le domaine des énergies renouvelables.

Ainsi, la formation que nous proposons répond premièrement à une responsabilité vis-à-vis des étudiants, que nous devons préparer au mieux à leur futur rôle de «passeurs» linguistiques et culturels, et deuxièmement à une responsabilité vis-à-vis de la société dont chaque membre devrait être sensibilisé à la problématique de la crise climatique.

En exposant en détail le concept de ces deux cours complémentaires, nous espérons pouvoir inspirer d'autres établissements de formation, ainsi que leurs enseignants qui, eux aussi, sont en quête permanente d'une dynamisation de leurs approches didactiques. Esquissons donc brièvement le contexte de formation mis en place à Innsbruck, lequel détermine la conception générale de notre programme d'études et l'orientation de chacun de nos cours.

Contexte de formation

Contexte général

Dans l'espace germanophone, les formations proposées aux futurs traducteurs mettent un accent particulier sur une profonde réflexion théorique, associée à des activités pratiques, car la traduction dite «appliquée» ne suffit plus pour permettre aux jeunes diplômés de proposer avec succès leurs services sur le marché du travail. Cette méthode de travail leur permet de mettre à profit les théories acquises pour fournir d'excellentes prestations de service d'une part et de faire évoluer la traductologie, domaine académique en plein essor, en contribuant activement à la recherche, d'autre part.

En Autriche, l'enseignement de la traductologie/traduction est confié aux universités (instituts de traductologie de Vienne, Graz et Innsbruck). Leurs fonctions sont clairement définies dans la législation universitaire en vigueur: *Universitätsgesetz 2002 UG*. Cette loi prévoit que les universités sont chargées d'assurer l'évolution et l'enseignement de la recherche et du discours académique dans leurs domaines respectifs et de préparer en parallèle les futurs diplômés à une activité professionnelle (voir *Rechtsinformationssystem des Bundes*, 2020, spécifiquement paragraphes 1 et 3).

Par conséquent, même nos cours à caractère plutôt pratique sont soumis à cette directive qui prévoit d'ancrer la réflexion scientifique dans chaque unité d'enseignement.

Après cette première mise au point, la question se pose de savoir à quel stade de la formation il convient d'introduire cette professionnalisation alliant théorie et pratique. La licence n'est-elle qu'une propédeutique de la traductologie et le master qu'une simple première étape de la professionnalisation, qui se consolidera ensuite par l'entrée dans la vie active? Ou souhaite-t-on placer la préparation à une carrière professionnelle et l'introduction à la pratique scientifique davantage en amont, c'est-à-dire dès la licence, et ainsi obtenir avec le master un véritable niveau de perfectionnement?

Contexte à l'INTRAWI

L'INTRAWI est dans ce domaine un véritable pionnier en la matière, car notre institut propose un cursus intitulé *Bachelorstudium Translationswissenschaft* (licence en traductologie), qui permet aux étudiants d'acquérir une première qualification professionnelle en trois langues (leur langue maternelle, ainsi que deux langues étrangères) grâce à une offre variée de cours pour un total de 180 ECTS. Selon le programme d'études, les licenciés sont qualifiés pour traduire, sur le marché, des textes simples à caractère général (voir université d'Innsbruck, 2016, p. 1, 2 et 12).

Le master comptant 120 ECTS doit par conséquent conduire les étudiants à une maîtrise complète de leur métier et leur assurer une compétitivité absolue sur un marché qui n'est pas protégé par les pouvoirs publics. Le cursus reflète clairement ces objectifs. Dans l'option traduction spécialisée, les étudiants sont amenés à traduire des textes hautement spécialisés issus de différents domaines, tout en utilisant les technologies modernes, en appliquant les méthodes de la terminologie et en maîtrisant les stratégies qui leur permettront de s'adapter rapidement et efficacement à d'autres domaines de traduction. Les deux autres filières d'études proposées à Innsbruck, traduction littéraire et audiovisuelle ainsi qu'interprétation de conférences, visent bien entendu un niveau de perfection équivalent (voir université d'Innsbruck, 2019, p. 1 et 2).

Dans le cadre du master en traduction spécialisée, les cours de traduction proposent, entre autres, les domaines de spécialisation classiques tels que le droit, l'économie, la médecine ou la technique. Les enseignants dispensant ces cours ont une certaine latitude pour orienter le contenu principal de leurs enseignements.

Contexte des cours de traduction spécialisée

En tant que responsables des deux cours de traduction mentionnés plus haut, nous avons choisi la thématique de la transition énergétique. Une fois ce choix fixé, nous avons créé une unité d'enseignement incluant des cours de thème et version. Les étudiants y ont abordé la transition énergétique en général, les objectifs climatiques européens, français et autrichiens, les lois et l'ensemble des mesures concernées et, plus particulièrement, l'hydroélectricité et le photovoltaïque comme exemples d'énergies vertes. Les avantages de la thématique envisagée sont évidents :

- sur le plan idéologique, en participant à ces cours, les étudiants auront découvert un domaine qui leur permettra d'assumer une responsabilité sociale en tant qu'acteurs de la médiation linguistique et de participer activement à la construction du monde dans lequel nous vivons;
- sur le plan économique, les étudiants auront été initiés à un domaine de travail très vaste dont l'actualité n'est plus à prouver. Ce sujet restera encore longtemps actuel dans les affaires mondiales et offrira donc des opportunités de travail non négligeables;
- sur le plan pédagogique, afin de motiver nos étudiants à suivre volontairement plusieurs fois les cours (chose possible en Autriche, car les étudiants peuvent suivre des cours déjà validés en tant qu'auditeurs libres), nous avons diversifié leurs contenus sur plusieurs cycles;
- sur le plan de la didactique de la traduction, le sujet choisi nous a permis de confronter les étudiants à une très grande diversité de genres textuels, de conventions

qui en découlent, et de langues de spécialité¹, ce qui est essentiel pour les préparer aux multiples attentes du marché.

Afin de mettre tous ces aspects en œuvre avec la plus grande efficacité pédagogique possible, nous nous sommes appuyées sur une combinaison de pratiques traditionnelles, qui ont déjà fait leurs preuves, associée à un large éventail d'approches didactiques innovantes.

Concept de cours

Enseignement traditionnel

Pour l'enseignement traditionnel, la combinaison de diverses activités s'est avérée fort efficace: grâce à l'alternance d'analyse de texte, de traduction, d'autorévision et de révision externe, non seulement ladite «compétence de transfert» a pu être affinée, mais les compétences méthodologiques et stratégiques, essentielles tant en amont qu'en aval du processus de traduction, ont aussi été améliorées. Pensons par exemple à l'estimation correcte du délai et du prix d'une traduction professionnelle, à l'autorévision ou au recours à une révision externe, donc à des mesures qu'un traducteur doit savoir employer pour garantir l'excellente qualité de son travail.

Toujours dans le cadre de cet enseignement traditionnel, nous avons demandé à nos étudiants d'élaborer, tout au long du semestre un «glossaire de traducteur»; il recense les termes les plus difficiles, est évolutif et disponible pour de futures traductions.

Par ailleurs, nous avons veillé à utiliser des modes de transmission variés: présentations individuelles des étudiants avec feed-back du groupe, discussions libres ou dirigées en séance plénière, exposés et échanges entre les participants sur les différents acquis. Ces modes de présentation ont activé à plusieurs niveaux les compétences des étudiants

1. Nous utilisons «langues de spécialité» au pluriel parce que le domaine de spécialité de la transition énergétique se décline en sous-domaines qui disposent chacun d'une terminologie propre. En cours, cet aspect permet aux étudiants d'acquérir des stratégies d'adaptation rapides à différents sujets.

en communication et en argumentation et les ont ainsi préparés à différents contextes de discussion: par exemple, ils étaient mieux armés pour argumenter au sein d'une équipe sur de possibles stratégies de traduction ou pour justifier avec conviction un choix de traduction face à un client.

En outre, nous avons eu recours à plusieurs méthodes de travail: travail individuel, en binôme, en équipe, tâches à effectuer en présence de l'enseignante avec correction immédiate et, inversement, observation de cette dernière par les étudiants lors de la recherche et de l'exploitation de ressources documentaires ciblées. L'ensemble de ces activités a encouragé les étudiants à être plus innovants dans la réalisation de leurs traductions et leur a permis d'identifier et de corriger plus rapidement les erreurs dans leur propre travail.

Enseignement innovant

Mais la pièce maîtresse de notre concept de cours est sans aucun doute la création d'un cadre d'enseignement innovant. Pour ce faire, nous avons intégré dans nos cours des partenaires externes. Nous avons réussi à persuader les Innsbrucker Kommunalbetriebe (IKB), les services communaux d'Innsbruck et principal acteur énergétique de la ville, à nous soutenir dans notre tâche; et avec la Tiroler Wasserkraft AG (TIWAG), principal fournisseur d'électricité au Tyrol, nous sommes parvenues à rallier une autre entreprise clé de l'industrie énergétique régionale à notre cause. Nous tenons à remercier sincèrement ces deux entreprises pour le soutien apporté, car elles ont largement favorisé le processus d'apprentissage des étudiants en enrichissant nos cours grâce à des conférences et des excursions.

Ainsi les étudiants ont-ils pu quitter leur salle de cours doulillette pour visiter un parc photovoltaïque, découvrir une centrale électrique d'eau potable ou encore apprendre dans une station d'épuration comment le traitement des boues peut produire de l'énergie. Ces excursions sont précieuses non seulement parce qu'elles rendent concrètes et bien visibles les informations dispensées en cours, mais aussi parce qu'elles confrontent les participants à un nouveau type de communication spécialisée. En effet, les salariés de ces entreprises partenaires, formés pour transmettre

des connaissances spécialisées à un public de profanes, ont permis aux étudiants de participer à une communication technique verticale à fort caractère de vulgarisation. Ils ont ainsi pu acquérir une métacompétence importante, puisque les traducteurs ne cessent d'être amenés, dans leur travail quotidien, à adapter les textes à un groupe cible et à évaluer quelles connaissances peuvent ou non être présupposées chez les destinataires du texte cible.

Nous avons également pu accueillir des experts au sein de notre institut. Mandatés par les entreprises partenaires, ils sont intervenus en cours dans leur domaine de spécialisation tel que le fonctionnement des centrales hydroélectriques et de leurs composants, le phénomène du coup de bâlier dans les conduites forcées ou les implications de la législation dans la protection de l'environnement lors de la mise en place d'installations de production d'énergie verte. Contrairement à la communication verticale mentionnée ci-dessus, les étudiants ont acquis pendant ces conférences des connaissances hautement spécialisées comme s'ils participaient à une communication technique horizontale, même si, pour favoriser la compréhension de ces données très spécialisées, ces intervenants ont fait preuve de pédagogie. Dans ce contexte d'apprentissage, les étudiants devaient comprendre globalement les informations techniques, les comparer en détail avec les contenus de leur propre traduction, poser les bonnes questions de compréhension et en même temps, si possible, s'approprier le «jargon» technique des orateurs pour l'utiliser à bon escient dans leur travail. L'apprentissage de ces mécanismes est absolument essentiel pour créer une communication efficace avec les clients.

Finalement, nous avons conclu un partenariat fructueux avec le Département d'ingénierie hydraulique de l'Institut pour l'infrastructure de l'université d'Innsbruck. Les collègues de cet institut avaient besoin de la traduction allemande d'un manuel de plus de cent pages qui devait permettre à leurs étudiants d'utiliser un logiciel francophone de modélisation des conduites forcées pour les centrales hydrauliques. Les futurs traducteurs de nos cours de master ont ainsi eu la possibilité de faire un travail réellement commandité par un client dans le cadre d'un projet de traduction universitaire non lucratif. Nous avions déjà par le passé souvent réalisé

de telles coopérations et avons donc pu nous appuyer sur les retours positifs et notre expérience acquise à cet égard. Les ouvrages de référence ayant comme sujet les «projets de traduction» témoignent également, sans équivoque, de leur utilité dans l'apprentissage du métier (voir par exemple Krenzler-Behm, 2013 ou Mayer, 2017). Mais dans ce cas précis, ce travail s'est déroulé dans un cadre très inhabituel. En effet, les étudiants du Département d'ingénierie hydraulique, destinataires du texte cible, ont collaboré étroitement avec ceux de notre institut pour leur fournir le soutien technique nécessaire dont tout traducteur, conscient de ses limites, a absolument besoin pour comprendre et reproduire correctement des contenus d'une telle complexité. L'objectif ici était double: d'une part, les futurs ingénieurs, tous en première année de licence, devaient apprendre à communiquer avec des non-spécialistes et pouvaient en même temps consolider leurs connaissances techniques en les transmettant à l'équipe de traduction; d'autre part, nos étudiants ont pu non seulement apprendre à gérer la relation client, mais aussi à cerner les dangers d'une communication technique émanant d'un personnel semi-professionnel dont on ne peut supposer avec certitude que les informations ou les explications fournies soient complètes et absolument correctes.

Ce point a été particulièrement utile pour notre concept de cours, car dans cette coopération, la communication entre le traducteur et son client reflétait bien plus la réalité du quotidien que ne l'avait fait le dialogue avec les experts rencontrés en cours. En général, dans le monde professionnel, les clients sont bien moins sensibilisés au besoin d'informations du traducteur qu'un conférencier invité. Ce constat oblige le traducteur à devoir identifier ses propres lacunes malgré l'opacité du sujet due à l'ignorance du domaine de spécialité et à se procurer les informations manquantes auprès du client, même si celui-ci n'en voit pas la nécessité.

L'expérience menée ici a été très convaincante. D'un côté, les étudiants en génie hydraulique se sont rendu compte à quel point il était difficile de mettre en mots leur propre expertise et ont décrit la collaboration à ce niveau à la fois comme un défi et un enrichissement; de l'autre, nos étudiants en master ont noté à quel point il est nécessaire de faire ses propres recherches terminologiques et documentaires en

complément des explications données par le client, mais en même temps aussi combien il peut être difficile de se motiver encore et toujours pour relancer la communication ciblée avec ce dernier afin de l'obliger à une coopération performante.

Dans notre concept de cours englobant jusqu'ici des compétences traductives, linguistiques, personnelles et interrelationnelles, il nous a semblé essentiel d'accorder une attention toute particulière à la traductique, puisque les technologies modernes de la traduction font désormais partie intégrante de la vie quotidienne du traducteur. Or, en ce qui concerne la TAO, le cursus actuellement en place à l'INTRAWI prévoit des cours spécifiques qui préparent nos étudiants à l'utilisation efficace de différents logiciels. Nous avons donc décidé de compléter ces acquis dans nos cours en montrant aux étudiants comment utiliser intelligemment la traduction automatique dans le domaine de la transition énergétique. Tout d'abord, ils ont été répartis en équipes, puis chacune d'entre elles a reçu trois textes à traduire vers sa langue maternelle. Ces textes traitaient tous de la transition énergétique, mais appartenaient à des types et à des genres différents. Les équipes ont travaillé successivement sur ces textes, chacune avec un logiciel informatique spécifique. Elles avaient pour tâche d'identifier les erreurs de traduction faites par ce logiciel, ainsi que la terminologie technique, les noms propres, les pronoms, la syntaxe, etc. à l'origine de ces erreurs.

Après une introduction théorique sur la question, doublée de conseils pratiques, les étudiants ont franchi ces différentes étapes de manière autonome, mais en recevant le retour et les commentaires des deux enseignantes. Ils ont ainsi découvert le potentiel et les limites de la TA dans différents cas de figure, eu un aperçu de l'importance de la pré-édition et commencé à automatiser les diverses étapes d'une post-édition professionnelle. À l'issue de cette échappée technologique, les étudiants ont été invités à présenter à leurs condisciples les conclusions du travail de leur équipe. Lors d'une présentation d'une heure, ils ont exposé le fonctionnement des logiciels utilisés, ainsi que les implications de leur usage sur le plan déontologique. Ainsi ont-ils pu non seulement partager avec les autres étudiants leurs connaissances théoriques sur les outils respectifs, mais surtout

les approfondir dans le cadre de travaux de recherche à orientation scientifique et éthique.

Conclusion et perspectives

Après avoir achevé deux cycles de cours sur la transition énergétique, nous avons obtenu des résultats très satisfaisants. Dans les évaluations anonymes auxquelles nos collègues et nous-mêmes sommes régulièrement soumis, les étudiants ont déclaré qu'ils trouvaient très utiles la combinaison des différentes méthodes, ainsi que le développement des multiples compétences qui en résulte. Le caractère dynamique des cours répond à leur besoin de quitter en douceur et progressivement l'environnement protégé du cadre de formation et leur permet de se familiariser avec leurs futures responsabilités envers le client. L'initiation à la TA a suscité des réactions très positives de leur part, car ils manquent souvent d'occasions pour apprendre à connaître les différents outils informatiques en détail. De plus, pouvoir analyser et étudier toute une série de textes leur donne confiance en leurs capacités dans l'usage de la traductique. Enfin, le choix du thème, la transition énergétique, a séduit les étudiants qui appartiennent à une génération de plus en plus préoccupée par le destin de notre planète, d'où une fréquentation croissante et privilégiée de ces deux cours.

muryel.derlon@uibk.ac.at
martina.mayer@uibk.ac.at

Muryel Derlon est traductrice-réviseuse depuis 1980, spécialisée dans la traduction de textes médicaux, techniques et culturels (allemand > français). Elle a travaillé pour des entreprises internationales et des musées de renom. Enseignante depuis 1985, elle amène ses étudiants à conduire des projets de traduction réels en équipe. Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques, elle a reçu le prix Lehreplus décerné par l'université d'Innsbruck pour récompenser les enseignants s'étant distingués dans des projets didactiques.

Martina Mayer est traductrice diplômée (français/espagnol/anglais > allemand) et enseignante-rechercheuse. Elle dispense des cours en traduction générale, spécialisée et littéraire. En France, elle collabore avec différentes institutions, dont l'ISIT et l'université de Poitiers où elle assure depuis 2018 une unité d'enseignement d'introduction à la traductologie (licence/LTM) se composant de deux cours. Ses recherches se concentrent sur les langues de spécialité, l'histoire et la didactique de la traduction. Elle réalise actuellement trois projets universitaires de traduction dont l'un a été primé par l'université d'Innsbruck.

SOURCES CITÉES

Bundesministerium für Digitalisierung und Wirtschaftsstandort, *Bundesgesetz über die Organisation der Universitäten und ihre Studien (Universitätsgesetz 2002 – UG)* [Fassung vom 13.2.2020], Wien, Rechtsinformationssystem des Bundes, 2020, <https://www.ris.bka.gv.at/GeltendeFassung.wxe?Abfrage=Bundesnormen&Gesetzesnummer=20002128>, consulté le 2/06/2020.

KRENZLER-BEHM Dinah, *Authentische Aufträge in der Übersetzausbildung. Ein Leitfaden für die Translationsdidaktik*, Berlin, Frank & Timme, Coll. TRANSÜD. Arbeiten zur Theorie und Praxis des Übersetzens und Dolmetschens 58, 2013.

MAYER Martina, «Das können wir nicht: Wir sind ja keine Übersetzer!» in ZYBATOW Lew et al. (dir.), *Übersetzen und Dolmetschen: Berufsbilder. Arbeitsfelder, Ausbildung. Ein- und Ausblicke in ein sich wandelndes Berufsfeld der Zukunft. 70 Jahre Innsbrucker Institut für Translationswissenschaft*, Frankfurt am Main (Allemagne), Peter Lang, Forum Translationswissenschaft 21, 2017, p. 229-249.

Universität Innsbruck, *Gesamtfassung ab 01.10.2016. Curriculum für das Bachelorstudium Translationswissenschaft an der Philologisch-Kulturwissenschaftlichen Fakultät der Universität Innsbruck*, Innsbruck (Autriche), Fakultätenservicestelle der Universität Innsbruck, 2016, https://www.uibk.ac.at/fakultaeten-servicestelle/pruefungsreferate/gesamtfassung/ba-translationswissenschaft_stand_01.10.2016.pdf, 2016, consulté le 2/06/2020.

Universität Innsbruck, *Gesamtfassung ab 01.10.2019. Curriculum für das Masterstudium Translationswissenschaft an der Philologisch-Kulturwissenschaftlichen Fakultät der Universität Innsbruck*, Innsbruck (Autriche), Fakultätenservicestelle der Universität Innsbruck, 2019, https://www.uibk.ac.at/fakultaeten-servicestelle/pruefungsreferate/gesamtfassung/ma-translationswissenschaft_stand_01.10.2019.pdf, 2019, consulté le 2/06/2020.

La concision en traduction scientifique : une valeur ajoutée



Richard Ryan

«Weniger ist mehr.»

Ludwig Mies van der Rohe

«Précision, clarté et concision»: rédacteurs et traducteurs scientifiques (les termes désignant les personnes sont au masculin dans un souci de... concision) connaissent bien cette triple injonction que les manuels de bonnes pratiques et autres *style guides* leur rappellent sans cesse. Précision, car dans les sciences dites exactes, un texte approximatif ou peu intelligible risque d'être inexploitable ou trompeur - rappelons en passant que cette précision concerne non seulement la terminologie, mais aussi la modalité (nécessité, probabilité, capacité, obligation) et la relation (dépendance, significativité, corrélativité, sélectivité, etc.). Clarté, car la bonne articulation du raisonnement déductif ou inductif qui sous-tend le discours scientifique détermine sa valeur performatrice. Concision, car seuls comptent les faits observés - les phénomènes - et le raisonnement qui les ordonne et qui

les interprète. Un texte scientifique transmet et commente des connaissances validées par des constats; son auteur ne cherche pas à séduire, si ce n'est par la justesse de sa démonstration, par la nouveauté ou la portée de ses conclusions, dont il est pressé d'informer son auditoire par la voie la plus directe.

Précision, clarté et concision ne sont pas pour autant des variables indépendantes dont la simple somme arithmétique serait une mesure de la qualité formelle d'un texte scientifique. La précision est vitale, la clarté est importante, la concision est utile: elle facilite la transmission en permettant un accès plus rapide, plus direct et plus sûr aux informations comme aux arguments. On dit que la concision rend le document plus efficace, en s'en tenant à l'aspect pratique: sa fonction référentielle consistant, de fait, à assurer la bonne diffusion des contenus dénotés. La concision aide l'utilisateur à appréhender rapidement des faits ou des arguments nouveaux, à suivre un cheminement intellectuel sans trébucher, à décider de manière éclairée, à prendre connaissance d'un protocole ou d'un mode opératoire.

Paradoxalement, par son effet de condensation, la concision peut parfois sembler aller à l'encontre de la clarté. Trop de concision peut obscurcir, la compacité invite à l'opacité. Mais la concision peut aussi produire un effet immédiat et puissant, comme un alcool avalé sec – un distillat, un concentré dont la densité seule peut rendre un énoncé incisif ou tranchant, et donc plus persuasif (à défaut d'être plus convaincant). La concision est en soi péremptoire, qualité peu recommandée dans un contexte purement scientifique, de sorte que, loin d'être l'auxiliaire de la précision ou de la clarté, elle peut distraire, au plein sens du terme – divertir et détourner. Mais déclinons d'abord les différentes fonctions de la concision. Nous en distinguerons trois ici, que nous appellerons référentielle, conative et phatique, en référence au schéma classique de Roman Jakobson (1963). Nous verrons ensuite en quoi ces considérations intéressent le traducteur scientifique.

La concision référentielle

À l'écrit, la concision a toujours joué d'un préjugé favorable: en France, Bossuet, La Bruyère et Montesquieu sont salués

comme des maîtres de la concision, comme l'ont été, dans un autre registre, les rédacteurs du Code Napoléon. En langue anglaise, pour les célèbres prescripteurs Henry et Francis Fowler, auteurs de *The King's English* (1908), un ouvrage précurseur de tous les manuels de style britanniques, le bon style est «*direct, simple, brief, vigorous and lucid*». L'Américain William Strunk précise quant à lui dans le classique *Elements of Style*, dont la première édition date de 1920 :

Vigorous writing is concise. A sentence should contain no unnecessary words, a paragraph no unnecessary sentences, for the same reason that a drawing should have no unnecessary lines and a machine no unnecessary parts. This requires not that the writer make all his sentences short, or that he avoid all detail and treat his subjects only in outline, but that every word tell.

Cette définition priviliege la notion d'économie de moyens, de parcimonie, en même temps qu'elle introduit celles d'efficacité, de concentration : tous les mots doivent porter. Moins de mots donc, mais des mots qui parlent.

Dans les sciences exactes, la frugalité – suppression des redondances, abréviation, resserrement, contraction – soutient la clarté lorsqu'elle rend une démonstration «élégante», dans l'acception donnée par le Littré : «*Se dit de calculs ou de constructions qui sont à la fois simples et ingénieuses.*» La solution d'un problème scientifique se veut simple et ce qui est simple doit s'exprimer sobrement, comme une grande vérité.

Si le souci d'«aller à l'essentiel» est toujours louable, trop de concision peut desservir la clarté lorsqu'elle rend trop implicite ce qui était explicite (par l'ellipse), ou qu'elle généralise à l'excès. Il en résulte une charge cognitive malvenue pour le lecteur non initié (ou fatigué). C'est la concision du rac-courci hâtif. Elle peut s'opposer à l'exhaustivité et refuser la périphrase éclairante. Un raisonnement complexe demande parfois un long développement à petits pas, exemples à l'appui. Même la répétition peut se justifier lorsqu'elle sert à faire ressortir ou à rappeler un élément important ou encore à lever une équivoque. Il importe donc de ne pas confondre concis et sommaire, condensé et tronqué, dense et impénétrable.

L'expression extrême de la concision est le sigle, très utilisé par les scientifiques, et source de difficultés pour le

traducteur. Le sigle, défini à sa première occurrence, ou dans une liste d'abréviations, permet de réduire la longueur d'un texte par un effet mécanique et d'en accélérer la lecture.

Le souci de «faire porter les mots» évoqué par Strunk (1920) nous amène à considérer la concision dans sa fonction conative, appelée aussi *impressive* ou *appellative*, où la seule brièveté d'un énoncé a une influence sur le destinataire, effet qui peut être heureux ou au contraire inopportun, voire préjudiciable selon le contexte.

La concision conative

Au commencement était l'apostrophe. Puis vint le cri de guerre. Celui-ci trouve une nouvelle expression dans nos slogans politiques: de *Montjoie!* ou *Hourra Staline!* nous sommes passés à *L'écologie debout!* et *En marche pour l'Europe!* Mais le principe demeure: poussée à l'extrême, la concision dépouille l'énoncé de son contenu dénotatif, jusqu'à le rendre énigmatique, pour renforcer la puissance évocatrice et surtout mobilisatrice de la formule. C'est le prêt-à-scander.

Dans nos chroniques, l'exemple *princeps* de la concision conative, ou «formule magique», serait le *fiat lux* de la Création, devenu plus tard la devise de plusieurs universités nord-américaines (et le nom que le détective de fiction Nestor Burma a donné à son agence parisienne). Les Spartiates, réputés hommes de peu de mots, affectionnaient les formules brèves et incisives, que l'on a appelées plus tard laconismes. «Viens les prendre!» lance Léonidas à Xerxès qui lui demande de déposer les armes contre la vie sauve lors de la bataille des Thermopyles (c'est sans doute dans le même état d'esprit que le général Cambronne prononce son fameux mot à Waterloo). Ces paroles, parce que brèves, sont mémorables dans tous les sens du terme. Les apophthegmes des grands hommes recueillis par Plutarque ou les maximes des Sept sages de Grèce ont été conservés en raison de leur concision. La puissance conative de la forme courte s'exerce aujourd'hui dans le discours publicitaire: «Buvez. Éliminez» (Vittel), et dans les exhortations des dirigeants: «Get Brexit done!» (Boris Johnson). Enfin, dictions, proverbes, devises, adages, aphorismes et autres sentences nous proposent des sortes de concentrés de sagesse auxquels la

concision parfois sibylline confère une autorité sans appel. Observons la fécondité de ce procédé même aujourd’hui, notamment en anglais: *no pain, no gain; it takes one to know one; you do the crime, you do the time; use it or lose it; if you can't beat 'em, join 'em; there's no such thing as a free lunch; lads need dads* sont des réalisations récentes.

Un stade avancé de la concision conative est l’acronyme, depuis l’*ichthus* des premiers chrétiens, au *KISS! (keep it short and simple!)*. Mais son stade ultime est le silence, accusateur, pudique, bravache, buté, furieux ou indifférent.

La fonction conative de la concision se distingue de sa fonction phatique, même si les deux peuvent se recouper. Au sens strict, la fonction phatique concerne uniquement la relation entre l’émetteur et le destinataire. Il ne s’agit cette fois ni de transmettre des connaissances ni de mettre en action, mais de susciter, de créer ou de renforcer les relations sociales.

La concision phatique

Il est bon de savoir parler pour ne rien dire, à condition d’être bref. Appelée en anglais «*small talk*», la conversation banale ne doit ennuyer ni l’émetteur ni le destinataire. Plus le contenu est maigre, plus le style doit être vif et enlevé. Dans les siècles passés, la concision trouvait son expression à travers le trait d’esprit ou «saillie», dont l’originalité et la virtuosité étaient les qualités premières. Ces bons mots, phrases assassines et propos mordants ou «lestes» étaient appréciés à la cour ou dans les salons, où leurs auteurs rivalisaient devant un public de connaisseurs. Forme avant tout orale et éphémère, le mot d’esprit a pourtant inspiré quantité de recueils et de nombreux sites web y sont aujourd’hui consacrés. La concision phatique s’emploie encore dans les titres des journaux, notamment ceux des *tabloids* britanniques, titres qui renseignent peu sur le contenu des articles qu’ils annoncent, mais qui accrochent le lecteur par un effet de connivence autour d’un jeu de langage partagé.

La fonction phatique de la concision se trouve dans l’accroche, ou «*catchphrase*» facile à retenir et qui active une association d’idées chez les initiés: «À demain, si vous le voulez bien» (Lucien Jeunesse, France Inter, 1965-1995). De même, les *incipit* ou les refrains des chansons populaires: «Sur l’écran

noir de mes nuits blanches...»; «Ce soir, j'attends Madeleine...»; «Paroles, paroles, paroles...»; «I did it my way....», etc.

Tout comme la concision conative, la concision phatique trouve son ultime expression dans le silence, mais le silence complice.

La concision phatique cherche à créer une proximité entre l'auteur et le destinataire par des références ou des postures partagées. Si cette proximité, même factice, peut aider la communication, c'est en faisant entrer la subjectivité dans l'échange, ce qui est réputé incompatible avec le discours scientifique (quoique possible dans la vulgarisation scientifique, un tout autre genre).

La concision en français et en anglais

Les différentes langues n'attachent pas la même importance à la concision. En français, la clarté a longtemps été une vertu cardinale, non seulement du rédacteur mais, selon certains, de la langue elle-même : «*Ce qui n'est pas clair n'est pas français; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin*» (Rivarol, 1784); «*Un des principaux caractères de cette langue c'est d'abord son extrême clarté qui la rend moins susceptible qu'aucune autre, d'obscurité, d'équivoques et de double sens*» (Allou, 1828). De nombreux ouvrages en ont fait l'éloge, tel que *La Clarté française* d'Antonin Vannier (1923). Quoi qu'il en soit, la tradition du discours délibératif, très présente dans la pratique scolaire, enjoint le rédacteur français à prendre le plus grand soin à ordonner le raisonnement du texte (c'est la *dispositio* de la rhétorique antique). Les articulations – énumérations, syllogismes, conditions, concessions, précisions, etc. – sont explicitées par des opérateurs logiques : d'abord... ensuite... enfin; si... alors; or... donc; d'une part... d'autre part; même si..., en effet..., en revanche...; certes...; toutefois...; par ailleurs...; en somme...; finalement... Ces multiples liaisons sont caractéristiques du texte scientifique français, à la différence du texte anglais qui avance par juxtaposition et parataxe, et où l'ordre textuel est l'ordre à la fois temporel et logique.

L'auteur français accompagne son lecteur. En anglais, le lecteur croit connaître déjà le chemin. Comme le touriste impatient qui boude les explications du guide, ou bien le client

averti qui fuit le vendeur zélé, il préfère qu'on le laisse faire. Si l'on y ajoute la conceptualisation qui préfère le groupe nominal au verbe (par exemple «effectuer une analyse» plutôt qu'«analyser», «assurer la direction de» et non «diriger»), et ce que l'on pourrait appeler «l'étoffement euphonique» qui lisse les aspérités et régule le débit, il devient difficile en français de présenter un raisonnement développé qui soit concis sans être haché ou heurté. Dans les textes scientifiques, l'explicitation est ainsi la valeur par défaut qui en français l'emporte généralement sur la concision. Au contraire, la concision est une condition nécessaire (quoique non suffisante) à la qualité des écrits scientifiques rédigés en anglais, où l'on ne doit pas faire piétiner le lecteur par un excès de prévenance.

L'exhortation à la concision est omniprésente dans les *style guides* et *instructions for authors*: «*A sentence should contain no unnecessary words, a paragraph no unnecessary sentences*», écrit Strunk (1920). Pour George Orwell (1946), «*If it is possible to cut a word out, always cut it out*». «*One of the most common flaws in research writing is its wordiness*», affirme la Canadian Health Services Research Foundation dans ses consignes destinées aux rédacteurs. «*Cut and cut again.*»

Les guides de rédaction des travaux universitaires (*academic writing*) sont usuels dans les universités anglo-saxonnes. La concision y constitue toujours une rubrique importante. Voici une liste représentative de conseils en la matière:

- Eliminate redundant/unnecessary/padding/filler words,
- Rephrase wordy constructions,
- Avoid repetition,
- Replace a phrase with a word,
- Get rid of adverbs and reduce your adjectives,
- Use the shortest synonym,
- Don't refer back.

Il existe de nombreuses formules unissant fond et forme pour rappeler à l'ordre le rédacteur indiscipliné: «*Brevity is the soul of wit*» (*Hamlet*, William Shakespeare); «*Never use two words when one will do*» (Thomas Jefferson); *if in doubt, leave it out; stick to the facts; get to the point, etc.*

Nos outils informatiques d'aide à la rédaction (*proofing tools*) intègrent cette injonction: en anglais, le correcteur grammatical de MS Word réprouve les locutions telles que

with the exception of (except), take into account (consider), as a way to (to), a majority of (most), ou encore in particular, actually, quite (à supprimer), avec la recommandation «consider using concise language».

La recherche de la concision apparaît parfois comme une obsession dans l'anglosphère, comme a pu l'être la célébration de la clarté dans le monde francophone. Ces recommandations sont largement suivies par les rédacteurs professionnels anglophones au point d'être devenues un premier réflexe. Le rédacteur français, en revanche, cherchera la clarté d'abord dans l'articulation (gare à la phrase «boîteuse») et dans la cohérence.

Et le traducteur scientifique, alors ?

La concision du texte scientifique est un critère de conformité stylistique, surtout en anglais. Mais la portée de ce critère se trouve prolongée par une nécessité éditoriale : celle de faire tenir une grande quantité de science dans un volume limité. Dans ce qui suit, nous ferons référence à l'écrit scientifique type qu'est l'article de recherche primaire (*primary research paper*) ou article IMRaD (pour *Introduction, Materials and Methods, Results and Discussion*), source de revenus importante pour certains traducteurs scientifiques, car devant presque toujours être publié en anglais. Dans les sciences exactes, de nombreux chercheurs non anglophones sont aujourd'hui à même de rédiger un article de recherche dans un anglais compréhensible, mais il est courant de faire appel à un traducteur-réviseur afin que le texte soit accepté plus facilement par les comités de lecture des grandes revues. La longueur d'un article de recherche est limitée pour des raisons de rentabilité éditoriale. Pour agréer au comité de lecture, l'article doit apporter des connaissances nouvelles, pertinentes et validées, du moins provisoirement, par des indices probants. Cette contrainte oblige les auteurs à un exercice de concision qui dépasse le simple style épuré recommandé pour tout texte scientifique. L'article de recherche est comme une valise dans laquelle on essaie de faire tenir trop d'affaires. On trie, on écarte le superflu, on la remplit avec méthode. Elle doit fermer sans forcer et ne rien contenir d'importance secondaire, tout en gardant un peu de

place pour les ajouts de dernière minute : une nouvelle donnée expérimentale, un graphique explicatif ou une référence bibliographique.

Il arrive fréquemment que le rédacteur d'un article demande expressément à un traducteur-réviseur de «réduire la sauce», pour que son texte reste dans les limites de longueur prescrites par l'éditeur. Même quand la longueur du texte est conforme, les *reviewers* (membres du comité de lecture) trouvent souvent «*difficult to read*» un article rédigé dans un anglais trop étroitement calqué sur le français, ou sur-traduit, et demandent à l'auteur de le retravailler dans le sens d'une formulation plus concise. Ce travail de condensation est une prestation à part entière, liée à la traduction, mais relevant plutôt de la «paratraduction». Même en l'absence d'une demande formalisée, il est de bonne pratique de «décrémenter» un article écrit en français, sur-traduit en anglais, ou rédigé directement dans un anglais trop marqué par les habitudes rédactionnelles du français. Mieux vaut prévenir que guérir. On estime qu'un texte français est plus long de 10 % en moyenne que son équivalent anglais. C'est le coefficient de foisonnement, lié aux propriétés constitutives des langues. En traduction scientifique, ce coefficient, plus élevé en raison des normes et pratiques de l'édition, peut facilement atteindre les 20 %.

La condensation peut s'opérer à différents niveaux, depuis une tournure jusqu'au texte dans sa totalité (par exemple en supprimant des opérateurs logiques ou des redites), en passant par le membre de phrase et la phrase, sans qu'il ne soit ni possible ni utile d'en établir une typologie. C'est une démarche opportuniste qui s'apparente souvent plus au grignotage, en gagnant un mot ici et là, qu'à la reformulation.

Voici quelques exemples attestés en guise d'illustration (auteurs et traducteurs resteront anonymes, déontologie oblige). Le lecteur angliciste reconnaîtra les procédés linguistiques répertoriés par les incontournables Vinay et Darbelnet dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958). Nous n'en dirons rien, mais chercherons à relever plutôt l'effort de «dégraissage» (ou *streamlining*) qui produit des énoncés bien plus brefs que l'original.

Exemple 1

«Les emplois se concentraient majoritairement dans des aires urbaines qui n'en finissaient pas de s'étendre avec le développement conjoint des zones d'activités et de l'habitat individuel pavillonnaire, très consommateurs en sol foncier.»

Traduction concise: «*Most jobs were in urban areas, which spread further with the combined growth of land-intensive business parks and low-density housing.*»

Notons l'emploi des adjectifs *land-intensive*, bâtis selon une structure permettant souvent, par sa densité, un gain de concision par rapport au français (voir *N-friendly*, *N-prone*, *N-ready*, *N-compliant*, *N-resistant/ proof*, *N-enriched*, *N-enabled*, *N-based*, *N-driven*, etc., où N est un nom commun), ainsi que *low-density* (voir sur le même modèle *fixed-rate*, *cut-price*, *variable-speed*, *fast-action*, *slow-release*, etc.).

Exemple 2

«Pour les énergies intermittentes, comme l'éolien ou le solaire photovoltaïque, dont la production n'est souvent pas en phase avec la demande, le stockage est indispensable, sinon il faut utiliser des sources d'énergie complémentaires polluantes pour produire de l'électricité lorsqu'elles n'en génèrent pas.»

Traduction concise: «*For intermittent energy production (wind-generated or solar photovoltaic), supply is often out of step with demand. Without storage, stand-in polluting energy sources must make up for shortfalls.*»

Notons que la phrase française comporte une proposition relative incise (dont...) et une hypothèse négative (sinon...), alors que la traduction en anglais comporte deux phrases affirmatives. Le lien logique entre les deux phrases est implicite. Le traducteur estime que le lecteur rétablira le lien sans effort, que le rapport est «évident».

Exemple 3

«Des études ont montré que le céfuroxime présente une stabilité inférieure à 24 h à 25 °C. La réfrigération augmente la durée de stabilité mais les durées de conservation

annoncées à 28 jours montrent tout de même l'apparition de produits de dégradation.»

Traduction concise : «*We know that cefuroxime is stable for less than 24 h at 25 °C. Refrigeration increases storage life but reported maximum storage times of 28 days still cause degradation products to form.*»

Le texte français comporte douze substantifs et quatre verbes, contre cinq substantifs dont trois composés nom-nom (gain de densité) et cinq verbes en anglais. Le traducteur a préféré *still* à *all the same* pour «tout de même». Le texte en anglais est plus dense, mais encore lisible.

Exemple 4

«Le corollaire de cette évolution est l'accroissement des déplacements pendulaires.»

Traduction concise : «*This trend means more commuting.*»

Traduction très concise : «*Hence more commuting.*»

Il appartient au traducteur d'apprécier le degré de concision qui permettra d'apporter la clarté sans verser dans le lapidaire. Ce dernier exemple laisse entrevoir une présence phatique, qui répond à la formulation très abstraite en français. Cette connivence serait encore plus patente avec «*So, more commuting*», voire «*More commuting!*». Ces énoncés conviendraient peut-être pour un titre de conférence, même savante, sur les infrastructures territoriales, mais ils sont trop expressifs, par leur brièveté même, pour un article de recherche. Il faut résister à la tentation de pousser trop loin la concision en prenant le lecteur en otage, c'est-à-dire de sous-traduire. En l'occurrence, il serait peut-être plus juste de traduire l'exemple 4 par «*One result of this trend is increased commuter traffic.*».

Ajoutons enfin que l'unité de longueur employée pour un texte en anglais est généralement le nombre de mots, et non le nombre de signes, comme c'est le cas pour d'autres langues. Néanmoins, la concision passe aussi par le lexique. «*Prefer the shorter word to the longer*», préconise George Orwell (1946). Il est de bonne pratique en anglais de chercher le mot court. On peut ainsi remplacer *to centrifuge* par *to spin*, *to masticate* par *to chew*, *pulmonary* par *lung*, ou *assessment criterion* par *endpoint*, selon l'usage.

Perspectives

La concision, quand elle n'est ni approximation, ni schématisation, ni raccourci, ni mantra, ni bon mot, quand elle dit le référent, tout le référent et rien que le référent, apporte une valeur ajoutée à la traduction scientifique, valeur appréciée par les auteurs d'articles de recherche, que ce soit en sciences physiques (les STEM des Anglo-Saxons) ou en sciences humaines et sociales. Il en va de même de la révision des textes de plus en plus fréquemment rédigés directement en anglais par des francophones, ou des traductions à caractère interlinéaire, comme celles réalisées par les systèmes de traduction automatique, dont les capacités terminologiques et phraséologiques deviennent pourtant toujours plus impressionnantes. Mais c'est là une autre histoire. Il semble peu probable que la machine puisse un jour assumer la totalité des missions d'un professionnel réellement expérimenté. Elle restera un outil, notamment terminologique.

Il appartient au traducteur scientifique de faire valoir ses multiples compétences auprès de sa clientèle. En tant que professionnel de la langue et du langage au service de la communication, aucun champ ne lui en est ni étranger ni interdit. Il sait adapter ses prestations à une demande en évolution ou, à l'occasion, en proposer de nouvelles, qui seront autant de sources de valeur ajoutée. Améliorer la qualité d'un texte en le traduisant est normal sinon obligé dans une démarche «cibliste». Or apporter au texte un supplément de concision mesurée, c'est presque toujours l'améliorer lorsqu'on traduit du français vers l'anglais. Reste enfin au professionnel à faire apprécier cette vigilance à sa juste valeur.

richard.ryan@wanadoo.fr

Richard Ryan est traducteur scientifique spécialisé dans plusieurs domaines de la recherche médicale. Maître de conférences honoraire d'anglais et membre associé du laboratoire de recherche sur le langage à l'université Clermont-Auvergne, il est l'auteur de nombreux articles sur la traduction professionnelle. Il enseigne la traduction spécialisée vers l'anglais à l'ISIT, Paris.

SOURCES CITÉES

ALLOU Charles-Nicolas, *Essai sur l'universalité de la langue française*, Paris, Didot, 1828.

Canadian Health Services Research Foundation, *Communication notes: putting your readers first*, Ottawa, Canadian Health Services Research Foundation, https://www.cfhi-fcass.ca/Migrated/PDF/CommunicationNotes/cn-selfedit_e.pdf, consulté le 2/06/2020.

FOWLER Henry et FOWLER Francis, *The King's English*, Oxford, Clarendon Press, 1908.

JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale, Tome I, Les fondation du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1963.

ORWELL George, *Politics and the English Language*, Londres, Horizon, 1946.

RIVAROL de Antoine, *De l'universalité de la langue française*, Paris, Bailly et Desenne, 1784.

STRUNK William, *The Elements of Style*, New York, Harcourt, Brace and Howe, 1920.

VANNIER Antonin, *La Clarté française*, Paris, Nathan, 1923.

VINAY Jean-Paul et DARBELNET Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, 1958.

La symbiose entre l'homme et la nature chez François Cheng



Guochuan Zhang

Dans cet article, nous nous employerons à éclaircir la relation entre l'homme et la nature dans les traductions de François Cheng, académicien d'origine chinoise. Auteur de *L'Écriture poétique chinoise, suivie d'une anthologie des poèmes des Tang* (1977), il a traduit dans ce recueil 87 poèmes des Tang, ainsi que les théories picturales chinoises regroupées dans son livre intitulé *Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural*. Ses traductions transmettent la vision du monde des lettrés chinois et mettent en lumière la continuité du dialogue entre l'homme et la nature dans la tradition chinoise.

En nous basant sur ses traductions de poèmes et de théories, nous essaierons de clarifier son concept d'attachement de l'homme à la nature, qui évolue vers leur symbiose sous la triple influence des pensées bouddhiste, taoïste et chrétienne.

L'intimité entre l'homme et la nature qui marque l'art chinois est déjà présente dans la mythologie de la naissance du monde. Avant d'aborder la poésie chinoise, observons

d'abord le mythe chinois de la création du monde par un dieu nommé Pangu :

Le ciel et la terre formaient un ensemble pareil à un œuf de poule. Pangu naquit en son milieu. Au bout de dix-huit mille ans, le ciel et la terre se séparèrent. Le yang pur constitua le ciel et le yin grossier la terre. Pangu se trouvait en leur milieu. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il transforma son corps : son souffle devint les vents et les nuées, sa voix les éclats du tonnerre, son œil gauche le soleil, son œil droit la lune, ses quatre membres et les cinq [parties de son] corps les quatre extrêmes et les cinq montagnes sacrées, son sang et ses humeurs le fleuve Bleu et le fleuve Jaune, ses nerfs et ses artères les veines de la terre, ses muscles la glèbe des champs, ses cheveux et ses moustaches les astres et les repères sidéraux, les poils de sa peau la végétation, ses dents et ses os les métaux et les pierres, ses essences et sa moelle les perles et les jades, sa sueur et ses écoulements les pluies et les marais¹.

Pangu s'incarne dans tous les éléments végétaux et minéraux, et le monde est ainsi créé. L'art chinois, puisant sa première inspiration dans la mythologie, traduit cet attachement de l'homme au cosmos. Les poètes ont souvent recours aux éléments de l'environnement, omniprésents dans la poésie classique. Dans leurs œuvres, ces images sont toujours suggestives et imprégnées d'émotions humaines. Dans l'anthologie la plus ancienne rassemblant les poèmes de l'Antiquité chinoise datant du XI^e siècle av. J.-C., *Shijing* (*Livre des odes*), les éléments de la nature rappellent déjà les émotions personnelles des poètes. Deux figures de style y sont le plus souvent utilisées : le *bi* (comparaison) et le *xing* (incitation). Dans *L'Écriture poétique chinoise*, François Cheng explique ainsi ces deux procédés :

*Le bi (comparaison) est employé lorsque le poète fait appel à une image (de la nature en général) pour figurer une idée ou un sentiment qu'il voudrait exprimer. On use en revanche du *xing* (incitation) quand un élément du monde sensible, un paysage*

1. Rémi Mathieu (trad.), *Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1989, p. 28.

ou une scène, suscite chez lui un souvenir, un sentiment latent ou une idée jusque-là non exprimés².

Il voit à travers ces deux figures de style un rapport toujours renouvelé entre l'humain et l'univers, car «le *bi* incarne le processus sujet-objet, celui qui va de l'homme vers la nature, tandis que le *xing* introduit le processus inverse objet-sujet, celui qui part de la nature pour revenir à l'homme³».

Afin d'éclaircir cette intimité entre l'univers et les poètes chinois, arrêtons-nous sur l'image des saules dans un quatrain de Wang Changling (698-757) traduit par François Cheng, intitulé *Complainte du palais*:

*Jeune femme en son gynécée ignorant les chagrins
Jour de printemps, parée, elle monte sur la tour
Éblouie par la teinte des saules le long du chemin
Regret soudain : de son époux parti chercher les honneurs⁴*

Ici, les saules, rappelant à la jeune femme le jour de sa séparation avec son époux, portent deux connotations principales. Tout d'abord, comme François Cheng l'écrit, «le saule, par sa couleur tendre et ses branches gracieuses, symbolise le printemps et la jeunesse⁵». La jeune femme s'aperçoit soudain de l'écoulement irréversible du temps. La douleur de la séparation et le regret de sa jeunesse éphémère se mêlent dans cette complainte. Par ailleurs, dans la langue chinoise, le mot «saule» (柳- iu
) est homonyme du mot «rester» (留- iu
). Ainsi, les Chinois anciens en offrent souvent une branche à un ami ou à un amant qui part, ceci afin d'exprimer leur peine causée par la séparation. Cette plante est ainsi devenue une image récurrente qui incarne la nostalgie depuis la première anthologie de la poésie chinoise jusqu'à nos jours.

Cette image nous permet d'avoir un aperçu de la vision du monde des lettrés chinois qui se considèrent comme les confidents intimes de la nature. François Cheng nous transmet cette vision du monde par ses traductions des poèmes classiques des Tang et par celles des essais théoriques picturaux. Pour Zhang Yinde, l'ouvrage de François Cheng

2. François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 92.

3. *Ibid.*, p. 93.

4. *Ibid.*, p. 150.

5. *Idem*.

intitulé *D'où jaillit le chant. La Voie des Fleurs et des Oiseaux dans la tradition des Song* met au centre le paysage qui jouit «du privilège de représenter cet art millénaire». «Fleurs et oiseaux», par leur sujet d'apparence humble et familière, permettent à François Cheng de sonder, «dans le sillage des artistes depuis les Song, le secret de la nature et le mystère existentiel des êtres et des choses⁶».

Afin d'examiner l'intimité entre l'homme et la nature qui se manifeste dans les théories picturales chinoises traduites par François Cheng, nous nous concentrerons sur deux images: les rochers et les arbres. Les peintures classiques chinoises à l'encre se répartissent en trois grands genres: «montagne et eau», «fleurs et oiseaux» et «portraits». En tant que thème principal des deux grands genres picturaux, les arbres et les rochers sont liés par une harmonie et une dépendance mutuelle appréciées des lettrés chinois. Dans *Souffle-Esprit*, consacrant un chapitre entier intitulé *Arbres et rochers* aux théories picturales chinoises sur la composition des arbres et des rochers dans les peintures de «montagne et eau», François Cheng explicite leurs valeurs philosophiques et la technique de dessin. Les deux images composent souvent un ensemble: rocher stérile avec arbre maigre, rocher fertile avec arbre luxuriant. «Étant un “descendant” de la montagne, le rocher a pour “conjoint” l’arbre. Sans arbre, un rocher est privé d’abri; sans rocher, un arbre, lui, est privé d’appui⁷.» Dans l'esthétique traditionnelle chinoise, les montagnes doivent être présentées sous des formes variées, comme les arbres. Ceux-ci forment des vêtements pour les montagnes et ces dernières constituent pour les arbres une ossature. Ces deux images de la nature composent un tout dans la peinture classique chinoise: le manque de l'un nuirait à l'harmonie de la beauté picturale.

Dans ce livre, François Cheng évoque la théorie de Wang Yuanqi, peintre des Qing: selon les Anciens, les essences du ciel et de la terre s'unissent pour former les rochers.

6. Yinde Zhang, «François Cheng ou dire la Chine en français», in *Revue de littérature comparée*, n°322, 2007, p. 151.

7. François Cheng, *Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 63.

Ces derniers représentent la concentration du souffle. Les rochers d'où naissent les nuages portent ainsi le nom de «racines des nuages». Dans le *Poème composé pour l'ermitage de Li Ning* traduit par François Cheng, nous lisons le vers suivant :

*Le pont traversé, un paysage autre s'ouvre devant soi
Déplaçant le rocher, on libère les racines des nuages⁸*

Cette représentation mythique et taoïste des rochers traduit l'attachement des lettrés à cet élément de la nature.

Les rochers sont appréciés par les artistes chinois pour leurs qualités : la solidité, la persistance, l'incarnation de l'éternité. Leur pérennité fait contrepoint à l'éphémère humain. Malgré l'écoulement du temps, ils restent inchangés. Silencieux et immobiles, ils refusent tout déguisement. Les pierres «détentrices du souffle de l'initiale⁹» gardent intacts tous les tourments et les joies de la vie terrestre. L'homme découvre une partie de lui-même grâce à ces objets de l'univers. Un dialogue est tissé entre l'homme et la nature. L'existence de l'«Autre» représentée ici par les pierres et les rochers aide les humains à reconnaître leur propre existence.

Les pierres et les rochers incarnent l'univers originel, alors que les arbres reflètent le devenir humain : la naissance, la croissance, la luxuriance et la flétrissure. Les racines, les troncs, les rameaux et les feuilles formant un cercle de vie, de concert, ils tendent vers le haut et aspirent à l'infini. Cette aptitude à devenir est mise en contraste avec celle d'éternité des rochers. Ensemble, les deux éléments de la nature nous communiquent la règle commune de l'univers : le Tao.

Dans la culture traditionnelle chinoise, nous apercevons l'importance des arbres pour les artistes. Ils surnomment *Trois amis par temps froid* le pin, le bambou et le prunus, car ces trois arbres gardent leur verdure durant l'hiver, alors que

⁸. Ce poème de Jia Dao (賈島779-843) a été traduit par François Cheng dans *Entre source et nuage*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 91. Voici le poème entier : «Demeure oisive environnée de rares voisins / Le sentier herbeux pénètre un jardin négligé / Sur les arbres de l'étang, les oiseaux se nichent en confiance / Sous la lune, à la porte, un moine discrètement frappe / Le pont traversé, un paysage autre s'ouvre devant soi / Déplaçant le rocher, on libère les racines des nuages / Sur le point de partir, déjà je songe à revenir / À la date promise, je serai au rendez-vous.»

⁹. François Cheng, *À l'orient de tout*, Paris, Gallimard, 2005, p. 19.

les Quatre hommes de bien représentent le prunus, l'orchidée, le bambou et le chrysanthème. Fleurissant à la fin de l'hiver et au début du printemps, le prunus symbolise l'orgueil et la noble aspiration. Comme l'orchidée, il fait souvent référence aux ermites et évoque la beauté isolée. À feuillage persistant, le pin et le bambou incarnent l'homme accompli, ferme et droit. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'épée de François Cheng l'académicien, créée par le joaillier Mellerio, porte une branche de bambou.

Dans *Vide et plein, le langage pictural chinois*, François Cheng transmet aux lecteurs francophones l'attachement aux arbres des artistes chinois. Selon lui, ces derniers ont fréquemment recours à ces éléments végétaux afin d'exprimer leurs propres valeurs et attentes. Sous le pinceau de Shitao, ils sont dotés de caractères humains :

Ma méthode pour peindre les pins, les cèdres, les vieux acacias et les vieux genévrier est de les grouper par exemple par trois ou cinq, en combinant leurs attitudes : certains se dressent d'un élan héroïque et guerrier, certains baissent la tête, d'autres la relèvent, tantôt ramassés sur eux-mêmes, tantôt campés bien droits, ondulants ou balancés¹⁰.

Plantés profondément dans le sol, ces plantes symbolisent les êtres humains vivant dans ce monde. Ils puisent leur force dans la terre et essaient de s'élever. Pourtant, ces plantes restent entravées et clouées : leur douleur est infinie.

*Les arbres de l'infinie douleur
Les nuages de l'infinie joie
Se donnent parfois signe de vie
À la lisière du vaste été¹¹*

Ces vers de François Cheng inspirés par l'art chinois nous rappellent la première vérité du Bouddha : lors de son premier enseignement, le Bouddha affirme que si l'on observe attentivement et honnêtement la vie humaine, on ne peut que constater que celle-ci est remplie de souffrances. À travers les arbres, François Cheng nous communique son

¹⁰. François Cheng, *Vide et plein. Le langage pictural chinois*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 133.

¹¹. François Cheng, *À l'orient de tout, op. cit.*, p. 70.

étonnement vis-à-vis du contraste entre la beauté naturelle et la misère humaine.

Comme Wang Wei, poète-peintre des Tang qui constitue pour lui une grande source d'inspiration, François Cheng fait partie des lettrés chinois attachés au bouddhisme et au taoïsme. Une image, en particulier, met en lumière l'influence de ces deux pensées chez lui et chez Wang Wei: la «montagne vide». Examinons une strophe de François Cheng:

*Pommes de pin tombées
Dans la montagne vide
Tu les entends n'est-ce pas
Là où tu es
En lieu séparé
Mais au même instant¹²*

Ces vers nous rappellent, par leur tonalité, un poème de Wang Wei, traduit par François Cheng dans *L'Écriture poétique chinoise*:

*Repos de l'homme. Chute des fleurs du cannelier
Nuit calme, de mars, dans la montagne déserte
Surgit la lune ; effrayé, l'oiseau crie :
Échos des cascades printanières...¹³*

Chez ces deux poètes, la «montagne vide» pourrait être interprétée de deux façons, bouddhique et taoïste. Pour les bouddhistes, ce qui est *Forme* est *Vide*, ce qui est *Vide* est *Forme*. Cette montagne vide pourrait laisser supposer que le poète perçoit que la forme ne diffère pas du vide, et que le vide ne diffère pas de la forme: le poète est ainsi libéré de toute souffrance terrestre. Pour les taoïstes, «trente rayons convergent au moyeu, mais c'est le vide médian qui confère à la voiture sa fonction. On façonne l'argile pour faire des vases, mais c'est du vide interne que dépend son usage. Une maison est percée de portes et de fenêtres, c'est encore le vide qui permet l'usage de la maison¹⁴». Dans les poèmes de Wang Wei et dans ceux de François Cheng, les images

12. *Ibid.*, p. 253.

13. François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*, op. cit., p. 139.

14. Kia-Hway Liou et Benedykt Grynpas (trad.), *Philosophes taoïstes, Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1993, p. 13.

sont toujours associées par leurs aspects opposés : l'homme vivant et les fleurs fanées, l'oiseau dynamique et la lune immuable, les cris et les ravines silencieuses. « L'être et le néant s'engendent l'un l'autre. Le facile et le difficile se partagent. Le long et le court se forment l'un par l'autre. Le haut et le bas se touchent. La voix et le son s'harmonisent. L'avant et l'après se suivent¹⁵. » Dans ce sens, la « montagne vide » contenant le dynamisme de la nature est à l'origine de toute plénitude.

L'intimité entre l'humain et l'univers dans l'art chinois ne s'arrête pas à un simple attachement : ces deux entités constituent une symbiose vivante. « Pour les Chinois, un existant est aussi bien une plante, un rocher, un arbre, un nuage, un animal, qu'un être humain, dont l'artiste. L'homme n'est qu'un existant parmi les autres¹⁶. » Dans la tradition chinoise, les lettrés rendent de temps à autre visite à un ermite qui habite au sommet d'une montagne. Dans ce lieu loin du terrestre humain, l'ermite vit pleinement la présence de la nature et de son propre esprit, communiant ainsi en profondeur avec le cosmos. Un quatrain de Jia Dao, traduit par François Cheng, illustre cette symbiose :

*Sous le pin, j'interroge le disciple :
« Le maître est parti chercher des simples,
Par là, au fond de cette montagne.
Nuages épais : on ne sait plus où... »*¹⁷

Souvenons-nous de l'histoire de Zhuangzi, grand penseur taoïste : « Jadis, Zhuangzi rêva qu'il était un papillon volti-geant et satisfait de son sort et ignorant qu'il était Zhuangzi lui-même. Brusquement, il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Zhuangzi. Il ne sut plus s'il était Zhuangzi rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Zhuangzi¹⁸. » Zhuangzi et le papillon ne font qu'un. Dans ses propres poèmes, François Cheng s'assimile lui aussi aux fourmis, aux moineaux et au vieux chêne. Les artistes chinois,

15. *Ibid.*, p. 4.

16. Yolaine Escande, Philippe Sers, *Résonance intérieure, dialogue sur l'expérience asiatique et sur l'expérience spirituelle en Chine et en Occident*, Paris, Klincksieck, 2003, p. 18.

17. François Cheng, *Entre source et nuage*, op. cit., p. 90.

18. Kia-Hway Liou et Benedykt Grynpas, *Philosophes taoïstes*, op. cit., p. 104.

disciples éternels du Tao, entrent en communion avec la nature et y perçoivent le vrai, le beau, le véritable sens de l'art. La nature est une représentation du concept cosmologique chinois : la montagne symbolise le souffle yang, l'eau le souffle yin, et le nuage le vide médian, invisible et immuable, où s'opère la métamorphose de toutes choses, y compris de l'homme.

De Laozi à nos jours, l'esthétique chinoise a toujours mis l'accent sur la beauté naturelle. Les meilleurs objets d'art, comme les poèmes les plus exquis, sont dépourvus de trace artificielle et restent naturels comme les rochers non sculptés, incarnation de la beauté irrégulière qui instille le rythme de l'univers. Ce retour à la pureté, au dépouillement et à la nature incarne non seulement une notion clé du taoïsme, mais aussi une notion chrétienne, incarnée par saint François d'Assise, auteur du *Cantique des créatures*.

Dans les notions chrétiennes, la symbiose de l'homme et de la nature tient également une place importante. En 1961, lors d'un voyage à Assise, François Cheng découvre saint François d'Assise, qu'il qualifie de «Grand vivant». Une fois arrivé dans cette blanche cité perchée sur la colline, il ressent l'omniprésence du saint : «Chaque herbe, chaque fleur, chaque insecte, chaque oiseau témoigne de lui¹⁹.» Aux Carceri, au sein de cet univers de grottes habité par le saint, François Cheng se sent «de connivence avec lui dans l'amour de la pierre». Il le voit «à la manière de tant d'ermites taoïstes, dormir au creux des rochers avec, en guise d'oreiller, un gros caillou à la surface lisse». Si François Cheng a choisi, lors de sa naturalisation en 1971, le prénom «François» en hommage au saint, c'est qu'il partage avec ce frère universel cette communion avec la nature, illustrée, d'une part, par le *Cantique des créatures* de saint François d'Assise, et, d'autre part, par les titres des recueils de poèmes chengiens où la nature est omniprésente, tels *De l'arbre et du rocher* et *Cantos toscans*. De plus, ils aspirent tous les deux à l'idéal du retour à la pureté et au dépouillement, commun au taoïsme et au christianisme.

La pierre constitue un élément faisant écho entre François Cheng et saint François d'Assise, alors que l'arbre est un

19. François Cheng, *Assise, une rencontre inattendue*, Paris, Albin Michel, 2014, p. 21.

thème commun pour François Cheng et Paul Claudel, l'écrivain de foi chrétienne. Pour l'auteur de *J'aime la Bible*, l'arbre incarne le cercle de l'univers: «L'arbre est l'œuvre, l'expression et la mesure du temps dont il inscrit dans son tronc les périodes successives en cercles concentriques. Chaque année, par le moyen de la fleur, il demande au ciel un fruit. Le fruit qui sous une enveloppe est nourriture et semence. Après quoi l'arbre meurt et il est livré aux flammes²⁰.» Une allusion à la Bible se dégage de cet extrait. En fait, si ce motif est tellement cher à Claudel, c'est qu'il renvoie à l'arbre du Jardin d'Éden et à l'arbre de la Croix. Il est «essentiel dans toute l'œuvre claudélienne où il symbolise l'homme et incarne le lien entre verticalité et horizontalité, terre et ciel, concret et spirituel²¹». Parallèlement, en lisant *Vraie lumière née de vraie nuit* de François Cheng, Pierre Brunel, spécialiste de Paul Claudel, constate chez lui une référence à la Bible, plus précisément au «vieux arbre de la Genèse – Arbre de vie il est vrai, dont trop tôt, trop imprudemment, Adam et Ève ont voulu goûter le fruit»: «Vieil arbre / Muré dans son mutisme / Depuis si longtemps»²². Ce recueil de poèmes est d'ailleurs pour Pierre Brunel inspiré par la Bible, dont le titre fait écho à un verset de la Genèse:

Dieu dit : vienne la lumière./ Et la lumière fut./ Dieu voit la lumière : elle est bonne. / Et Dieu sépare la lumière et la ténèbre. / Dieu nomme la lumière Jour et la ténèbre Nuit. / Il est un soir, il est un matin : premier jour²³.

Par ses traductions de poèmes et de théories, François Cheng nous transmet la symbiose vivante entre l'humain et le paysage. Par ses propres créations poétiques et artistiques, le poète détient, comme tous les artistes, un autre statut de «traducteur»: celui de traducteur de la beauté du cosmos.

La lecture des livres occidentaux, tels que *Les Nourritures terrestres* d'André Gide, favorise chez François Cheng son

20. Paul Claudel, *J'aime la Bible*, Paris, Ecclesia, 1955, p. 23.

21. Pascale Alexandre, présentation du recueil de Paul Claudel intitulé *L'Arbre*, www.paul-claudel.net/oeuvre/arbre, consulté le 29/05/2020.

22. Pierre Brunel, «*Vraie lumière née de vraie nuit*», dans François Cheng. *À la croisée de la Chine et de l'Occident*, Genève, Droz, 2014, p. 96.

23. *La Bible*, version, édition, Genèse 1.

attachement pour la nature. Les peintres occidentaux, aussi proches du paysage que les artistes chinois, constituent également pour lui une source d'inspiration. Les représentations de la montagne Sainte-Victoire par Cézanne apparaissent à François Cheng comme un parangon de «rencontre entre l'esprit de l'homme et celui du paysage»:

Chez Cézanne, la beauté est formée de rencontres à tous les niveaux. Au niveau de la nature représentée, c'est la rencontre entre le caché et le manifesté, entre le mouvant et la fixité; au niveau de l'agir de l'artiste, c'est la rencontre entre les touches apposées, entre les couleurs appliquées. Et au-dessus de cet ensemble, il y a la rencontre décisive entre l'esprit de l'homme et celui du paysage²⁴.

C'est grâce à l'art que l'humanité a préservé le beau. Grâce aux artistes, «le fil d'or du beau ne s'est [jamais] tout à fait interrompu». La nature n'est pas «une entité inerte et passive»: «Si l'homme la regarde, elle le regarde aussi; si l'homme lui parle, elle lui parle aussi²⁵.» Un «renversement de perspective» s'effectue entre l'homme et l'univers: «Tandis que l'homme devient l'intérieur du paysage, celui-ci devient le paysage intérieur de l'homme²⁶.»

La nature détient les secrets du monde. Ce qui est dit est donné à ses «traducteurs», les artistes: «le monde et son mot de passe²⁷». Elle permet aux poètes de ressentir des émotions et de reproduire la beauté dans leur art. Pour Stéphane Mallarmé, «l'explication orphique de la terre [...] est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence²⁸». La mission du poète et du peintre consiste à «sonder le mystère de cet incessant échange» entre toutes les entités vivantes de cet univers, animée par le vide médian, et à «traquer ce qui, dans ce mouvement circulaire, se passe entre»²⁹. La pensée

24. François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 134.

25. *Ibid.*, p. 120.

26. *Ibid.*, p. 103.

27. François Cheng, *À l'orient de tout*, op. cit., p. 149.

28. Stéphane Mallarmé, «À Paul Verlaine, Paris, 16 novembre 1885», *Correspondances [1872-1898]*, Paris, Folio classique, 1995, p. 583.

29. Madeleine Bertaud, «François Cheng, poète français», in *Revue de littérature comparée*, n°322, 2007, p. 159.

chinoise est ternaire, elle privilégie ce vide médian, ce lieu d'échange entre-deux.

Son idéal est d'instaurer le grand dialogue entre l'homme et la création (c'est la vision du Tao), et entre les hommes (pour la vision confucéenne). C'est aussi un principe de vie. En pratiquant le tai-chi-chuan, la gymnastique chinoise, le Chinois a la naïveté de croire qu'il suscite un souffle, le même que celui qui anime l'Univers. Un calligraphe suscite lui aussi un souffle³⁰.

Dans l'art, ce vide médian est incarné par le trait de pinceau qui relie l'humain à la création. Shitao affirme qu'il détient le nœud de la montagne, son cœur bat en lui: «L'esprit du Paysage et mon esprit se sont rencontrés et par là transformés, en sorte que le Paysage est bien en moi³¹.» De même, le poète Su Shi préconise: «Avant de dessiner un bambou, laissez-le croître d'abord en vous.» La symbiose entre l'homme et la nature, expliquée en détail dans ses traductions, constitue un concept majeur de la poésie de François Cheng. Cette vision du monde des lettrés de l'Antiquité chinoise nous inspire dans ce monde du xxie siècle.

karine_guochuan_zhang@yahoo.fr

Titulaire d'une thèse intitulée *La symbiose de la culture occidentale et de la culture chinoise dans la poésie de François Cheng*, **Guochuan Zhang** dispense des cours de langue et de littérature chinoises dans des établissements secondaires depuis 2014. Ses travaux de recherche portent sur la littérature comparée entre la Chine et la France, notamment sur la coexistence des deux cultures dans la poésie de François Cheng, et sur l'influence chinoise dans les écrits de Victor Segalen.

30. «La peinture est la religion des Chinois», interview avec François Cheng, par Simonnet Dominique et Monier Françoise, *L'Express*, 15/10/1998.

31. François Cheng, *Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural*, op. cit., p. 36.

SOURCES CITÉES

BERTAUD Madeleine, « François Cheng, poète français », in *Revue de littérature comparée*, n° 322, 2007, p. 153-164.

BRUNEL Pierre, « Vraie lumière née de vraie nuit », in *François Cheng, À la croisée de la Chine et de l'Occident*, Genève, Droz, 2014.

CHENG François, *Vide et plein, langage pictural chinois*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

CHENG François, *Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

CHENG François, *L'Écriture poétique chinoise*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

CHENG François, *Entre source et nuage*, Paris, Albin Michel, 2002.

CHENG François, *Le Livre du vide médian*, Paris, Albin Michel, 2004.

CHENG François, *À l'orient de tout*, Paris, Gallimard, 2005.

CHENG François, *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2012.

CHENG François, *Assise, une rencontre inattendue*, Paris, Albin Michel, 2014.

ESCANDE Yolaine, SERS Philippe, *Résonance intérieure, dialogue sur l'expérience asiatique et sur l'expérience spirituelle en Chine et en Occident*, Paris, Klincksieck, 2003.

LIOU Kia-Hway et GRYNPAS Benedykt (trad.), *Philosophes taoïstes, Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la pléiade », 1993.

MALLARMÉ Stéphane, « À Paul Verlaine, Paris, 16 novembre 1885 », in *Correspondances [1872-1898]*, Paris, « Folio classique », 1995.

MATHIEU Rémi (trad.), *Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1989.

ZHANG Yinde, « François Cheng ou dire la Chine en français », in *Revue de littérature comparée*, n° 322, 2007, p. 141-152.

Lu pour vous



Lexique de droit administratif franco-croate de Marc Gjidara et Bosiljka Britvić Vetma

Maja Cioni

Quand la première version du Lexique de droit administratif franco-croate a vu le jour, en 2016, ce n'était qu'une publication modeste. Néanmoins, ce petit ouvrage était déjà le fruit d'une longue collaboration entre le professeur émérite de l'université Panthéon-Assas, Marc Gjidara, et sa collègue croate de la faculté de droit à Split, la professeure Bosiljka Britvić-Vetma. Avec le temps, ce glossaire a fait son chemin et trouvé sa place sur les bureaux des étudiants en droit, traducteurs et interprètes, juristes, avocats, magistrats, hauts fonctionnaires, diplomates et députés en poste à Strasbourg, à Bruxelles ou au Luxembourg. Et puis, alors que la matière lexicale continuait à s'étoffer, les auteurs ont choisi d'en publier une deuxième version.

Tout d'abord, la partie proprement terminologique a été enrichie, puis, à la demande d'éminents collègues croates spécialistes du droit administratif, une version bilingue de textes fondamentaux pour cette discipline, tant en Croatie qu'en France, y a été ajoutée. Il s'agit d'une part des deux lois croates sur la procédure administrative générale et le contentieux administratif, et d'autre part, pour la France, d'extraits pertinents du Code des relations entre le public et

l'administration et du Code de justice administrative. Cette initiative s'insère elle-même dans le cadre des « Journées juridiques et administratives franco-croates de Split », rencontres organisées chaque année depuis 2007 afin de faciliter les échanges entre les juristes des deux pays.

Cette réédition élargie a été présentée dans les locaux de l'ambassade de Croatie à Paris, le 9 mai 2019. Le dictionnaire est composé d'un glossaire bilingue où la terminologie juridique française, dans l'ordre alphabétique, est suivie soit par sa traduction croate, soit par une explication en cas d'absence dans le vocabulaire juridique croate. Ainsi, en face d'*Abrogation*, on peut lire *Poništenje*, et ensuite *poništenje općeg propisa ili individualne mjere od strane javnopravnoga tijela* (abrogation d'un règlement général ou d'une mesure individuelle de la part d'une institution de droit public). En outre, plusieurs textes juridiques sont proposés dans l'annexe, en croate et en français. Ces documents offrent une source richissime de solutions linguistiques que l'on peut maintenant utiliser en toute sécurité.

Les personnes confrontées dans leur travail quotidien à des problèmes de traduction, notamment de textes et de documents officiels, connaissent le grand manque de dictionnaires spécifiques franco-croates. Comment traduire, par exemple, *prekršajni sud*? La première proposition serait, bien sûr, *tribunal correctionnel*. Pourtant ce n'est pas devant cette instance que les contraventions sont jugées. En France, les contraventions relèvent du *tribunal de police*, tandis que le *tribunal correctionnel* juge les délits (*krivično djelo*, *zločin*).

Le fait est qu'il existe de très nombreux dictionnaires professionnels anglo-croates, mais relativement peu d'équivalents français. La raison en est que de nombreuses disciplines ont été anglicisées rapidement après la guerre d'indépendance (1990-1995), y compris le droit. Cependant, il n'a pas été tenu compte du fait que le droit croate appartient plutôt au système de droit continental, romano-germanique, un système juridique radicalement différent de la Common Law anglo-saxonne.

Ainsi, ce nouveau Lexique vous aidera à trouver le mot juste quand vous cherchez l'équivalent français pour, par exemple, *žalba*, qui peut être traduit par les termes français *recours*, *plainte*, *appel*, *grief*, *réclamation* ou encore *doléance*.

L'expression *prethodno pitanje* constitue un autre cas typique. La traduction adéquate sera *question préalable* ou *question préjudicielle*, en fonction du contexte.

Gjidara Marc & Britvić Vetma Bosiljka, Francusko-hrvatski upravnopravni pojmovnik – Lexique de droit administratif franco-croate, Split/Paris, Pravni fakultet Sveučilišta u Splitu et université Paris II Panthéon-Assas, 2018, www.webknjizara.hr (250 kunas, env. 30 euros).